



UNIL | Université de Lausanne

Unicentre

CH-1015 Lausanne

<http://serval.unil.ch>

Year : 2016

Neige d'un jour ou hiver d'une œuvre : la saison morte dans les romans arthuriens en prose

Audrey Schneider

Audrey Schneider, 2016, Neige d'un jour ou hiver d'une œuvre : la saison morte dans les romans arthuriens en prose

Originally published at : Mémoire de maîtrise, Université de Lausanne

Posted at the University of Lausanne Open Archive.
<http://serval.unil.ch>

Droits d'auteur

L'Université de Lausanne attire expressément l'attention des utilisateurs sur le fait que tous les documents publiés dans l'Archive SERVAL sont protégés par le droit d'auteur, conformément à la loi fédérale sur le droit d'auteur et les droits voisins (LDA). A ce titre, il est indispensable d'obtenir le consentement préalable de l'auteur et/ou de l'éditeur avant toute utilisation d'une oeuvre ou d'une partie d'une oeuvre ne relevant pas d'une utilisation à des fins personnelles au sens de la LDA (art. 19, al. 1 lettre a). A défaut, tout contrevenant s'expose aux sanctions prévues par cette loi. Nous déclinons toute responsabilité en la matière.

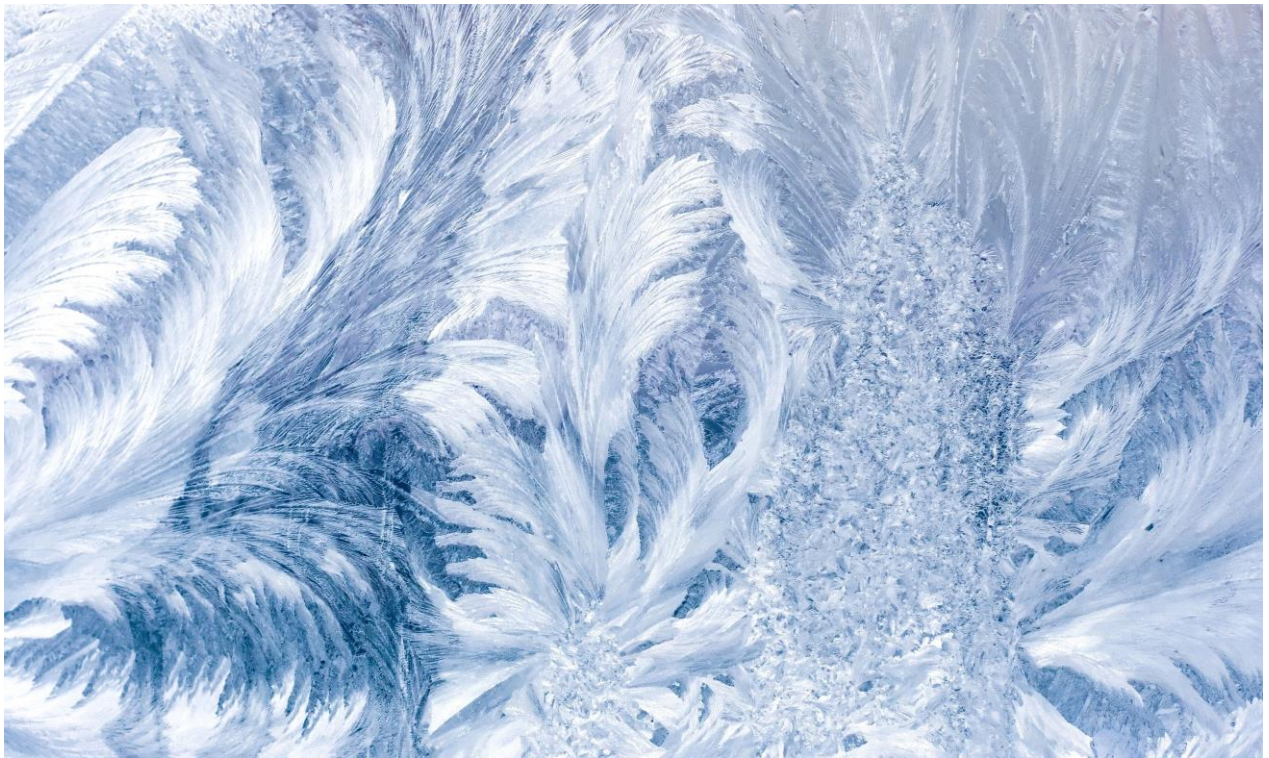
Copyright

The University of Lausanne expressly draws the attention of users to the fact that all documents published in the SERVAL Archive are protected by copyright in accordance with federal law on copyright and similar rights (LDA). Accordingly it is indispensable to obtain prior consent from the author and/or publisher before any use of a work or part of a work for purposes other than personal use within the meaning of LDA (art. 19, para. 1 letter a). Failure to do so will expose offenders to the sanctions laid down by this law. We accept no liability in this respect.

UNIVERSITÉ DE LAUSANNE
FACULTÉ DES LETTRES

Mémoire de Maîtrise universitaire ès lettres en Français moderne

**Neige d'un jour ou hiver d'une œubre : la
saison morte dans les romans arthuriens en
prose**




par

Audrey Schneider

sous la direction de Madame Barbara Wahlen

Session d'automne 2016

En couverture : photographie de givre, offerte par www.4ever.eu

eige d'un jour ou hiver
d'une œubre : la saison morte
dans les romans arthuriens en
prose

*Er resplan la flors enversa
Pels trencans rancx e pels tertres.
Quals flors ? Neus, gels e conglapis,
Que cotz e destrenh e trenca,
Don vey morz quils, critz, brays, siscles
Pels fuels, pels rams e pels giscles.*

*Voici que resplendit la fleur inverse
sur les rocs tranchants, sur les tertres.
Quelle fleur ? Neige, gel, givre,
qui frappe, tourmente, tranche,
dont je vois morts pépiements, cris, bruits, sifflements
en feuilles, branches, jeunes pousses.*

Raimbaut d'Orange, *Fleur inverse*¹

¹ « Une poésie compliquée comme l'amour », in Michel ZINK, *Bienvenue au Moyen Âge*, [Paris] : Éd. des Equateurs (coll. France Inter), 2015.

Remerciements...

Je souhaite remercier ma directrice de mémoire, Madame Barbara Wahlen, de m'avoir offert l'opportunité de découvrir des textes méconnus, d'autres inédits et de m'avoir initiée aux joies de la transcription.

Un grand merci également pour son soutien et sa patiente compréhension dans les moments difficiles qui ont ponctué ce travail. Je suis extrêmement reconnaissante de la confiance qui m'a été accordée et qui m'a permis de restaurer celle que j'avais perdue en moi-même.

Mon parcours académique a de nombreuses fois croisé le chemin de Madame Wahlen, il n'aurait incontestablement pas été le même sans la richesse de ses enseignements.

Introduction

Problématique

Certes, partir en quête de l'or blanc dans le royaume arthurien peut paraître un non-sens ou, au mieux, équivaloir à la recherche d'une aiguille dans une botte de foin. Un non-sens parce qu'il est évident, connu et répété que le cadre saisonnier privilégié, dans une telle majorité des romans arthuriens, qu'un rien minuscule empêche de dire *tous*, est celui de *l'esté*. La littérature médiévale semble n'avoir jamais trouvé plus d'inspiration que dans la *reverdie*², qui offre la condition primordiale à l'évolution libre des chevaliers en extérieur : un climat doux et clément. Cette étude propose d'observer son pendant négatif, la morte saison, et les exceptions qui font d'elle, à l'instar du printemps, le temps des aventures chevaleresques. En partant du principe que s'écarter de la norme est un choix engageant, la rareté de ces cas paraît receler en elle-même, un intérêt particulier et nous pousse à interroger ces « aiguilles » dans la vaste botte (de foin) des textes arthuriens. Quatre de ces exceptions font l'objet de ce travail : la version particulière de *Guiron le Courtois*³, *La Continuation du Roman de Meliadus*, *La Suite du Roman de Merlin* et *Le Roman d'Érec en prose*⁴.

Hormis Matthieu de Vendôme, les rhéteurs ne développent aucune recommandation à propos de la description des saisons, comme moyen d'ancrer une fiction⁵. Dans ce cas, comme l'explique Danièle James-Raoul : « le temps qu'il fait est considéré comme un accessoire non obligatoire, et sa présence sera due à la personnalité et à la sensibilité de l'auteur »⁶. L'exceptionnalité de notre objet

² Christopher LUCKEN, « Dans l'hiver de la lecture. Le temps de la fable », *Littérature*, n°148, 2007, p.98. Le début du *Conte du Graal* en est un parfait exemple (cf. Chrétien de Troyes, *Le Conte du Graal ou le roman de Perceval*, éd. du manuscrit 354 de Berne, trad. critique, prés. et notes de Charles MÉLA, Paris : Librairie générale française, Le Livre de Poche (coll. Lettres gothiques ; n°4525), 1990, vv.1-92.

³ Nous nous autoriserons dans la suite de ce travail à référer le plus souvent à la version particulière de *Guiron le Courtois* avec une formulation réduite : *La Suite Guiron*.

⁴ Ce corpus sera présenté et justifié plus (cf. *infra*, *Présentation des textes*)

⁵ Danièle JAMES-RAOUL, « D'une météorologie à l'autre : le temps qu'il fait du *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes au *Parzival* de Wolfram von Eschenbach », in *Le temps qu'il fait au Moyen Âge. Phénomène atmosphériques dans la littérature, la pensée scientifique et religieuse*, textes réunis par THOMASSET, Claude et DUCOS, Joëlle, Paris : Presses de l'Université Paris-Sorbonne (coll. Cultures et civilisations médiévales ; n°15), 1998, p.211.

⁶ *Ibid.*

d'étude est donc double : non seulement les aventures arthuriennes se déroulant en hiver sont très rares, mais en outre, prêter attention aux éléments saisonniers eux-mêmes est également inhabituel chez les romanciers médiévaux.

Deux difficultés découlent de la particularité de la question qui nous occupe et se posent en amont de notre examen. La première est la carence de littérature secondaire s'étant intéressée à la thématique hivernale, dans les textes arthuriens. La seconde est l'insuffisance de nos connaissances sur cette saison, si rarement observée en tant que théâtre d'aventures chevaleresques. Dépeindre la symbolique qui était attachée à la saison hivernale, ne serait-ce qu'à grands traits, est une étape nécessaire pour comprendre la spécificité du choix de ce cadre et l'apprécier. La représentation de l'hiver au Moyen Âge, sa réalité et ses conséquences sur le quotidien, sont les informations qui constituent une boîte à outils primaire, indispensable à l'examen de nos romans. Chacun d'entre eux exploite, jouent, ou parfois rompent, avec les conceptions médiévales répandues.

L'hiver est une période qui impose son propre rythme, dans la vie comme dans la fiction. Cette temporalité particulière que la saison induit, est spécialement palpable dans *La Suite Guiron*, qui la voit se confronter aux temporalités des récits enchâssés. La saison froide n'exerce pas une emprise similaire sur tous les textes de notre corpus. Chacun d'entre eux est touché selon des degrés très différents d'imprégnation par l'hiver. La mesure de ce degré doit tenir compte de plusieurs variables : non seulement la fréquence des mentions des éléments hivernaux (que ce soit de la saison en général, du froid qu'elle implique ou de la neige qui lui est naturellement associée), mais aussi leur nature, et l'intention qui justifie leur utilisation. Si un auteur choisit de rompre avec la tradition et d'aller contre le courant de l'horizon d'attente de son lecteur, il est à supposer qu'une intention précise motive son geste. En discriminant différentes fonctions attribuables à ces mentions, l'évaluation de l'utilité et du bénéfice, que peuvent trouver les auteurs dans leur choix atypique de temporalité, devient possible. L'analyse de l'interaction du cadre hivernal avec la trame narrative permet également de mieux cerner la logique de leur décision et sa portée, peut-être pas toujours maîtrisée.

Préférer un décor hivernal, pour des aventures chevaleresques normalement réservée à l'esté, implique forcément des conséquences pour la trame narrative, sur le déroulement du récit ou, à un échelon individuel, sur les

protagonistes mis en scène. L'un d'entre eux, Dagueuet *le fol*, un personnage tout à fait singulier de la version particulière de *Guiron le Courtois*, souffre, comme son nom l'indique, d'une aliénation mentale. Si les conditions climatiques hivernales mettent à rude épreuve les meilleurs chevaliers du monde, qui voient leur mérite rehaussé par leur vaillante résistance, qu'en est-il d'un esprit affaibli ? Selon les théories médicales du Moyen Âge, la plupart des maladies, y compris les affections mentales, sont dues à un dérèglement des fluides corporels⁷, eux-mêmes étant sensibles aux variations saisonnières. L'influence de l'hiver sur un caractère comme celui de Dagueuet *le fol* est, par conséquent, hautement probable. L'observation du fonctionnement du couple hiver – folie, forcé à la cohabitation, paraît donc riche d'intérêts.

Variations sur un même thème, les hivers déclinés, au gré des envies de leur créateur, impactent à volonté paysages, protagonistes et regard du lecteur. Au milieu de toutes ces différences, se trouvent pourtant trois épisodes obéissant à un schéma identique, dans lequel l'hiver tient un rôle primordial, au point de devenir un actant à part entière. Il s'agit de l'épisode de *La Suite Guiron*, qui présente le roi Marc, pieds et poings liés dans la neige, et des scénarii analogues que donnent *La Suite du Roman de Merlin* et *La Continuation du Roman de Meliadus*. La comparaison de ces décalcomanies révèle, dans leurs nuances, les projets de leur auteur respectif et permet de voir si les sens qui s'en dégagent, éventuellement les leçons, présentent autant de similitudes que les épisodes entre eux.

Enfin, nous poserons cette question un peu générale en apparence : que dire de ces mondes arthuriens plongés, plus ou moins longuement, dans l'obscurité de l'hiver ? Quel besoin a satisfait, ou quelle utilité a montré l'hiver, que nulle autre saison n'aurait pu prendre en charge ? Questions finales qu'il nous faudra traiter au prisme des hivers multiples que nous aurons rencontrés et qui, par la force des choses, trouvent une réponse d'autant plus complexe, que le poids de l'hiver est grand. L'hiver est un cadre inattendu, anomal et, somme toute, paradoxal, mais il est tout entier au service de la plume qui le dessine.

⁷ Jean-Marie FRITZ, *Le discours du fou au Moyen Age, XII^e-XIII^e siècles : étude comparée des discours littéraire, médical, juridique et théologique de la folie*, Paris : Presses universitaires de France (coll. Perspectives littéraires), 1992, p.119.

Présentation des textes

Les quatre textes retenus pour cette étude sont des romans en prose, datant du XIII^e siècle, ou du début du XIV^e siècle au plus tard. La version particulière de *Guiron le Courtois*, œuvre la plus importante pour notre travail, ouvrira cette présentation, et sera suivie de *La Continuation du Roman de Meliadus*, qui se rattache au même cycle. Les deux textes appartenant au cycle de la *Post-Vulgate*, *Le Roman d'Érec en prose* et *La Suite du Roman de Merlin*, fermeront la marche.

La version particulière de *Guiron le Courtois* qu'offre à lire le manuscrit de l'Arsenal n°3325, est un texte largement méconnu⁸, venant seulement de bénéficier d'une édition publique⁹. La transcription de Venceslas Bubenicek¹⁰, qui nous sert ici de base de travail, ne fournit pas, malheureusement, l'entier du texte du manuscrit¹¹. Une impressionnante centaine de feuillets¹², sur les deux cent trente-sept formant la totalité de l'œuvre, est néanmoins proposée à la lecture. En outre, grâce au travail de résumé effectué par Roger Lathuillère¹³, sur lequel nous nous appuyerons occasionnellement¹⁴, un bon aperçu de la suite des événements, contenue dans la partie finale restante du manuscrit, est disponible.

⁸ Roger LATHUILLÈRE, « Un exemple de l'évolution du roman arthurien en prose dans la deuxième moitié du XIII^e siècle », in *Mélanges de langue et littérature françaises du Moyen Âge offerts à Pierre Jonin*, Aix-en-Provence : Presses universitaires de Provence (coll. Senefiance ; n°7), 1979, p. 1.

⁹ Venceslas BUBENICEK (éd.), *Guiron le Courtois : roman arthurien en prose du XIII^e siècle*, Berlin : de Gruyter (coll. Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie ; n° 363), 2015. Édition dont nous ne disposons pas encore lors de la rédaction de notre travail.

¹⁰ Venceslas BUBENICEK (éd.), « *Guiron le Courtois* ». *Roman arthurien en prose du XIII^e siècle, édition critique partielle de la version particulière, contenue dans les manuscrits de Paris, Bibliothèque de l'Arsenal, N°3325, et de Florence, Biblioteca Mediceo-Laurenziana, Codici Ash burnhamiani, Fondo Libri, N°50*, (Thèse de Doctorat de 3^{ème} cycle, sous la dir. de LATHUILLÈRE, Roger), 1985.

¹¹ Cette édition en cinq volumes, qui constitue la thèse de doctorat de Bubenicek, propose le Tome 1 du manuscrit dans les premier et second volumes, et le Tome 2, jusqu'au fol.147, dans les troisième et quatrième.

¹² La transcription débute au f° 48a ; avant cela, le manuscrit donne le commencement de la version commune de *Guiron le Courtois* en lieu et place de celui de la version particulière (Roger, LATHUILLÈRE, *art. cit.*, 1979, p.389).

¹³ Roger LATHUILLÈRE, *Guiron le Courtois: étude de la tradition manuscrite et analyse critique*, Genève : Droz (coll. Publications romanes et françaises, 86), 1966, pp. 371-432.

¹⁴ Nous renverrons à la numérotation des paragraphes établie par Venceslas Bubenicek, tout en précisant les références exactes aux feuillets du manuscrit. Pour la partie inédite, nous aurons recours au résumé de Roger Lathuillère, et par conséquent, à sa numérotation propre, sans pouvoir fournir les références au manuscrit.

Ce texte largement boudé par la critique, que s'attribue un certain Hélié de Borron¹⁵, est donné dans sa version la plus complète, par le manuscrit de l'Arsenal n°3325, dont la datation est vraisemblablement comprise entre 1250 et 1275¹⁶. Il présente la particularité rare d'offrir un récit cadre qui, de son commencement à sa fin, se déroule dans un décor recouvert par le manteau hivernal. L'usuel reverdie est remplacée par la dure et stérile gelée, la promesse du renouveau par un cadre froid et hostile, presque mortifère. Si des épisodes isolés mettant en scène des chutes de neige, ou un décor momentanément blanchi, sont aisés à trouver au sein des textes arthuriens¹⁷, un cas comme celui-ci, de narration ancrée et cantonnée à la morte saison, est rarissime. Aucun des autres romans mobilisés ne sont entièrement placés sous le signe de l'hiver, mais présentent seulement des passages hivernaux plus ou moins étendus.

La Continuation du Roman de Meliadus fait également partie du cycle de *Guiron le Courtois*. Cette continuation est connue grâce au manuscrit Ferrell 5, appartenant à une collection privée¹⁸, datant des années 1350¹⁹. Le manuscrit s'ouvre avec *Le Roman de Meliadus*, suivit immédiatement de son prolongement inédit, duquel est extrait le passage qui nous est utile²⁰.

Il s'agit de l'interstice hivernal le plus court de notre corpus, ne concernant qu'un seul et unique épisode. Par ailleurs, celui-ci ne fait pas partie de la narration principale du roman. Il est seulement l'objet d'un récit enchâssé, histoire narrée par le Bon Chevalier Sans Peur, qui y tient lui-même le premier rôle. Il raconte comment un jour, injustement condamné, il a été exposé mortellement aux températures glaciales de l'hiver.

¹⁵ Venceslas BUBENICEK, « Du bûcher à l'exposition au froid : avatar d'un motif hagiographique. *Guiron le Courtois et la Suite du Merlin* » in *Lorraine vivante. Hommage à Jean Lanher*, MARCHAL, Roger et GUIDOT, Bernard (dir. par), Nancy : Presses Universitaires de Nancy, 1993, p.287.

¹⁶ Barbara WAHLEN, *L'écriture à rebours. Le « Roman de Meliadus » du XIII^e au XVIII^e siècle*, Genève : Droz (coll. Publications romanes et françaises ; n°252), 2010, p.56.

¹⁷ L'exemple le plus représentatif est sans doute celui de l'épisode des trois gouttes de sang sur la neige dans le *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes.

¹⁸ Ce manuscrit, loué par la Parker Library (Corpus Christi College, Cambridge) pendant plusieurs années, a récemment changé de propriétaire. Grâce notamment à une importante collecte de fonds, La Fondation Ezio Franceschini (Florence) en a fait l'acquisition, et permettra aux chercheurs un accès au manuscrit dès septembre 2016. Voir Nicola MORATO, « The continuation of *Guiron le Courtois*. A recent edition in the light of current research », à paraître.

¹⁹ Barbara WAHLEN, *op. cit.*, 2010, pp.9-10.

²⁰ cf. *infra*, Annexes, *Transcription, Continuation du Roman de Meliadus*, ms. Ferrell 5, 259d-261b.

Baudemagus, dans *La Suite du Roman de Merlin – ou Suite Post-Vulgate* – du pseudo Robert de Boron, est un des autres personnages, qui connaissent une mésaventure identique. *La Suite* a été composée vraisemblablement entre 1235 et 1240 et a été conservée entièrement, ou par fragments, dans cinq manuscrits français²¹. L'édition de Gilles Roussineau, à laquelle nous nous référerons, utilise comme texte de base, pour la partie qui concerne notre examen²², le manuscrit B.N.fr. 112 de 1470²³, donnant également le *Roman d'Érec en prose*.

Ce long roman arrive presque à son terme lorsque, pour la première fois, le cadre du récit se blanchit du manteau hivernal²⁴. La saison froide voit alors Gaheriet être adoubé et courir ses premières aventures en tant que chevaliers. Même si, grâce aux marqueurs temporels, un décompte des jours écoulés indique que l'hiver n'est pas terminé avant la fin du texte, ses manifestations ne sont visibles que sur une trentaine de pages, soit moins de 4 % du texte.

Dans *Le Roman d'Érec en prose*, comme Gaheriet, le héros éponyme démarre sa carrière chevaleresque en foulant un sol enneigé. Autre œuvre méconnue²⁵, *Le Roman d'Érec en prose* appartient au cycle de la *Post-Vulgate*²⁶ et date soit de l'extrême fin du XIII^e siècle²⁷ soit du début du XIV^e siècle²⁸. Le manuscrit B.N.fr. 112,

²¹ *La Suite du roman de Merlin*, éd. critique par Gilles ROUSSINEAU, 2e éd., Genève : Droz (coll. Textes littéraires français ; n°972), 2006, p. XL.

²² Le manuscrit B.N. fr. 112 constitue le texte de base des §§444-581.

²³ *La Suite du roman de Merlin*, éd. cit., p. LXXXVIII.

²⁴ cf. *infra*, Annexes, Situations et résumés des passages choisis, *La Suite du Roman de Merlin*.

²⁵ Friedrich WOLFZETTEL, « Le roman d'Érec en prose du XIII^e siècle : un anti-Erec et Enide ? », in *The Legacy of Chrétien de Troyes*, LACY, Norris J., KELLY, Douglas & BUSBY, Keith (ed. by), Amsterdam : Rodopi (coll. Faux-titre ; n°37), vol.2, pp.215-228, p.215.

²⁶ Barbara WAHLEN, *op. cit.*, 2010, p.56.

²⁷ Friedrich Wolfzettel propose le dernier quart du XIII^e siècle alors que Jonna Kjaer situe la composition de l'œuvre au début du XIV^e siècle (Friedrich WOLFZETTEL, *art. cit.*, p.215 et Jonna, KJAER, « Érec (BnF fr.112), un roman arthurien "comme si vous y étiez", ou une "nouvelle de saint" ? », in *22^e Congrès de la Société Internationale arthurienne, Rennes 15-20 juillet 2008*, réunis et publiés en ligne par HÜE, Denis, et alii, [<http://www.cellam.fr/?p=2397>], consulté le 25 février 2016, p.2).

²⁸ Fanni Bogdanow remet en question cette datation qu'elle juge erronée, puisque selon elle, toute la *Post-Vulgate* date au plus tard de 1235-1240. Cedric E. Pickford quant à lui, défend l'existence propre de cette œuvre (tout comme J. Kjaer voir Jonna KJAER, *art. cit.*, p.2), qui prendrait son point de départ dans le *Lancelot en prose* et se nourrirait d'indications du *Tristan en prose*. Nous nous fierons à cette dernière hypothèse en considérant le *Roman d'Érec en prose*, comme un roman tardif et autonome. (voir *La Version Post-Vulgate de la Queste del Saint Graal et de la Mort Artu : troisième partie du Roman du Graal*, BOGDANOW, Fanni (éd.), Paris : A. et J. Picard, 1991, t.1, p.59, citée par Barbara WAHLEN, *op. cit.*, 2010, p.57 et « II. Sources – Influences – Valeur » in *Érec : roman arthurien en prose*, publ. d'après le ms. fr. 112 de la Bibliothèque nationale par Cedric E. Pickford,

composé de trois livres, achevé quant à lui en 1470²⁹, est le seul à offrir le texte complet de ce roman, bien qu'il soit disséminé à travers le manuscrit. Sa première partie y est entrelacée d'épisodes du *Tristan en prose*, alors que la seconde est insérée dans la *Queste del Saint Graal*. Le texte du *Roman d'Érec en prose* a donc dû faire l'objet d'un travail de réunification, afin d'être lu pour lui-même. Il a finalement été le fruit d'une publication par Cedric E. Pickford, utilisée dans le présent travail³⁰.

Dès les premières pages de ce roman, et dès les premiers pas d'Érec, le récit se développe sur un arrière-plan hivernal et offre de nombreuses occurrences de références à l'hiver et à ses attributs³¹. Ce cadre saisonnier n'occupe cependant que moins de 10 % du texte, concentrés en son début. Avec une très faible imprégnation de l'hiver eu égard à la version particulière de *Guiron le Courtois*, ce roman possède néanmoins cette originalité de faire de la morte saison, le cadre de l'initiation de son jeune héros.

Les quatre textes retenus proposent donc des passages placés sous le signe de la saison froide quantitativement et, nous le verrons, qualitativement très différents. Toutefois, même le plus réduit d'entre eux nourrira notre travail et aiguïsera notre regard sur ces entorses à la règle printanière.

2e édition revue et corrigée, Genève : Droz (coll. Textes littéraires français ; n° 87), Paris : Minard, 1968).

²⁹ Jonna KJAER, *art. cit.*, p.3.

³⁰ *Érec : roman arthurien en prose, éd.cit.*

³¹ cf. *infra, Annexes, Situations et résumés des passages choisis, Le Roman d'Érec en prose.*

1. Hiver à choix multiple

1.1 La représentation de l'hiver au Moyen Âge

Une étude ayant pour objet le printemps, pourrait sans difficulté faire l'économie d'exposer la symbolique qui s'y rattache, tant elle est connue et répandue dans toute la littérature médiévale. Cette saison idéale du *locus amoenus* est une convention littéraire dans tous les genres³². Il en va tout autrement pour l'hiver, si souvent évincé par les romanciers et poètes. Un aperçu des idées communes et de la perception générale de cette saison est nécessaire, afin de l'appréhender adéquatement. Cette base de connaissances permettra ensuite de mesurer les éventuels écarts, que peuvent révéler les « versions » qu'en proposent les textes de notre corpus.

Historiquement, les climatologues s'accordent à dire qu'une période particulièrement douce, appelée petit optimum médiéval, s'est étalée entre les VIII^e et XIII^e siècles³³. Elle est caractérisée par des étés tièdes et secs, et surtout, des hivers spécialement cléments, dépourvus de grands froids et parsemés de peu de neige³⁴. Qualifié de « beau siècle », le XIII^e siècle, connu pour avoir été très ensoleillé³⁵, est l'apogée de cette période. L'année 1303 marque le point final de l'optimum médiéval et le début d'un petit air glaciaire, qui apporte des hivers significativement plus rudes. Évidemment, aucune grande conclusion ne peut être tirée de ces informations climatiques, qui décrivent une tendance générale. Même plus clément, un hiver au Moyen Âge demeure une période de l'année difficile à vivre. Néanmoins, les neiges extraordinaires déversées par les romanciers sur le royaume arthurien, ne sont vraisemblablement pas, pour eux, une réalité. Si elles l'ont été, c'est d'une manière tout à fait exceptionnelle.

³² Joëlle DUCOS, *La météorologie en français au Moyen Âge (XIII-XIV^e siècles)*, Paris : H. Champion (coll. Sciences, techniques et civilisations du Moyen âge à l'aube des Lumières ; n° 2), 1998, p.395.

³³ Emmanuel LE ROY LADURIE, *Trente-trois questions sur l'histoire du climat du Moyen Âge à nos jours*, éd. revue et augmentée, Paris : Pluriel, 2010, p.27.

³⁴ Emmanuel LE ROY LADURIE, *Histoire humaine et comparée du climat : canicules et glaciers (XIII^e-XVIII^e siècles)*, Paris : Fayard, 2004, p.17.

³⁵ *Ibid.*, 2004, p.24.

Pour poursuivre cette approche générale, plusieurs critères définitoires délimitant et caractérisant l'hiver peuvent être envisagés³⁶. Selon la détermination météorologique, intuitivement, le mot hiver désigne la période de l'année la plus froide, où le temps est mauvais. En astronomie, le même terme s'applique à la quatrième division de l'année, durant laquelle les jours sont les plus courts. La considération agricole, quant à elle, envisage l'hiver en tant que période saisonnière stérile, surnommée usuellement « la morte saison ». En fonction de chacune de ces différentes définitions, les bornes de l'hiver connaissent des variations importantes. Cependant, même si la perspective agricole est évidemment la plus concernée, un aspect les intéresse toutes les trois : l'influence du climat sur la vie humaine.

Lorsque les températures descendent, que les heures de lumière diminuent et que le sol est durci par le gel, le rythme quotidien en subit de sérieuses répercussions. Ces conséquences ne sont assurément pas les mêmes pour un noble, un chevalier ou un paysan, mais elles se résument pour tous, de façon générale, à un cloisonnement³⁷. Cette préoccupation s'accompagne souvent d'une conception de l'année segmentée en deux saisons seulement, l'*iver* et l'*esté*, qui est celle de la littérature des XII^e et XIII^e siècles³⁸. Faisant courir l'hiver de novembre à mars, la bipartition annuelle est surtout influencée par l'emploi du temps paysan et la météorologie. La claustration est très fréquemment visible dans les représentations picturales de ces mois hivernaux, ou de la saison froide elle-même³⁹. « En hyver au feu. Et en esté au soleil et au jeu », ce dicton populaire correspond parfaitement à l'idée qui les dirige⁴⁰. Les illustrations des mois de

³⁶ cf. Fleur VIGNERON, *Les saisons dans la poésie française des XIV^e et XV^e siècles*, Paris : H. Champion (coll. Bibliothèque du XV^e siècle ; n°64), 2002, p.47 et suivantes.

³⁷ Philippe WALTER, *La mémoire du temps : fêtes et calendriers de Chrétien de Troyes à « La Mort Artu »*, Paris : H. Champion (coll. Nouvelle bibliothèque du Moyen Age ; n°13), 1989, p.10.

³⁸ Fleur VIGNERON, « Les saisons et le temps qu'il fait chez Eustache Deschamps », in *Le temps qu'il fait au Moyen Âge. Phénomènes atmosphériques dans la littérature, la pensée scientifique et religieuse*, textes réunis par Claude THOMASSET et Joëlle DUCOS, Paris : Presses de l'Université Paris-Sorbonne (coll. Cultures et civilisations médiévales ; n°15), 1998, p.253.

³⁹ Elodie PINEL et alii, *L'hiver : une symbolique négative et contrastée ? (I)*, Compte rendu de la séance de *Questes* du 6 février 2015.

⁴⁰ Louis DUFOUR, *Météorologie, calendriers et croyances populaires : les origines magico-religieuses, les dictons*, Paris : Librairie d'Amérique et d'Orient, 1978, p.45.

janvier et de février (au milieu et à droite), extraites des *Très Riches Heures du Duc de Berry*, le vérifiant :



Chantilly, Musée Condé, ms. 65, 1412-1440.

Comme le montre sa miniature (à gauche), décembre demeure favorable à une activité extérieure, elle n'est toutefois pas en lien avec les travaux de la terre, qui rythment habituellement l'année. Ce mois est la période propice à la traque du sanglier, alors que le restant de l'hiver, la chasse n'est pas pratiquée. En revanche, sur les enluminures de janvier et de février, ce sont des images de festins ou de foyers chaleureux, à l'abri des intempéries, qui sont privilégiées. Le *Tacuinum sanitatis* propose également une représentation des personnages se réchauffant près du feu – lieu commun exploité notamment par *La Suite Guiron* – pour illustrer l'hiver :



Tacuinum sanitatis,
BnF, ms. Lat. 9333,
Rhénanie, XV^e siècle⁴¹.

⁴¹ Disponibles sur docs.moleiro.com/fr_TAS_IX_06.pdf, consulté le 05 décembre 2015.

Attendre à l'intérieur, tranquillement assis au coin du feu, apparaît comme un aspect positif et agréable de l'hiver. Pourtant, cet enfermement reste une obligation que la saison froide impose. Le ver, petit animal chétif qui creuse la terre pour s'y abriter, lui est souvent symboliquement associé : « il représente l'homme soucieux de se protéger des désagréments de l'hiver », et plus généralement, un être sans défense, qui craint le froid, « à l'image de l'homme médiéval qui redoute l'hiver »⁴², et qui le perçoit comme une agression.

La morte saison n'est pas vécue comme d'heureuses circonstances de repos, mais comme une époque de l'année à subir, éprouvante moralement et physiquement⁴³. L'hiver est un temps de disette pour certains, d'arrêt et d'attente pour tous. Comme le note Christopher Lucken, « les héros des romans de chevalerie, aussi bien que les chevaliers réels, cessent habituellement de se battre avec l'arrivée de l'hiver et attendent la reverdie pour partir à l'aventure »⁴⁴. Ce commentaire souligne à quel point les cas d'activité hivernale de nos romans s'écartent de la norme. Tout le corps militaire en général est concerné par la pause saisonnière, et ne reprend usuellement ses mouvements, qu'au mois d'avril ou de mai, au retour des beaux jours⁴⁵.

Forçant l'immobilité, cet intervalle est souvent conçu comme un moment privilégié de la mémoire et, subséquemment, des récits⁴⁶. L'hiver offre donc un excellent contexte, ou prétexte, aux narrations d'histoires. L'auteur de *La Suite Guiron* semble d'ailleurs avoir commodément exploité cet aspect, en multipliant à souhait, les occasions de récits seconds. Se souvenir, raconter, mais aussi faire le bilan, est l'apanage du dernier âge de la vie, avec lequel l'hiver est couramment associé. Car il est aussi un temps pour conclure, le temps du jugement, celui qui prélude à la mort. Il est la fin d'un cycle, d'une époque, mais aussi l'attente impatiente du nouveau. Une forte ambivalence teinte cette saison qui peut symboliser à la fois la fin et le commencement⁴⁷.

⁴² Fleur VIGNERON, *op. cit.*, 2002, p.252.

⁴³ *Ibid.*, p.378.

⁴⁴ Christopher LUCKEN, *art. cit.*, p.99.

⁴⁵ Fleur VIGNERON, *op. cit.*, 2002, p. 374.

⁴⁶ Christopher LUCKEN, *art. cit.*, p. 103.

⁴⁷ Elodie PINEL et alii, *art. cit.*

La dimension mortifère est récurrente dans les conceptions de l'hiver, notamment eu égard à la stérilité qui touche les terres. Les seules plantes associées à cette saison sont les ronces, les buissons d'épines, la bruyère et le lierre⁴⁸. Néanmoins, paradoxalement, la rigueur de l'hiver qui rend le sol inculte, est désirée. La croyance d'une compensation favorable entre les saisons est au fondement de cette attente⁴⁹ : si l'hiver est froid et neigeux, l'été n'en sera alors que plus beau. Par ailleurs, les gelées et la neige sont aussi considérées comme un mal nécessaire à l'élimination de la vermine et des mauvaises herbes⁵⁰. Cette idée est exposée par Jean Corbechon⁵¹, qui traduit le *De proprietaribus rerum* écrit par Barthélémy l'Anglais en 1247 :

La nege quant elle demeure sur terre, engresse la terre et tue les mauvaises herbes et si nourrist et engresses les bonnes. La nege de sa presence muce et covre les ordures comme les fumiers et moult d'aultres⁵². (Livre XI, *De la neige XI*, f°119 a)

L'hiver a donc lui aussi un rôle d'importance à jouer. Il est essentiel à la purification de la terre⁵³, elle-même indispensable au bon rendement des futures récoltes⁵⁴. Cet aspect positif de l'infécondité hivernale ne concerne, cependant, que le monde paysan, et ne saurait redorer l'image de cette période de l'année aux yeux des poètes. La littérature tend plus volontiers à exploiter négativement la stérilité saisonnière et l'étendre au domaine amoureux. En effet, l'hiver représente souvent le désert d'amour⁵⁵. Étant donnée la raréfaction de la thématique sentimentale qui

⁴⁸ Fleur VIGNERON, *op. cit.*, 2002, p. 220.

⁴⁹ Louis DUFOUR, *op. cit.*, p.48.

⁵⁰ Joëlle DUCOS, *op. cit.*, p.364.

⁵¹ Jean CORBECHON, *Le livre des propriétés des choses*, trad. en français commanditée par Charles VII en 1372 du *De Proprietatibus rerum* de Barthelemy de Glanville dit l'Anglais [~1240], Lyon, Jean Siber, 1495, fac simulé en ligne [<http://bibliotheque-numerique.bibliotheque-agglomeration-stomer.fr/collection/659-le-propretaire-des-choses/>].

⁵² Nous transcrivons.

⁵³ Fleur VIGNERON, *art. cit.*, 1998, p.265.

⁵⁴ Un passage de la Bible va dans le même sens. La neige fait partie du projet de Dieu, Ésaïe 55 :10-11: « La pluie et la neige tombent du ciel, mais elles n'y retournent pas sans avoir arrosé la terre, sans l'avoir rendue fertile, sans avoir fait germer les graines. Elles procurent ainsi ce qu'il faut pour semer et ce qu'il faut pour manger. Eh bien, il en est de même pour ma parole, pour ma promesse : elle ne revient pas à moi sans avoir produit d'effet, sans avoir réalisé ce que je voulais, sans avoir atteint le but que je lui avais fixé. » (*La Bible : Ancien et Nouveau Testament. Traduite de l'hébreu et du grec en français courant*, trad. par Christiane DIETERLÉ et alii, Pierrefitte : Alliance Biblique Universelle, 1983, p.552).

⁵⁵ *Ibid.*, p.259.

s'y trouve, nos textes ne pourraient contredire le caractère hostile de l'hiver vis-à-vis de l'amour courtois.

Force est de constater que le bagage véhiculé par l'hiver est assez lourd et obscur. L'aura négative qui entoure ordinairement la saison morte, sous la plume des poètes, n'est ainsi pas surprenante. Le vent, le froid et l'humidité sont les éléments qu'ils utilisent le plus fréquemment pour caractériser l'hiver. Les poètes n'envisagent guère que cette saison soit dépourvue de toutes intempéries⁵⁶. La rudesse de l'hiver, de ses températures et de ses neiges est souvent mentionnée par les romans de notre corpus. Toutefois, fait notable, aucune intempérie n'est mise en scène. Dans la version particulière de *Guiron le Courtois*, le temps peut même se révéler clair et plaisant⁵⁷. Aussi, lorsque Lac et Yvain aux Blanches Mains se réveillent après une nuit de repos, ils voient une belle journée commencer : « Il comandent q'il lor facent venir lor chevaux, qar il monteront por fere lor jornee, e ce les reconfortoit aucun pou q'il veoient qe li tens estoit auques biaux » (T.1, § 37, lg.3-5, 53c). Le ciel montre la même clémence, alors que Brehus et le Bon Chevalier Sans Peur distinguent un chevalier et une demoiselle, dans la plaine qui s'ouvre devant eux : « E li soleill estoit biaux e clers e si luisant cum il pooist mieuz luire en yver » (T.1, §212, lg.23-25, 88b). Cette description évoque une journée particulièrement splendide, qui contraste radicalement avec la traditionnelle peinture littéraire de l'hiver. Plus qu'un écart à la norme, la conception médiévale, et surtout la pensée chrétienne, auraient tendance à y déceler le signe d'un dérèglement du cycle saisonnier, intégré à l'ordre du monde créé par Dieu. En d'autres termes, le signe de la fin des temps⁵⁸. La mise en scène d'une belle journée hivernale n'est jamais anodine et particularise l'hiver proposé par ce texte.

En somme, la symbolique hivernale médiévale est globalement très négative et ne saurait être exclue de la compréhension d'un tel choix de cadre saisonnier pour une narration. Un hiver comme celui de *La Suite Guiron*, ose s'écarter de ces connotations et se détacher du modèle usité, en s'autorisant à être beau et

⁵⁶ Fleur VIGNERON, *op. cit.*, 2002, p. 367.

⁵⁷ *Ibid.*, p.390 + p.424, il faudra attendre les XIV^e et XV^e siècles pour que ce type de bouleversements de la norme établie (printemps / beau temps vs hiver / temps mauvais et désagréable) deviennent plus répandus, mais ils restent néanmoins encore rares ; cet usage dans notre texte est donc assez novateur.

⁵⁸ Fleur VIGNERON, *art. cit.*, 1998, pp.268-269.

ensoleillé. Il est difficile de dire que ces quelques signes d'encouragement, d'autant plus que tous les romans mobilisés ne les présentent pas, suffisent à briser une règle d'ordre quasi générale à cette époque de l'année, à savoir le cloisonnement. Quel motif pousse alors les principaux protagonistes de ces textes à sortir en pareille saison ?

De nombreuses raisons sont évoquées afin de légitimer les déplacements de nos héros. Dans *La Suite du Roman de Merlin*, le chevalier étranger à la cour, qui chevauchait dans la plaine enneigée avant d'être interpellé par Arthur, fournit plusieurs explications à ses pérégrinations. Il raconte que récemment, son frère a été fait prisonnier par le fils du duc d'Avarlan, ce qui l'a conduit à se rendre dans son château. Un duel a été programmé dans la semaine à venir, pour qu'il puisse défendre son frère contre les accusations pesant sur lui. L'affaire entendue, il est reparti du château du duc : « Atant me parti de la cort au duc et ay puis chevauchié parmy le royaume de Logres plus de .XV. jours entiers querant aventures ça et la, ainsi comme j'avoie acoustumé » (§535, lg.26-29, 46b, p.510). Les deux trajets en direction de la cour du duc bénéficient d'une justification suffisante – sauver un frère – pour les avoir motivés, même en plein hiver. D'ailleurs, Agravain prétextera au roi la même intention pour pouvoir quitter Kamaalot :

Sire, je viens prendre congié a vous et a ces autres barons de ceans, car je m'en vueil aller par les estranges terres ainsi comme les chevaliers errans font pour savoir se Dieu me vouldroit ja amener par aventure la ou messire Gauvain est, car en lui delivrer mectroie je toute ma peine et tout le travail que je oncques pourroye. (§539, lg.23-28, 47b, p.515).

En revanche, que le chevalier n'ait aucunement eu l'idée de se mettre à l'abri du froid, en attendant le jour de son combat, est pour le moins surprenant. Au contraire, encore plus inouï, il s'est comporté comme à son « acoustumé », en courant les aventures par le royaume, durant plus de deux semaines... en plein hiver ! L'auteur ne semble pas s'embarrasser des conséquences logiques du cadre saisonnier qu'il a lui-même convoqué⁵⁹.

Le Bon Chevalier Sans Peur, dans *La Continuation du Roman de Meliadus*, prend lui aussi la route au cœur de l'hiver pour une noble cause. Après qu'un ami accusé de meurtre lui a envoyé un message pour lui demander son aide, il part le

⁵⁹ La tendance aux incohérences de l'auteur de *La Suite du Roman de Merlin* pourra être vérifiée à de nombreuses reprises.

retrouver pour assurer sa défense. Lac et Yvain aux Blanches Mains, dans *La Suite Guiron*, se meuvent pour le même type de raison. Ils chevauchent en direction de Sorelois pour délivrer Daire, le père d'Yvain. Leur objectif est de première importance et leur fait décliner l'hospitalité de Daresen, qui tente de les dissuader de persévérer dans leur entreprise hivernale : « E sachiez, sire, qe por vostre priere remansissom assez tost, mes nostre besoing est si grans e si astif qe demorer ne porriom nos e nulle maniere. » (T.1, §37, lg.16-18, 53c). Le Bon Chevalier Sans Peur et Brehus, quant à eux, sont à la recherche de Lac, mais rien ne renseigne le lecteur sur le motif de leur quête. Pour chacun d'entre eux, des changements de plans, de trajectoires et de compagnons de route se feront de manière impromptue, au gré des aventures qu'ils rencontrent. Bien que ces cheminements paraissent suivre un cours naturel, ils ne manquent pas d'engendrer la stupéfaction. Quelques personnages interloqués soulignent par leur questionnement, le caractère improbable de ces aventures hivernales, comme le fait l'hôte qui accueille Hervi de Rivel : « Mes por Deu, biaux sire chier, qele aventure vos aporta en cest païs e meesmemant en cest seison qe touz li mondes est englaciez e froit ? » (T.2, §142, lg.13-15, 134b). La conception traditionnelle de l'hiver demeure donc bel et bien présente, en arrière-plan, même si les héros eux-mêmes, qui n'hésitent pas à traverser les plaines enneigées, ont tout l'air de ne pas en tenir compte.

Dans le *Roman d'Érec en prose*, lorsqu'Arthur apprend la décision d'Érec de ne pas rentrer à Kamaalot, avec les autres chevaliers⁶⁰, le roi est plus que surpris ; comme l'ensemble de sa cour, il considère que ce n'est que pure folie de la part du jeune homme : « le roy s'en sousrist assés, et si firent touz le sautres, et distrent que de folie s'entremectoit qui en queste s'estoit mis tout seul et encontre yver » (I, lg. 105-107, 241a, p.49). Cette réaction semble bien plus cohérente que celle que le souverain montre dans *La Suite du Roman de Merlin*, en réponse à la demande d'Agravain, de quitter la cour dans les mêmes circonstances. En effet, Arthur lui répond seulement :

Biaux niepz, encore voulsisse je bien, s'il ne te fust grief, que tu demourasses ceans une partie du temps. Mais puis que l'aler te plaist, je te commans a Nostre Seigneur, qui te conduie en quelque lieu que tu iras. (§539, lg.29-33, 47b, p.515)

⁶⁰ Ses motivations seront abordées plus loin (cf. *infra*, 2.5 *Mise en valeur des héros*)

Étonnamment, la rigueur de la saison n'est pas un argument envisagé par le roi, pour dissuader son neveu de partir à l'aventure ; elle n'est en fait prise en compte, par aucun des protagonistes. Ces différentes occurrences montrent un premier indice de divergence entre les utilisations du cadre hivernal, faites d'un roman à l'autre. Aussi, le poids des représentations associées usuellement à l'hiver, ne pèse pas systématiquement de la même manière sur la fiction.

Ce tour d'horizon du regard médiéval porté sur l'hiver, ne pourrait se clore sans être complété, par un aperçu des considérations scientifiques sur cette question. Étant donnée l'importance des conséquences directes des conditions climatiques sur la vie humaine, les saisons ont beaucoup occupé les discours savants. Allant des répercussions pratiques sur les activités quotidiennes, jusqu'aux influences physiologiques et même émotionnelles du cycle des saisons⁶¹, leur champ d'intérêt était très vaste. L'ensemble de ces réflexions se fonde sur le schéma, hérité de l'Antiquité, des quatre éléments constitutifs du monde (eau, air, terre et feu). Chaque élément est caractérisé par une combinaison de deux qualités fondamentales : froid ou chaud, et sec ou humide⁶². Selon une mise en rapport du macrocosme avec le microcosme, à chacune de ces combinaisons de qualités correspond une saison, une humeur, un tempérament et un âge de la vie⁶³. Par exemple, à la terre sèche et froide correspond l'automne, la bile noire, la mélancolie et l'âge adulte⁶⁴. Quant à l'hiver, qui nous intéresse plus particulièrement, saison humide et froide, la vieillesse, l'eau, le flegme et le tempérament flegmatique lui sont associés. Néanmoins, l'humeur mélancolique, qui trouve dans les périodes d'incertitude un terrain favorable, a petit à petit glissé en dernière position, et s'est vue appariée à son tour, au quatrième âge de la vie – subséquentement à l'hiver⁶⁵.

⁶¹ Karin BECKER, « Introduction : Discours météorologique et discours littéraire en France, du Moyen Âge à l'époque contemporaine », in *La Pluie et le beau temps dans la littérature française : discours scientifiques et transformations littéraires, du Moyen Âge à l'époque moderne*, BECKER, Karin (dir.), avant-propos ZINK, Michel, Paris : Hermann (coll. Météos. Débats), 2012, p.22.

⁶² Jean-Marie FRITZ, *op. cit.*, p.118.

⁶³ Madeleine JEAY, « Les saisons du récit et les vicissitudes de l'amour dans *Le Livre du Voir Dit* de Guillaume de Machaut », in *Tempus in fabula : topoi de la temporalité narrative dans la fiction d'Ancien Régime*, MAHER, Daniel (éd.), [Sainte-Foy] : Les Presses de l'Université Laval (coll. de la République des Lettres. Symposiums), 2006, p.214.

⁶⁴ Michel PASTOUREAU, *Symboles du Moyen Âge : animaux, végétaux, couleurs, objets*, Paris : Le Léopard d'or, 2012, p.199.

⁶⁵ *Ibid.*, p.220.

La théorie des quatre humeurs (sang, flegme, bile jaune et bile noire) responsables des différents tempéraments, constitue l'épicentre du discours médical médiéval. Celui-ci considère que le dérèglement des fluides corporels est à l'origine de toute maladie⁶⁶, y compris des troubles mentaux. Les saisons étant chacune une combinaison spécifique de deux qualités fondamentales, elles influent sur l'équilibre des humeurs de l'individu et stimulent le tempérament qui leur est associé. Le cadre hivernal aura ainsi tendance à favoriser les tempéraments flegmatique et mélancolique. Dans cet environnement saisonnier, l'aliénation dont souffre Dagueuet, le personnage fou de *La Suite Guiron*, n'échappent naturellement pas à ces influences⁶⁷. Déjà au XII^e siècle, la littérature laisse transparaître une certaine connaissance de ce schéma de pensée⁶⁸. La théorie humorale fait donc pleinement partie de l'arrière-plan intellectuel, dans lequel s'insèrent les romans sélectionnés et pourra notamment nourrir notre étude de la folie.

L'ensemble des éléments réunis pour esquisser la conception médiévale de l'hiver, ne saurait bien évidemment se vouloir exhaustif ; d'autres éclaircissements s'y ajouteront au fur et à mesure de ce travail. Toutefois, cet aperçu permet d'ores et déjà une approche plus avisée de ce cadre saisonnier, si peu familier à la littérature arthurienne.

1.2 « La Suite Guiron » : hiver gelé, hiver figé

La version particulière de *Guiron le Courtois* représente une riche exception, en offrant un récit cadre entièrement placé sous le joug de l'hiver. Néanmoins, ce texte pose, à première vue, quelques difficultés à être appréhender comme un tout cohérent et organisé. Les très nombreuses narrations enchâssées, interrompant sans cesse le fil du récit principal, brisent, à la lecture, l'effet de continuité, mais aussi de totalité, englobée dans le temps d'un hiver. Pourtant, entre le moment où nous rencontrons Lac et Yvain aux Blanches Mains, une dizaine de jours avant Noël⁶⁹, et la fin du manuscrit résumé par Roger Lathuillère, seules quelques

⁶⁶ Jean-Marie FRITZ, *op. cit.*, 1992, p.119.

⁶⁷ La compréhension de la folie par la théorie humorale sera développée dans la partie consacrée à Dagueuet le fol (cf. *infra*, 3.1 *Esprit givré : Dagueuet le fol les pieds dans la neige*)

⁶⁸ Jean-Marie FRITZ, *op. cit.*, 1992, p.294.

⁶⁹ Nous entendons bien ici la date du 25 décembre, date de l'Incarnation de Jésus fixée dès le IV^e siècle ap. J.-C (Elise BANJENEC et alii, *L'hiver : une symbolique négative et contrastée ? (III)*, Compte rendu de la séance de *Questes* du 10 avril 2015).

semaines s'écoulent. Même si le manque de marqueurs temporels empêche de déterminer exactement si le roman s'achève au cours du mois janvier, ou au début du mois de février, il n'en déborde assurément pas. Le temps du récit se déverse lentement, à un rythme presque calqué sur celui de la progression des chevaliers que le lecteur suit – tantôt Lac, Yvain, le Bon Chevalier Sans Peur, Brehus, par binôme, en groupe, ou quelques rares fois seuls. Ainsi, abstraction faite des histoires narrées, par les héros eux-mêmes ou par d'autres intervenants, qui obligent à quelques impressionnants détours, le fil du récit cadre se déroule doucement, sans hâte, se conformant quasiment à l'unité de temps⁷⁰.

L'unique marquage temporel fixe exploité par le texte est la fête de Noël, à l'occasion de laquelle, le roi Arthur réunit une cour plénière à Quimper-Corentin. Cette célébration est évoquée à plusieurs reprises au cours du récit. Un messager venant de Kamaalot apporte sa première occurrence, en informant Lac et Yvain : « Li roi Artus estoit ja partiz de sa cité de Camaalot avant qe je m'en partisse e s'en doit venir a granz jornees vers Quimper-Corentin de la foreste ou il doit tenir sa cort a cest feste de Noel » (T.1, §46, lg.8-11, 55b). Il est possible de compter précisément huit jours à partir de cette rencontre⁷¹. Ensuite, plusieurs événements tiennent, avec un peu moins de précision, dans l'espace de quelques jours, avant que la fête de Noël soit célébrée à Quimper-Corentin. En tout, s'écoule une dizaine, voire une quinzaine de jours au maximum, qui s'étale pourtant sur près de septante feuillets⁷² ! C'est dire si la narration de la trame principale ne se presse pas. Malgré un repère fixe, la morte saison se dilate et tend à indifférencier les jours qu'elle tient en son sein, en ôtant au temps sa mesure. De leur côté, les chevaliers ne semblent pas s'en soucier particulièrement, plongés qu'ils sont dans cet hiver aux bornes floues, presque illimité.

Passé la date de Noël, cette « lenteur » est un peu moins palpable, faute de nouveaux repères auxquels se référer. Le premier éclaircissement sur le déroulement temporel reste pour le moins vague : « A un jor q'il estoit en cele saison un tenz assez bel et assez cler cum il puet estre el mois de genver li avint q'il

⁷⁰ Roger LATHUILLÈRE, *art. cit.*, 1979, p.392.

⁷¹ Venceslas Bubenicsek propose dans sa thèse une chronologie détaillée sur laquelle nous nous appuyons (cf. Venceslas BUBENICEK, *op. cit.*, 1985, vol. V, pp.82-85).

⁷² Il faudra en effet patienter jusqu'au f°126b, pour enfin assister à cette célébration.

encontra deus chevaliers armez de toutes armes » (T.2, §125, lg.1-5, 131a). Cette journée pourrait aussi bien appartenir au début du mois de janvier qu'à sa fin. En revanche, plusieurs indications⁷³ marquent ensuite le nombre de jours égrainés et permettent d'estimer que les événements narrés dans la fin de la transcription, ne se déploient sur guère plus d'une semaine. Même si après cette référence imprécise se situait dans les derniers jours du mois, ils ne pourraient donc pas dépasser le mois de février. En somme, la totalité du roman avoisinant les deux cents feuillets, s'étend sur le temps restreint de quelques semaines seulement⁷⁴.

Évidemment, les nombreux récits enchâssés s'accaparent un espace textuel important et contribuent à retarder l'avancée de la narration principale. Pour quelques critiques, ces ramifications sont le signe d'un perfectionnement de la technique narrative et montrent une grande maîtrise de la part de l'auteur⁷⁵. Pour beaucoup d'autres, elles atteignent et endommagent la cohérence et la cohésion du récit cadre⁷⁶, renforçant également à chaque retour au tronc principal, une impression de statisme. Est-ce nécessairement desservir le roman ? Le décor choisi implique logiquement une dimension statique et une certaine immobilité générale. Tout l'environnement dans lequel progressent les chevaliers est recouvert indistinctement d'un manteau de neige uniforme. De cette façon, l'hiver ôte au paysage sa dynamique et semble déjà introduire une rupture dans le temps du monde⁷⁷. Il restreint également les heures de jour à leur minimum et la neige, en soi, représente un obstacle, une gêne qui freine les protagonistes dans chacun de leurs mouvements. En un sens, le cadre hivernal lui-même autorise les digressions, car rien ne presse. Les temps de trajets ralentis demandent à être occupés⁷⁸ et les

⁷³ Exemple : lors de cette journée non-identifiée du mois de janvier, Hervi se sépare de Lac et Brehus. Or, vers la fin de la transcription de Venceslas Bubenicek, Hervi dit à deux demoiselles qui souhaitent rejoindre Brehus : « Damoisele, ce dit il, se Dex me saut, enqore n'a mie quatre jors qe ge vos peusse moustrer Breus sain pitié assez pres de moi [...] » (T.2, §194, lg.2-4, 146b).

⁷⁴ Roger LATHUILLÈRE, *art. cit.*, 1979, p.392.

⁷⁵ Roger LATHUILLÈRE, « L'évolution de la technique narrative dans le roman arthurien en prose au cours de la deuxième moitié du XIII^e siècle », in *Études de langues et de littérature françaises offertes à André Lanly*, Nancy : Publications de l'Université de Nancy II, 1980, p.213.

⁷⁶ *Ibid.*, pp.390-391.

⁷⁷ Voir les remarques de Joël Grisward sur le *Conte du Graal* (Joël GRISWARD « *Com ces trois gouttes de sanc furent, qui sor le blanche noif parurent. Note sur un motif littéraire* », *Études de langues et de littérature du Moyen Age offertes à Félix Lecoy par ses collègues, ses élèves et ses amis*, Paris : H. Champion, 1973, p.160).

⁷⁸ Roger LATHUILLÈRE, *art. cit.*, 1980, p.208.

soirées rallongées sont avantageusement comblées par les histoires des uns et des autres – ce qui convient parfaitement à la conception traditionnelle de l’hiver.

Les contenus des récits seconds, de natures diverses et variées, dépassent et s’écartent de notre propos. Cependant, un détail récurrent quant à leur ancrage temporel mérite d’être souligné. Un grand nombre d’entre eux se réfèrent à un passé, plus ou moins lointain, appartenant à la période du règne du roi Uterpendragon⁷⁹. Ainsi, les événements narrés se rattachent régulièrement à un temps révolu, une autre époque, reluisante voire légendaire⁸⁰, qui a vu œuvrer les meilleurs chevaliers. Dans *Le Roman de Guiron* déjà, l’image du roi Uterpendragon, qui transparaissait dans les souvenirs évoqués, était celle d’un roi certes impitoyable, voire cruel, mais efficace. Il en est de même dans le *Lancelot en prose*, dans lequel les reproches d’impiétés et de convoitise étaient les principaux qui lui étaient adressés⁸¹. Ces défauts perdent toutefois en importance, dans un monde purgé de la religion⁸², comme celui des romans appartenant au cycle de *Guiron le Courtois*. Une impression de césure transparait donc à la lecture, entre le/les temps des récits enchâssés et celui de la narration principale, qui est celui des débuts du royaume arthurien, où évoluent les futurs pères des Tristan, Érec, Lancelot et autres... Cet écart pèse alors doublement sur les héros, d’une part, en raison du modèle qui se dresse du passé et qu’il faut égaler⁸³, d’autre part, à cause de leurs futures paternités, desquelles ils doivent se montrer dignes⁸⁴.

Cette impression de divergence ou de contraste, entre temps narrés et temps vécu, est bien évidemment nourrie par la différence entre l’hiver, dans lequel s’ancre la narration, et la belle saison qui offre systématiquement le décor de fond des histoires contées.

⁷⁹ Pour ne mentionner qu’un exemple, le récit que fait Lac d’une mésaventure qui lui est advenue commence en ces termes : « Vérité fu qe au tens le roi Uterpendegron, [...] » (T.1, § 282, lg.7, 101b).

⁸⁰ Roger LATHUILLÈRE, *art. cit.*, 1979, p.392.

⁸¹ Sophie ALBERT, « Ensemble ou par pièces ». « *Guiron le Courtois* » (XIII^e-XV^e siècles) : la cohérence en question, Paris : H. Champion (coll. Nouvelle bibliothèque du Moyen Age ; n°98), 2010, pp.508-509.

⁸² Roger LATHUILLÈRE, *art. cit.*, 1979, p. 396.

⁸³ Roger LATHUILLÈRE, *art. cit.*, 1980, p.204.

⁸⁴ La création généalogique de personnages doit tenir compte de la transmission traditionnelle des qualités d’un parent à son enfant (voir Barbara WAHLEN, *op. cit.*, 2010, p.121). Le lecteur connaît déjà les progénitures de la plupart des héros mis en scène, il nourrit donc naturellement les mêmes attentes à l’égard des pères qu’à celui de leurs fils.

2. Boule de neige à facettes : éléments hivernaux multifonctionnels

L'hiver engendre un grand nombre de conséquences : froid, neige, gel, etc. Chacun de ses attributs sont autant d'accessoires à la disposition des auteurs, qui ont choisi cette temporalité comme décor, passager ou permanent, pour y jouer leur fiction. L'utilisation de météores, quels qu'ils soient⁸⁵, ou de la saison hivernale, n'est pas un exercice codifié par les rhéteurs, elle ne répond donc à aucune obligation des canevas littéraires⁸⁶. De ce fait, chacune de ses occurrences est le fruit d'un choix libre et, en tant que tel, est susceptible de participer intentionnellement à au projet narratif. Les mentions des éléments ayant trait à l'hiver, ou de leurs corollaires, offrent une large palette de fonctions, pourvues d'un degré d'incidence très variable, sur la trame du récit. Allant de l'emploi le plus gratuit et superflu qui soit, à ceux qui impactent directement le déroulement des événements, ces mentions sont capables de contribuer substantiellement aux desseins de l'auteur qui les exploite.

2.1 L'ancrage chronologique

Une première fonction, déjà abordée dans le cadre de la question de la temporalité de l'hiver de *La Suite Guiron*, est celle de l'ancrage chronologique. Les romans de notre corpus proposent, de manière générale, peu de repères temporels, tous types confondus (heures de la journée, jour de la semaine, mois, fête, etc.). Néanmoins, en elle-même, la saison constitue un marquage temporel. Aussi longtemps que des éléments distinctifs, permettent d'identifier l'hiver comme cadre saisonnier, un ancrage, certes flou, demeure assuré. Il instaure, faute de données chronologiques précises, au moins une notion de durée, grâce à la structure sous-jacente qu'il induit⁸⁷.

Dans *La Suite du Roman de Merlin*, peu d'indices éclairent l'état du fil temporel. Le cadre hivernal est initié sans fioriture, au moment où Tor et Aglant, porteurs des nouvelles que Baudemagus leur a transmises, après les avoir

⁸⁵ Pas plus les hydrométéores (pluie, grêle, neige, etc.) que les photométéores (p.ex. arc-en-ciel, halo, mirage), qui sont probablement les plus couramment rencontrés dans la littérature, ne retiennent l'attention des rhéteurs.

⁸⁶ Danièle JAMES-RAOUL, *art. cit.*, p.216

⁸⁷ *Ibid.*, p.214.

recueillies de Merlin entombé, arrivent à la cour du roi Arthur : « Et ce fut droit a l'entree d'yver » (§527, lg.11-12, 44a, p.499). La même annonce est répétée à peine plus loin : « La saison d'iver estoit adont encommencee » (§530, lg.9-10, 44c, p.501). Malgré sa sobriété, cette information suffit à changer, dans l'imaginaire du lecteur, les couleurs du décor dans lequel désormais, les événements vont se dérouler. Le *Roman d'Érec en prose* n'utilise pas d'autres artifices, et inaugure le cadre temporel hivernal, en spécifiant simplement, au moment où les jeunes chevaliers sont contraints de rentrer à la cour, qu'ils sont heureux de ce retour, en raison de leur fatigue et « mesmement pour l'yver et pour le mal temps qui ja estoit encommenciés » (I, lg.70-71, 240d, p.48). Dans ces deux cas, les auteurs se contentent d'une mention rudimentaire pour apporter, selon les termes de Karin Becker : « un élément structurel nécessaire au déroulement de l'intrigue et à la composition de l'œuvre »⁸⁸. Pour en assurer un ancrage solide, cette structure temporelle devrait être nourrie par le renouvellement de ce genre d'indications, ou par la description du décor saisonnier logiquement attendu. Or, dans *La Suite du Roman de Merlin* tout particulièrement, il ne représente pourtant pas une préoccupation dominante. Le théâtre hivernal n'est alimenté que lorsque l'auteur le juge opportun, mais s'efface sans crier gare, laissant l'imagination du lecteur livrée à elle-même.

Ce roman utilise toutefois d'un marqueur temporel spécifiquement hivernal, beaucoup plus précis. En effet, une date fixe, en l'occurrence Noël, permet un repère statif⁸⁹, autour duquel les événements peuvent être situés temporellement. C'est à cette occasion que le roi Arthur, décide d'adouber Gaheriet et ses frères, c'est pourquoi :

Le roy manda par tout le royaume de Logres et par toute sa terre qu'il tendra court a Noel a Camelot, et mande a tous les barons qu'ils viennent, car il vouldra faire a cellui jour .III. de ses nepveux chevaliers et veult qu'ilz y soient. (§530, lg.14-19, 44c, p.501)

Après cette célébration, des indicateurs se chargent de notifier la fin des journées et surtout, le passage aux suivantes, grâce à la formule récurrente « a

⁸⁸ Karin BECKER, *art. cit.*, p.49.

⁸⁹ Philippe WALTER, *op. cit.*, p.104.

l'endemain »⁹⁰. Ce procédé courant dans les romans en prose, fait bénéficier l'unité journalière d'une certaine autonomie⁹¹. Même si, mis bout à bout, ces marqueurs sont un peu déroutant et rendent fastidieux de situer exactement les jours dont il est question, ils permettent au moins de maintenir la proximité des événements avec Noël, laissant l'opportunité au cadre hivernal d'être convoqué en toute cohérence.

La version particulière de *Guiron le Courtois* se sert également de la Nativité, en tant que point d'ancrage chronologique précis. Cette fête est la seule date fixe utilisée comme référant, sur l'ensemble du roman. Elle est, bien évidemment, un emblème incontournable de la saison froide. Cependant, pour la période qui suit Noël jusqu'à la fin de l'hiver, le calendrier liturgique « standard » n'offre guère d'autres célébrations ou événements, aussi connus que ne l'est la naissance du Christ. Si le large *esté* est rythmé par les dates de Pâques, de la Pentecôte, de l'Ascension, ou encore de celle de la Saint-Jean (et de bien d'autres), facilitant la mise en place de repères chronologiques, dans une œuvre romanesque par son auteur, l'hiver laisse ce dernier bien plus emprunté. Le nouvel an était situé beaucoup plus tard dans l'année, souvent en avril, accompagné de la reverdie⁹². La Saint-Valentin, qui jalonne le mois de février, ne saurait être d'un grand secours elle non plus. Cette dernière véhicule avant tout un esprit printanier⁹³, dénué d'intérêt et même antagoniste, du cadre hivernal mis en place. Sur la trentaine d'autres fêtes religieuses qui ponctuent les mois de janvier et février⁹⁴, deux d'entre elles auraient pu être retenues comme marqueur temporel, en raison de leur importance. D'abord, la fête de la Purification – couramment nommée la Chandeleur –, ayant lieu le 2 février⁹⁵. Néanmoins, comme pour la Saint-Valentin, cet événement liturgique tend bien davantage à être associé au printemps. Il a d'ailleurs été considéré comme le début de cette saison dans une des deux façons

⁹⁰ Par exemple : « A l'endemain de Noël » (§534, lg.1, 45d, p.507), « A l'endemain » (§539, lg.4, 47b, p.515 », ou encore « A l'endemain » (§541, lg.3, 47c, p.516).

⁹¹ Philippe WALTER, *op. cit.*, pp.104-105.

⁹² Fleur VIGNERON, *op. cit.*, 2002, p.90.

⁹³ *Ibid.*

⁹⁴ Nous nous référons au dénombrement fort bien détaillé, effectué par Louis Dufour (Louis DUFOUR, *op. cit.*, pp.61-84).

⁹⁵ *Ibid.*, p.65.

les plus répandues de diviser l'année⁹⁶. Finalement, l'Épiphanie aurait constitué, quant à elle, un repère tout à fait cohérent avec le cadre hivernal, puisqu'elle marque la fin de la période de Noël⁹⁷.

L'auteur de *La Suite Guiron* a malgré tout préféré user, autant que faire se peut, du jalon unique que représente la Nativité. Parmi ses itérations, figure un messager arrivant de la cité d'Escaloine, qui partage avec Lac, l'endroit où il pense trouver le roi Arthur : « Certes, sire, fet li valet, ge m'en vois droit vers Qanpercorretin de la forest ; cele part le quit ge bien trouver, qar il doit la tenir sa feste a cest Noel. » (T.1, §199, lg.12-14, 74a). Réunissant fastueusement sa cour à cette occasion, le souverain se place, de cette façon, au fondement du seul ancrage chronologique offert par le texte. Il le dédouble alors d'un marqueur spatial, le lieu où il compte tenir sa cour : Quimper-Corentin. À ce titre, l'occurrence suivante est d'autant plus intéressante, car non seulement elle renouvelle le repère, mais elle sert, cette fois-ci, de rendez-vous précis à deux chevaliers, Hervi de Rivel et le Bon Chevalier Sans Peur, qui doivent se séparer :

Certes, biaux sire, fet li autres, autel vos di ge de moi ; mes avant qe ge me parte de vos, [itant] me dites, s'il vos plect, qidiez vos estre a ceste grant feste de Noël, a ceste grant cort qe li rois Artus tendra a Qanpecorretin de la forest ? – Certes, fet cil, ge le vos dirai. Ge vois en une moie besoigne ou il me cunvien aller por feire une bataille a un chevalier ; e Dex le set, ge ne sai enqore qi cil est. Mes tant vos di ge bien qe maintenant qe ge avrai ma bataille fornée, se aventure m'en leisse sauvement partir, se ge qidoie qe ge a cele cort vos seusse trouver, ore sachez qe ge après ma bataille me hasteroie tant de chevaucher qe ge seroie a cele cort, e plus por amor de vo qe por autre chose. (T.1, §252, lg.39-53, 95d)

L'association établie entre Noël et la cour arthurienne, qui revient chaque fois que se répète l'ancrage chronologique, est la principale occasion d'évoquer le roi. Pourtant, le Bon Chevalier Sans Peur n'espère pas être en mesure de s'y rendre pour son seigneur, mais simplement pour y rejoindre son ami, Hervi de Rivel. Deux autres chevaliers, qui ont entendu Hervi et le Bon Chevalier Sans Peur parler ensemble, quant à eux, expriment leur désir d'assister aux réjouissances, afin d'honorer leur roi :

Li dui chevaliers de la meison le roi Artus qi emprisonnez furent avec monseignor Lac, qant il entendent certainement qe li rois Artus doit tenir a cest Noël sa cort a

⁹⁶ Selon l'autre division, le printemps commencerait à la Chaire de Saint-Pierre à Antioche le 22 février (Louis DUFOUR, *op. cit.*, p.31).

⁹⁷ Elise BANJENEC et alii, *art. cit.*

Qanpercorretin de la forest, dient qe cele part s'en volent aller : il lor targe mout duremant q'il fussent ja venus en la meison de lor seignor. (T.1, §252, lg.58-63, 95d)

La fête de la Nativité représente ainsi un double atout pour le récit. D'une part, elle convient au rôle de repère temporel minimal et offre au lecteur la possibilité d'une chronologie relative, lui permettant de situer approximativement les événements. D'autre part, elle constitue une balise à laquelle peuvent se référer les protagonistes eux-mêmes. L'utilité de cet attribut hivernal se réalise donc à plusieurs niveaux dans ce roman, qui l'exploite pleinement.

Même si le repère chronologique de Noël est plus ou moins largement exploité dans *La Suite du Roman de Merlin* et dans la version particulière de *Guiron le Courtois*, dans ces deux cas, comme dans celui du *Roman d'Érec en prose*, l'ancrage de la temporalité est essentiellement assuré par la saison hivernale en elle-même. Le cadre saisonnier imprègne immédiatement le décor que se représente le lecteur. Tant que l'hiver perdure, il est en mesure d'imaginer raisonnablement la vitesse de l'écoulement du temps. La saison est la véritable donnée minimale dont a besoin de se pourvoir la narration, afin de faciliter l'appréhension des événements qu'elle met en scène. La date de la naissance du Christ n'est là, à la rigueur, que pour mieux le rappeler⁹⁸. Néanmoins, elle est un repère qui rapproche le temps du récit, de celui que connaît le lecteur, conférant peut-être ainsi à la fiction, un air de véracité profitable à sa crédibilisation⁹⁹.

Les références aux éléments hivernaux ne montrent pas toujours une utilité aussi importante que celle d'apporter une structure temporelle au cadre du récit. Leur imprégnation du texte est très différente d'un roman à l'autre, et l'amplitude avec laquelle elles atteignent la trame narrative se montre très variable. La partie suivante expose la fonction sévèrement nommée « phatique », degré zéro d'incidence sur le récit.

⁹⁸ Philippe Walter suggère que pour chacune de nos lectures de textes médiévaux, il est nécessaire de se rappeler que cette littérature était surtout destinée à la diffusion orale. En gardant ceci à l'esprit, il faut s'imaginer que les marqueurs temporels devaient faciliter le « travail de compréhension et de perception du récit ». Dans les cas de nos textes, cette idée appuie notre supposition que le cadre de la saison hivernale est le marquage principalement signifiant et qu'embarrasser l'auditeur avec d'autres repères chronologiques n'est pas utile. (Philippe WALTER, *op. cit.*, pp.101-102).

⁹⁹ Philippe WALTER, *op. cit.*, p.73.

2.2 Fonction phatique

Parmi les références à la saison froide, quelques-unes, certes rares, sont entièrement superflues et inopérantes. Ces mentions, dont le récit pourrait facilement faire l'économie, permettent néanmoins de mettre en lumière un degré supplémentaire d'utilisation possible, de la thématique hivernale.

Certains protagonistes de *La Suite Guiron* s'interrogent sur les raisons, qui poussent les chevaliers à partir à l'aventure, à cette période de l'année¹⁰⁰. L'hiver est ainsi capable de susciter un discours. Dans d'autres cas, jugés vides de signification et d'enjeux, la saison elle-même fait l'objet de conversation. Par exemple, lorsque Hervi interroge un chevalier qu'il a trouvé blessé, sur ce qui lui est arrivé, celui-ci répond :

[...] ge estoie ici descenduz por un pou de besoigne ; mi escuier estoit descenduz autresint. E la ou nos parliom entre nos de la saison qi estoit tant froide e nos regardiom cest rivere e disiom tout apertemant qe nos ne porriom passer [...] (T.2, §170, lg.9-12, 140d).

En soi, cette précision n'a strictement aucune incidence, mais elle dénote un souci du détail aigu de la part de l'auteur. Grâce à ce genre de références accessoires, il nourrit et donne de l'épaisseur au cadre hivernal à moindre coûts, et sans conséquence. L'extrait suivant laisse transparaître la même idée : « Brehuz, [...] est feruz de celui encontre si roidemant q'il n'a pooir ne force q'il se peust en sele tenir, ainz voile desus la noif. » (T.2, §3, lg.18-24, 108a).

Cette mention de la neige tend toutefois à se rapprocher, par sa fonction, d'une autre catégorie discriminée, celle de la construction du décor. Le choix de la classer dans la catégorie des références phatiques a été tranché, d'une part, en raison du manque de détails descriptifs entourant le mot « noif », isolé du reste de la phrase. D'autre part, parce que cette mention n'apporte significativement rien à la scène en cours. Si Brehuz avait voltigé au-dessus de l'herbe printanière, la compréhension, ou même la perception, de ce combat ne s'en seraient pas trouvées atteintes. Par ailleurs, le poids d'une telle référence, dans un texte se déroulant entièrement en hiver, est très probablement allégé en raison du solide ancrage du décor, régulièrement mentionné. Tandis qu'insérées dans des récits, qui préservent davantage l'exceptionnalité des conditions hivernales, par une étendue

¹⁰⁰ cf. *supra*, 1.1 *La représentation de l'hiver au Moyen Âge*.

plus réduite, le même genre d'occurrences peuvent participer à une mise évidence d'un épisode¹⁰¹. La subjectivité et la sensibilité du lecteur contribuent naturellement à faire basculer une référence, dans l'une ou l'autre, de ces deux catégories.

De nombreuses insertions du mot « noif » relèvent de la même superficialité dans leur emploi. Elles ne représentent pas, par conséquent, un grand intérêt pour notre étude, bien qu'à leur manière, elles nourrissent la thématique hivernale. Les mentions plus riches du paysage saisonnier, qui participent bien davantage à la construction du décor, et qui permettent de distinguer ces deux catégories, sont l'objet de la section suivante.

2.3 Construction du décor

Selon Danièle James-Raoul, les détails météorologiques des romans médiévaux révèlent « la volonté qu'ont ou qu'affichent les auteurs d'un genre naissant, de prendre en compte la réalité objective pour mieux arrimer leur fiction mensongère »¹⁰². Suivant cette idée, tous les éléments susceptibles d'être réunis dans cette section, apportent leur contribution à un ancrage aux allures de vérité, au récit dans lequel ils s'insèrent. Évidemment, les détails soutenant la construction du décor, participent à son esthétisation, mais cette esthétisation est au service de la crédibilisation du roman, par l'effet de réel qu'elle lui procure¹⁰³. Offrir au lecteur, les moyens de lire une temporalité qu'il connaît, ou reconnaît, c'est aussi lui permettre une identification et, par là même, pourvoir la narration d'un cadre, qui lui paraît suffisamment authentique, pour garantir sa véridicité¹⁰⁴.

Cette catégorie de fonction accepte une définition élargie du terme « décor », comprenant l'ensemble des éléments qui contribuent à enrichir le fond hivernal : la neige, les gelées et le froid, assurément, mais aussi des éléments qui concourent plus largement à l'atmosphère hivernale.

Faire dire à un personnage que le temps qu'il vit est celui de l'hiver, ou en charger la voix narrative, constitue la première étape de la construction du décor

¹⁰¹ Ce point sera abordé plus loin (cf. *infra*, 2.5 Mise en valeur des héros).

¹⁰² Danièle JAMES-RAOUL, *art. cit.*, p.210.

¹⁰³ Karin BECKER, *art. cit.*, p.49.

¹⁰⁴ *Ibid.*

saisonnier, quelle que soit l'utilité escomptée de ce cadre. Sitôt introduit, il doit être alimenté et façonné, de sorte à lui octroyer suffisamment de profondeur pour assurer sa solidité et sa perception par l'imagination du lecteur. L'auteur de *La Suite du Roman de Merlin*, après avoir initié le changement de saison par un sobre « Et ce fut droit a l'entree d'yver » (§527, lg.11-12, 44a, p.499), ne tarde pas à y revenir pour étoffer cet arrière-plan :

« La saison d'iver estoit adont encommencee et estoient les neges et les geles si grans et si merveilleuses que l'en ne peust pas adont en tout le royaume de Logres trouver granment bois vert et tuit les arbres estoient ars et sechés des grans geles. » (§530, lg.9-11, 44c, p.501)

Ces précisions sur la neige et les grands froids, qui impactent concrètement l'entier du royaume de Logres, dépeignent un hiver impitoyable. La rigueur extrême de la saison est ainsi établie et suffit à engendrer un arrière-plan consistant, qui doit être pris en compte pour la suite des événements. Une fois cette étape complétée, il peut désormais être sollicité, dès que le projet narratif en manifeste le besoin. Le lendemain de Noël, le cadre saisonnier ne nécessite plus de rappel, la seule mention de la neige est autorisée par son ancrage préalable, elle arrive seulement pour étoffer le décor :

A l'endemain de Noël, après disner, avint que le roy fu issus de Camelot a pou de compagnie et aloit parmy les prés tout a pié, et si estoient les prés touz plains de neges. Et en ce qu'il s'aloit esbanoiant et parlant a ses chevaliers, il regarde et voit venir parmy les prés tout contrevail la riviere ung mout grant chevalier armé de toutes armes. Et estoient toutes ses armes aussi vermeilles comme sang. (§534, lg.1-8, 45d, pp.507-508)

En l'occurrence, cette mise en scène du paysage enneigé paraît néanmoins faire plus que contribuer à la construction du décor hivernal, et comporter une légère teinte de merveilleux¹⁰⁵.

La neige est l'élément relatif à l'hiver le plus récurrent dans tous les textes étudiés et, par conséquent, celui qui participe le plus au relief du décor saisonnier. L'image qu'elle évoque, intuitivement, est celle d'un manteau ouateux, froid et blanc. Dans la littérature médiévale, le blanc n'est pourtant pas une couleur symboliquement associée à l'hiver, mais plutôt au printemps, notamment dans les descriptions florales¹⁰⁶. La blancheur permet cependant d'exalter la connotation de

¹⁰⁵ cf. *infra*, 2.4 *Neige merveilleuse, merveilleux neigeux !*

¹⁰⁶ Fleur VIGNERON, *op. cit.*, 2002, p.212.

pureté de la neige¹⁰⁷. La peinture des portraits féminins a d'ailleurs souvent recours à ce symbolisme très fort, en se servant de la neige comme comparant, pour le teint des jeunes et belles demoiselles¹⁰⁸. En fait, c'est l'absence de couleur qui est caractéristique de la saison hivernal, où toute la végétation, toute couleur, succombe au froid¹⁰⁹. Cela explique probablement pourquoi, même si notre imaginaire accorde un poids important à la blancheur dans sa représentation de la neige, elle n'est pas mise en évidence par les auteurs de nos romans.

Le terme « noif » apparaît un grand nombre de fois dans tous les passages hivernaux. Pour la plupart de ces mentions, il s'agit seulement de dire que tel objet est tombé ou posé dans la « noif », ou qu'un chevalier a chuté et atterri dans la « noif ». Certaines autres utilisations, en revanche, paraissent moins superflues et visent davantage à percuter l'imagination du lecteur. Lors de ces occurrences, les auteurs insistent souvent sur la grande opulence des neiges – sans évoquer leur blancheur – ou sur la vigueur du froid, comme le fait par exemple celui de *La Suite Guiron* : « Les noix estoient a celui tens granz et estranges ; greignors assés q'eles ne sunt orendroit » (T.2, §95, lg.4-5, 125a), « por ce qe li froiz estoit granz e merueilleux. » (T.1, §186, lg.4, 82d), ou encore « [...] et a celui tens li fesoient grant anui les noif qi estoient grant et hannuieuses. » (T.2, §139, lg.11-13, 133d). Le même genre de description se trouve dans *La Continuation du Roman de Meliadus* : « Li tens estoit a celui point mout forz, qar ce estoit el tens d'iver entor Noël, les nois estoient granz et hautes et merueilleuses » (260a). Il s'agit de la première mention du temps qu'il fait dans l'épisode concerné. L'histoire narrée par le Bon Chevalier Sans Peur s'en était passée jusqu'à ce moment, où la construction du décor hivernal devient indispensable à la compréhension et à la justification des événements suivants¹¹⁰.

¹⁰⁷ Michel GAILLARD, *art. cit.*, p. 160.

¹⁰⁸ Sylvia ROUSTANT, « L'art d'appivoiser le temps : les phénomènes météorologiques dans l'œuvre de Chrétien de Troyes », in *La Pluie et le beau temps dans la littérature française : discours scientifiques et transformations littéraires, du Moyen Age à l'époque moderne*, BECKER, Karin (dir.), avant-propos ZINK, Michel, Paris : Hermann (coll. Météos. Débats), 2012, p.135.

¹⁰⁹ Fleur VIGNERON, *op. cit.*, 2002, p.210.

¹¹⁰ Il s'agit du supplice du froid que subit le Bon Chevalier Sans Peur, pour lequel, le cadre hivernal est bien évidemment indispensable. L'épisode sera traité en détail plus loin (cf. *infra* 3.2.3 *Blanc comme neige*).

Dans *Le Roman d'Érec en prose*, le cadre temporel n'assure pas une telle valeur explicative. Il établit avant tout, des circonstances inaccoutumées pour les débuts d'un chevalier. Suite à son introduction rudimentaire, l'auteur lui donne force et épaisseur, alors qu'Érec chevauche depuis dix jours : « Et lors fu l'yver commencié si merueilleusement par tout le païs, et les neges si grans que vous ne veissiés ne montaigne ne plain qui ne fust tout couvert de noif. » (II, 241a, lg.5-6, p.50). La construction du décor accompagne les premiers pas du héros et supporte leur mise en relief. Plus tard, Érec pénètre dans une profonde vallée, au milieu de laquelle se dresse une tour forte dominant « une plaigne de noif et couverte de gelee » (II, 241b, lg.62, p.52), piquée de dix pavillons de chevaliers. L'auteur dépeint un tableau imposant, d'autant plus impressionnant qu'il est le théâtre des toutes premières aventures du héros. Le décor n'interfère pas avec les événements, il les nourrit autrement, par une mise en exergue de la scène. La neige est également mentionnée à deux reprises lors de la description de son premier affrontement, dans cette même vallée : Érec, voyant courir sur lui son adversaire, « dresse la teste du cheval par my la noif » (II, 241d, lg.152, p.56), et une fois vaincu, l'autre « s'en tourne fuyant par my la noif » (II, 241d, lg. 159, p.56). Bien que ces deux occurrences ne soient guère différentes de celles appartenant à *La Suite Guiron*, précédemment classées dans la catégorie de la fonction phatique¹¹¹, elles inscrivent, dans cette scène, une volonté d'esthétisation et de mise en évidence, qui manquait à celles de *La Suite Guiron*. Elles contribuent de cette façon pleinement à la construction du décor. En outre, dans le *Roman d'Érec en prose*, les références à l'hiver sont infiniment plus rares que dans *La Suite Guiron*, ce qui les rend individuellement plus importantes, puisqu'elles supposent un soin particulier dans leur utilisation.

Tous ces exemples illustrent le désir des auteurs de donner de l'importance aux éléments de l'hiver, qui entourent les protagonistes de leur récit, et leur envie de faire vivre la saison autour d'eux. L'auteur de *La Suite Guiron* manipule allégrement ces détails qui garnissent la construction du décor, défilant au gré des étapes parcourues par ses héros. Afin de lui fournir plus de reliefs, il lui arrive de préciser lorsque les conditions climatiques changent, ou se font moins rudes : « Li

¹¹¹ cf. *supra*, 2.2 Fonction phatique.

pons n'estoit pas a celui point verreglaciez ne engelez, qar les nois soient illec remisses » (T.2, §36, lg.26-29,113c), « Einsint s'entreviegnent li dui chevalier par desus la noif qi en cele contree n'estoit pas adonc trop grant » (T.2, § 3, lg.6-9, 108a), « Li froiz estoit grant a merveilles, mes les nois n'estoient mie granz ne trop hautes » (T.2, §111, lg.4-8, 128b). En faisant varier les facettes du décor hivernal, celui-ci prend vie et enserre véritablement les personnages qui y évoluent, alors que simultanément, il devient évident que cette saison n'offre véritablement pas des conditions idéales à leurs aventures. À force de nuances et de petits détails, l'auteur accorde un soin particulier au réalisme du monde fictionnel, qu'il propose à son lecteur, et œuvre à lui offrir un ancrage solide dans la réalité¹¹². Cette volonté est appuyée par l'écoulement du temps du récit très lent¹¹³, ainsi que par une géographie précise et réduite, cohérente avec les déplacements des héros¹¹⁴. Ces efforts tendent tous à rendre d'autant plus palpable, le périple hivernal des chevaliers.

Alimentant ce réalisme, l'auteur de *La Suite Guiron* a fréquemment recours à une représentation de l'hiver, fort répandue au Moyen Âge : des personnages se réchauffant près d'un feu¹¹⁵. C'est exactement ce que s'empresse de faire Ydier, accueilli pour la nuit dans un château :

E qant il l'orent desgarni de ses armes, il le menerent errament a un feu qi leianz estoit por soi chauffer, qar li froit estoit si estranges cum ge vos ai conté, e le firent asseoir sor un drap de soie, dejuste le feu (T.2, § 111, lg.24-31, 128b).

Lac et le Bon Chevalier Sans Peur, arrivés chez un vavasseur, font de même : « Li chevaliers armez de toutes armes entrent leianz e trouvent un grant feu el mi leu de la meison, et il s'en vont droit cele part, qar froit avoient » (T.2, §62, lg.24-28, 118d). Ainsi donc, même les preux chevaliers souffrent du froid et ont ce geste familier de se réchauffer, dès que possible, auprès des flammes. D'une part, de telles scènes sont extrêmement efficaces pour l'enrichissement du décor fictionnel, puisqu'elles font directement appel à une habitude du lecteur lui-même. D'autre part, elles contribuent à humaniser les héros du roman. Ces derniers semblent parfois évoluer dans les grands froids hivernaux comme en plein été, mais ce type

¹¹² Danièle JAMES-RAOUL, *art. cit.*, p.211.

¹¹³ cf. *supra*, 1.2 *Guiron le Courtois : Hiver gelé, hiver figé*.

¹¹⁴ Roger LATHUILLÈRE, *art. cit.*, 1980, p.204.

¹¹⁵ cf. *supra*, 1.1 *La représentation de l'hiver au Moyen Âge*.

d'épisodes révèlent qu'en fait, ils ne sont pas indifférents à ces conditions, ils y sont résistants.

Aucun des autres romans étudiés n'a recours à cette représentation traditionnelle de l'âtre chaleureux. Une fois encore, l'espace exceptionnel dédié à l'hiver dans *La Suite Guiron*, offre une multiplicité d'opportunités de l'exploiter bien plus importante que dans n'importe quel autre texte. Néanmoins, son étendue n'est pas le seul élément déterminant, quant à la fréquence et la nature des mentions du décor saisonnier. Les desseins de chacun des auteurs orientent l'usage de ce cadre¹¹⁶. L'auteur de *La Suite Guiron* évacue le merveilleux de son roman et en soigne le réalisme¹¹⁷. Faire proliférer les détails hivernaux, abonde dans le sens de cette idée. Subséquemment, il est cohérent que leur exploitation aille même jusqu'à influencer régulièrement, le déroulement des événements eux-mêmes. L'auteur n'hésite pas à faire dialoguer et interagir le décor avec les autres contenus narratifs. Ses chevaliers, simples êtres humains, révèlent en grande partie leur extraordinaire bravoure, par leur persévérance dans un environnement hostile¹¹⁸. La mise en lumière de la valeur du héros, grâce à l'arrière-plan hivernal, est également exploitée dans le *Roman d'Érec en prose* ; mais dans ce cas, selon un procédé plus ponctuel et surtout plus éphémère, servant de marchepied au projet narratif.

Quant à *La Suite du Roman de Merlin*, l'auteur n'a que faire du réalisme. Le cadre temporel de l'hiver lui est utile pour une autre raison : servir de toile de fond, de laquelle peut jaillir le merveilleux, qui constitue, plus que le décor hivernal lui-même, le moyen de mettre en avant la valeur d'un chevalier élu. Les détails répétés de l'arrière-plan sont alors superflus. Il devait être établi et ancré solidement une fois, pour ensuite être rappelé, lorsqu'il est en mesure d'assister le dessein de l'auteur.

¹¹⁶ Chacun des desseins discriminés ici fait l'objet d'une section indépendante dans la suite de notre étude.

¹¹⁷ Roger LATHUILLÈRE, *art. cit.*, 1979, p.393.

¹¹⁸ *Ibid.*

2.4 Neige merveilleuse, merveilleux neigeux !

Seule *La Suite du Roman de Merlin* présente l'illustration complète de la fonction de support du merveilleux, assurée par le cadre saisonnier. Dans l'entier du passage hivernal de cette œuvre, cette fonction est la principale motivation des références au décor. L'épisode clé, parmi ceux qui se déroulent durant l'hiver de *La Suite*, est l'adoubement de Gaheriet, fixé le jour de Noël. La temporalité hivernale a précédemment été décrite et établie, lorsqu'advient ce grand jour de fête. Le premier événement qui ouvre la porte au merveilleux est la manifestation d'un fou, qui interrompt la cérémonie. Resté muet jusqu'alors et ce depuis au moins quinze ans, il prend la parole pour empêcher qu'Agravain soit fait chevalier avant son frère cadet. Le personnage de Gaheriet bénéficie d'une certaine bienveillance de la part du lecteur, puisque depuis le *Lancelot-Graal*, il se range dans le camp des gentils fils du roi Loth d'Orcanie, au côté de Gauvain¹¹⁹. Au contraire, Agravain est réputé, dès le *Conte du Graal* et jusqu'à son apogée dans la *Mort Artu*, pour son orgueil, son arrogance et son envie malade¹²⁰. Par son intervention miraculeuse, le fou confirme la préférence attendue du lecteur, et offre au plus jeune des deux frères, le soutien du monde surnaturel. Sa prise de parole est immédiatement considérée comme une « merveille » (§531, lg.34, 44d, p.502), ce qui est entériné par le nom de celui qui la lui a commandée : « Merlin le sage » (§531, lg.36, 44d, p.502). L'intrusion de la parole de Merlin à la cour, par la bouche de Marin *le fol*, affirme l'élection du « simple » (§531, lg.41, 45a, p.503) ou plutôt la réaffirme¹²¹. Auparavant, Merlin avait fait savoir au roi, que seul Gaheriet serait en mesure de délivrer Gauvain de la Roche aux Pucelles, et qu'il fallait le faire chevalier¹²². Par deux fois donc, la voix prophétique apporte son appui à Gaheriet, dont la seconde, en accomplissant le prodige de faire parler un être sans voix. Selon Arthur, et selon tous ceux qu'il a réunis pour le conseiller sur cette affaire, il s'agit d'un « miracle et demoustrance de Nostre Seigneur » (§532, lg.4-5, 45a, p.503). Faire Gaheriet

¹¹⁹ Richard TRACHSLER, « La naissance du mal : Agravain dans les *Suites* du *Merlin* », in *Jeunesse et genèse du royaume arthurien : les « Suites » romanesques du « Merlin en prose »*, études réunies par KOBLE, Nathalie, Orléans : Paradigme (coll. Medievalia ; n°65), 2007, p.90.

¹²⁰ *Ibid.*, p.91.

¹²¹ Jean-Marie FRITZ, « Daguinet ou le bouffon amoureux », in POIRION, Daniel (éd.), *Styles et valeurs. Pour une histoire de l'art littéraire au Moyen Age*, Paris : SEDES (coll. Moyen Age), 1990, p.40.

¹²² Voir §526, lg.57-62, 44a, pp.498-499.

chevalier en premier, allant contre le droit d'aînesse, est, aux yeux de tous les gens de la cour, l'accomplissement de la volonté divine. Arthur l'assure à son neveu : « Nostre Seigneur vous a octroïé ceste grant honneur au commencement de vostre chevalerie » (§532, lg.32-33, 45b, p.504).

À ce stade, il y a d'une part, un décor hivernal précédemment ancré, d'autre part le surgissement du merveilleux à la cour arthurienne ; mais dès la suite de ce passage, le cadre saisonnier interagit avec le merveilleux, en constituant son étai. Leur première association intervient lorsqu'un nouvel événement extraordinaire se produit, lors du festin célébrant les nouveaux chevaliers :

Quant ils furent assis aux tables, atant es vous une damoiselle qui vint leans tout a pié. [...] Elle vient devant lui [Gaheriet] et s'agenoile et trait hors de soubz ung mantel qu'elle avoit ung chappel de roses aussi fresches et aussi vermeilles comme s'il fust au temps de Pentecoste. Et elle dist a Gaheriet : « Tenés, sire, cest chappel que ma dame vous envoie, la royne de l'Isle Fae. Et sachés que ce n'est mie sans raison que elle le vous envoie plus tost qu'a nul de vos autres compaignons ». (§533, lg.1-14, 45b-c, p.505)

D'abord, la précision sur le fait que la demoiselle se déplace à pied, n'a d'intérêt qu'en considération du cadre hivernal. Voyager sans monture, au plus fort de l'hiver, rend son arrivée en elle-même assez stupéfiante. Ensuite et surtout, le merveilleux se tient dans la nature du présent apporté par la jeune personne, mais uniquement dans sa mise en rapport avec la variable saisonnière. Les roses de la couronne sont fraîches, comme si elles avaient été cueillies à la Pentecôte – référence printanière par excellence –, alors que la rigueur de l'hiver s'abat sur toute l'étendue du royaume :

[...] tous ceulx du palais commencerent a parler de cest present et distrent que moult estoit beaux et merveilleux, ne ils ne cuidoient que celle chose ne fust aussi comme miracle, car toutes herbes estoient adonc si mortes par toute la Grant Bretagne, la ou gens habitoient, qu'ils ne cuidassent pas en nulle maniere qu'ilz peussent roses trouver en celui temps ne loing ne pres. (§533, lg.21-28, 45c, p.506)

Les roses, belles et fraîches en plein hiver, évoquent l'idée d'un printemps éternel, en d'autres termes pour la conception médiévale, du paradis¹²³ ; ce qui projette forcément une lumière positive sur cet épisode. Ce cadeau entre en complète rupture avec la temporalité établie et ses conséquences (neige, gelée, froid), par l'intrusion d'un élément printanier. La scène est un miroir inversé de l'épisode des

¹²³ Fleur VIGNERON, *op. cit.*, 2002, p.387.

trois gouttes de sang sur la neige du *Conte du Graal*, qui voyait l'élément hivernal faire irruption dans le cadre estival. Le principe de rupture mis en œuvre est identique, une rupture dans la continuité de la temporalité, qui permet l'émergence du merveilleux. L'ancrage du décor hivernal et la peinture de son ampleur avant cette scène, formaient un prérequis pour lui conférer sa dimension merveilleuse. Dire que cette demoiselle est envoyée par la reine de l'Île aux Fées n'aurait pas suffi à satisfaire ce projet en période estivale. Alors que dans ces circonstances, cette information indique une origine cohérente à l'offrande merveilleuse.

Les quelques mots que la demoiselle adresse à Gaheriet, confirment le soutien que lui apporte l'Autre Monde¹²⁴. Ils renouvèlent son élection, en spécifiant que c'est à lui, plutôt qu'à quiconque, que la reine a choisi de faire ce don. La parole du fou, déjà considérée comme une manifestation divine, appuie encore la valeur extraordinaire du cadeau et de sa destinatrice : « Sire, celle qui li envoie, ce sachés vous, est une des sages dames du monde et qui plus set de choses qui sont a avenir » (§533, lg.36-38, 45c, p.506). La voix prophétique de Merlin est ainsi doublée de celle de la reine de l'Île aux Fées, qui possède, selon les dires de Marin, le même genre de don prémonitoire. Ce sont donc désormais deux garants surnaturels de l'avenir brillant auquel est promis Gaheriet, qui se manifestent dans cet épisode.

Le présent est lui-même symbolique, comme l'explique le fou : « la rose est plus prisiee que toutes autres flours, aussi sera Gaheriet plus prisies de chevalerie et de cortoisie que tous ceux qui huy ont receu l'ordre de chevalerie » (§533, lg.40-43, 45c, p.506). La rose est la plus estimée de toutes les fleurs, ce qui fait ressortir le mérite de celui à qui elles sont adressées. Mais pour lire ce symbole, pour que la valeur de Gaheriet en soit effectivement éclairée, l'auteur devait faire en sorte que son lecteur prête attention à ces fleurs. Une couronne de roses, au cœur de l'été, n'aurait rien eu, en soi, de remarquable, et aurait tout à fait pu passer inaperçue. C'est uniquement grâce au temps de la *froidure* et de la *noif*, que ces fleurs deviennent extraordinaires, qu'elles attirent les regards et qu'elles s'offrent à une lecture symbolique. Une lecture qui pourrait être poussée plus loin que ne le fait Marin *le fol*, en ajoutant que, même si la rose n'est pas réputée pour son fruit, la

¹²⁴ Richard TRACHSLER, *art. cit.*, p.99.

fleur est bien symboliquement un écrin, contenant un fruit promis à éclore¹²⁵. De la même façon, Gaheriet est un grand chevalier promis à germer et grandir.

Tout l'épisode de l'adoubement du jeune frère de Gauvain est empreint de merveilleux, faisant de ce moment clé de la vie du chevalier, un moment où se manifeste l'approbation du monde surnaturel. Pour un des éléments merveilleux centraux, la temporalité hivernale supporte à elle seule sa dimension extraordinaire. Ces deux raisons incitent à poursuivre une lecture analytique des premiers pas de Gaheriet en tant que chevalier, focalisée sur l'interdépendance entre hiver et merveilleux.

L'arrivée d'un chevalier vermeil¹²⁶, au milieu des plaines enneigées¹²⁷, alors que les esprits sont encore marqués par les événements extraordinaires de la veille, comporte également des aspects merveilleux. Premièrement, l'élément aquatique, portail de l'Autre Monde, est présent grâce à la rivière¹²⁸ et étaye cette impression. Ensuite, le contraste du rouge vermeil des armes du chevalier, avec la blancheur de la neige qu'il foule, contribue en soi à la teneur merveilleuse de la scène, en choquant la vue. Ce sens est essentiel à la perception de la merveille, du latin *mirabilia* (choses étonnantes à voir)¹²⁹, dont la racine étymologique, *miror*, implique quelque chose de visuel, souvent s'apparentant à la notion d'apparition¹³⁰. Ce contraste de couleur évoque également l'épisode des trois gouttes de sang sur la neige dans le *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes¹³¹. Comme Perceval, resté sourd aux interpellations des chevaliers de la cour, le chevalier vermeil est à ce point absorbé dans ses pensées, qu'il n'adresse même pas un regard au roi qui le salue¹³². En ajoutant que Perceval est lui-même le premier chevalier vermeil, ces similitudes tendent à dépasser la coïncidence. Les indices d'une possible inspiration au texte de Chrétien se résument pourtant à ceux-là.

¹²⁵ Christopher LUCKEN, *art. cit.*, p.108.

¹²⁶ Il s'agit de Baudon, le fils du duc d'Avarlan.

¹²⁷ cf. *supra*, 2.3 *Construction du décor*, citations : §534, lg.1-8, 45d, pp.507-508

¹²⁸ Nous développerons dans la partie consacrée à Dagenet *le fol*, l'accointance entre l'eau et le merveilleux.

¹²⁹ Sylvia ROUSTANT, *art. cit.*, p.125.

¹³⁰ Jacques LE GOFF, *L'imaginaire médiéval : essais*, [Paris] : Gallimard (coll. Bibliothèque des histoires ; XXI), 1985, p.18.

¹³¹ Chrétien de Troyes, *Le Conte du Graal ou le roman de Perceval*, *éd. cit.*, vv.4096-4363.

¹³² Nous reviendrons sur cet état pensif dans lequel se plongent de nombreux chevaliers dans plusieurs de nos textes.

Aucun personnage ne montre une particulière sensibilité à cette image¹³³, et la brièveté de la scène ne saurait nous donner matière à étoffer, ce qui n'est peut-être qu'une impression, exacerbée par les événements surnaturels du jour précédent ou / et un jeu intertextuel déceptif. Par ailleurs, d'une part, l'union du rouge et du blanc constitue le contraste chromatique le plus répandu durant le Moyen Âge¹³⁴. D'autre part, un chevalier à l'armure vermeille, qui s'avère être animé de mauvaises intentions, correspond à une typologie très courante des caractères des romans arthuriens¹³⁵. Alors, entre le rappel subtil et intentionnel à l'expérience de Perceval, et l'usage simplement commun d'une paire de couleurs contrastées, il est difficile de trancher sûrement. Dans un cas comme dans l'autre, un halo merveilleux enveloppe ce moment. Même si cette journée n'est pas marquée par une manifestation surnaturelle exceptionnelle, le décor enneigé contribue à la rendre ambivalente. Elle offre alors des circonstances propices à l'introduction de la noble cause que promet de défendre Gaheriet, et qui le pousse à quitter la cour. À la suite de Baudon, arrive en effet un autre chevalier qui fournit au jeune élu, l'occasion de sa première aventure : étant blessé, il doit être remplacé dans un duel, afin de défendre son frère, Gallinor, qui est accusé à tort de trahison. Gaheriet s'y engage et prend la route dès le jour suivant.

Le décor saisonnier n'est mentionné à nouveau que le lendemain de son départ. Agravain, jaloux que le roi ne lui ait pas confié la charge de ce combat, se jure de défier son cadet pour prouver sa supériorité aux armes. Il le suit jusqu'à ce que la première opportunité d'assouvir sa vengeance se présente et l'attaque. Suite à leur affrontement, qui voit ressortir vainqueur le plus jeune des deux frères, l'auteur fait appel au cadre hivernal pour intensifier la honte d'Agravain. Celui-ci se

¹³³ Même si l'on arrive à réunir bon nombre d'éléments clés de l'épisode des trois gouttes de sang, les enjeux de cette scène dépendent entièrement de la sensibilité de Perceval, qui lui permet d'être attentif à l'image du sang sur la neige, d'y voir la *semblance* de Blanche fleur et finalement de franchir une étape de son évolution. (voir Pierre GALLAIS, « Le sang sur la neige (le conte et le rêve) », *Cahiers de civilisation médiévale*, n°81, 1978, pp. 37-42 et *Perceval et l'initiation : essai sur le dernier roman de Chrétien de Troyes, ses correspondances « orientales » et sa signification anthropologique*, Paris : Les Ed. du Sirac, 1972).

¹³⁴ Michel GAILLIARD, « Étude sémantique d'un stéréotype médiéval. Les trois *gotes de sanc* dans *Le Conte du Graal* », *Poétique*, n°131, 2002, p.297. Jusqu'au XIII^e siècle, le tout du système chromatique s'organisait autour de trois couleurs : le blanc et ses deux contraires, le rouge et le noir (Michel PASTOUREAU, *op. cit.*, p.279).

¹³⁵ Michel PASTOUREAU, *op. cit.*, p.275.

plaint de sa chute douloureuse, résultat de sa défaite à la lance contre Gaheriet, lorsque son écuyer l'interroge :

– Sire, comment vous sentés vous ? Pourrés vous anuyt mais chevaucher ? – Oil bien, fait il, je n'ay nul mal fors que ung pou suis etourdis et cassés au cheoir que je fiz. Et ce n'est mie merveille, car trop sont ces voies dures de la gellee » (§543, lg.10-14, 48a, pp.518-519).

La chute de cheval sanctionne traditionnellement le péché d'orgueil¹³⁶, dont s'est largement rendu coupable Agravain. Elle est ici renforcée par la douleur de l'impact avec le sol gelé, qui entérine la condamnation des agissements d'Agravain. Ce détail est interpellant, car depuis le départ de Gaheriet, sur presque deux jours de chevauchée, les conditions climatiques n'ont fait l'objet d'aucune mention ; et il n'en sera pas plus question jusqu'à son arrivée au château du duc d'Avarlan, où il doit défendre Gallinor¹³⁷. Cette fois encore, le recours aux données circonstanciennes propres à l'hiver, n'est pas accessoire. L'auteur les utilise pour appuyer le châtiment divin d'Agravain l'Orgueilleux, demeuré convaincu de sa supériorité légitime d'aîné, et subséquemment, renforcer l'élection de Gaheriet qui transcende le droit des hommes¹³⁸.

Beaucoup d'autres éléments participent, dans la suite du texte, à confirmer cette hiérarchie fondée sur un ordre surnaturel¹³⁹, sans pour autant mobiliser le cadre hivernal. Mais il a été un support précieux pour l'instauration initiale de la dimension merveilleuse, qui devait imprégner l'avènement de Gaheriet. La saison froide insère une rupture avec la temporalité usitée pour les aventures chevaleresques ; établir une telle temporalité hors-norme, ne peut que favoriser l'émergence du merveilleux, qui implique lui-même par définition, une disjonction avec la banalité¹⁴⁰. La rareté des occurrences d'éléments hivernaux, moins d'une demi-douzaine, accentue l'importance accordée à chacune d'entre elles. Elle

¹³⁶ Barbara WAHLEN, *op. cit.*, 2010, p.169.

¹³⁷ Nous excluons ici l'épisode mettant en scène Baudemagus dans lequel le cadre hivernal est sollicité. Il sera traité en détail dans la suite de notre travail. Nous pouvons d'ores et déjà dire que, là encore, les conditions saisonnières sont utilisées à dessein. Nous l'écartons de cette section car il s'agit du seul passage où l'hiver n'est pas mobilisé pour confirmer l'élection surnaturelle de Gaheriet.

¹³⁸ Richard TRACHSLER, *art. cit.*, p.98.

¹³⁹ Par exemple, le jour du combat pour lequel il s'est engagé, il s'arrête devant une chapelle pour prier. Immédiatement après, une nouvelle voix prophétique est mise en scène pour lui annoncer sa victoire. Il remporte effectivement le duel et sauve par là même, un innocent.

¹⁴⁰ Jacques LE GOFF, *op. cit.*, p.24.

confirme également que toutes sont orientées vers un dessein précis, offrir un soutien au monde surnaturel et à l'expression de son élection de Gaheriet. Comme nous le disions au terme de la partie précédente, l'auteur de ce roman ne s'attarde pas à faire de références ornementales à la saison hivernale. Il ne se préoccupe guère du réalisme de son décor, ce qui est cohérent avec l'intérêt qu'il porte au merveilleux¹⁴¹. Dès que l'hiver ne lui est plus utile, ses symptômes disparaissent, laissant janvier indiscernable de n'importe quel autre mois.

Dans *La Suite du Roman de Merlin*, l'hiver et ses neiges ont comme principale fonction de soutenir le merveilleux, poursuivant l'objectif premier de mettre en lumière la valeur du jeune Gaheriet. Nos autres textes suppriment le merveilleux de l'équation, et se servent directement du cadre rigoureux de l'hiver pour faire miroiter les forces et les prouesses de leurs protagonistes.

2.5 Mise en valeur des héros

Si l'hiver est un temps de l'année si rarement choisit pour les aventures chevaleresques, c'est qu'il représente bien plus qu'un simple changement de décor saisonnier. Les conditions hivernales sont une réelle mise à l'épreuve des chevaliers, plus encore que ne l'est la pluie pour Yvain, dans *Le Chevalier au Lion*¹⁴². De ce point de vue, la rigueur de ce cadre temporel peut être un outil précieux aux auteurs, pour mettre en valeur le courage et la force de leurs héros ; force qui leur est indispensable ne serait-ce que pour parcourir les distances enneigées les séparant de leurs objectifs.

La seule décision de partir à l'aventure en cette saison est surprenante, particulièrement quand elle est opposée directement avec le choix inverse. Dans le *Roman d'Érec en prose*, le jeune Érec a été mis à l'écart de la quête de Lancelot par Mordret, comme les autres chevaliers novices. Ces derniers reprennent le chemin de la cour avec plaisir « pour l'yver et pour le mal temps qui ja estoit encommenciés » (I, lg.70-71, 240d, p.48). Aucun commentaire ne blâme leur attitude, parce qu'elle est ordinaire et légitime. Contrairement à ses compagnons, Érec décide de ne pas retourner à la cour, tant qu'il n'aura pas trouvé quelque

¹⁴¹ Cedric Edward PICKFORD, *L'évolution du roman arthurien en prose vers la fin du Moyen Age : d'après le manuscrit 112 du fond français de la Bibliothèque nationale*, Paris : A.G. Nizet, 1960, p.63.

¹⁴² Karin BECKER, *art. cit.*, p.52.

aventure pour éprouver sa valeur. Ce choix en revanche, suscite les réactions de tous les membres de la cour, qui pensent unanimement qu'il commet une folie. La décision d'Érec est le reflet de son désir de repousser ses limites et de s'affirmer¹⁴³. Le cadre hivernal renforce la césure entre Érec et les autres chevaliers. Il fonctionne comme un tremplin pour extraire Érec de la masse anonyme à laquelle il appartenait jusqu'au moment de son départ. Se démarquant radicalement des autres, Érec passe, aux yeux du lecteur, pour un chevalier courageux à l'avenir prometteur. La peinture de ses premiers affrontements, qui se soldent par dix victoires consécutives, est également rehaussée par le décor hivernal. La neige n'est pas mentionnée pour renforcer les difficultés de ses combats, mais elle leur octroie une esthétique grandiose¹⁴⁴. Les grands espoirs placés dans le héros sont pourtant stoppés aussi sec par sa défaite finale contre le chevalier de la tour. La vaillance initiale est immédiatement supplantée par une *recreantise* forcée, qui durera près de quatre ans¹⁴⁵. La suite du roman ne laisse planer aucun doute, la mise en scène spectaculaire des débuts n'est en fait qu'un trompe l'œil, un marchepied pour une chute plus douloureuse.

À effet rétroactif, eu égard à la déchéance progressive d'Érec, une toute autre signification se dégage du choix de cette période de l'année, comme temps de son initiation. La transformation du thème traditionnel de la reverdie, opulente, saine et prolifique, en un cadre hivernal mortifère et stérile, correspond en fait, à un éclairage proleptique de l'avenir du héros¹⁴⁶. L'hiver fait croire à sa bravoure, le faisant relever le défi d'affronter son climat, alors que simultanément il anéantit, par son essence, toutes les chances d'Érec de s'épanouir. Il connaît à ce point la *mescheance*, que J. Kjaer, réunissant tous les éléments qui y concourent, postule que la seconde partie du roman peut être considérée comme une nouvelle de saint, faisant d'Érec un martyr¹⁴⁷. Ce qui est certain, c'est que ce personnage, qui n'a plus

¹⁴³ Se démarquer des autres et prouver sa valeur est la raison la plus traditionnelle qui motive le départ d'un chevalier (voir Philippe MENARD, « Le chevalier errant dans la littérature arthurienne. Recherches sur les raisons du départ et de l'errance », in *Voyage, quête, pèlerinage dans la littérature et la civilisation médiévales, Actes du colloque organisé par le C.U.E.R.M.A. les 5, 6 et 7 mars 1976*, Aix-en-Provence : Édition CUERMA (coll. Senefiance ; n°2), 1976, p.297).

¹⁴⁴ cf. *supra*, 2.3 Construction du décor.

¹⁴⁵ cf. *infra* Annexes, Situations et résumés des passages choisis, *Le Roman d'Érec en prose*.

¹⁴⁶ Friedrich WOLFZETTEL, *art. cit.*, p.220.

¹⁴⁷ Jonna Kjaer établit une liste d'éléments primordiaux qui permettent ce rapprochement : un miracle, une intervention divine, un procès, des supplices, le martyr et la mort pour la foi et le Christ.

rien de commun avec celui de Chrétien de Troyes¹⁴⁸, semble avoir été créé et élevé, uniquement pour déchoir, suivant un procédé courant dans les œuvres tardives¹⁴⁹. À l'inverse de Gaheriet, pour lequel merveilleux et hiver s'associaient afin d'affirmer son élection, Érec fait partie des *mescheans* désignés. Chacun d'eux représente l'une des deux faces d'une même médaille, celle du destin inéluctable, qu'affectionne tout particulièrement la *Post-Vulgate*¹⁵⁰. La duplicité de l'hiver, révélée *a posteriori*, renforce le sentiment d'injustice et de fatalité qu'inspire le jeune chevalier dans la suite du roman. Après l'avoir perçu comme une mise en lumière de la valeur du héros, l'on comprend que la morte saison préfigurait l'avortement de toute évolution positive du héros, en commençant par le pousser à un isolement qui ne fait que s'accroître par la suite¹⁵¹. Le projet de l'auteur, ayant laissé sciemment Érec s'apparenter au fleuron de la nouvelle génération de chevalier pendant une seconde, se poursuit par la destruction de cette figure. Il fallait montrer une graine de chevalier en bonne et due forme, avant de montrer son infécondité. L'enjeu de cette œuvre n'est pas de faire briller l'ascension d'un chevalier, mais de montrer que l'idéal chevaleresque est une illusion¹⁵², en mettant en scène un candidat *a priori* parfait pour l'emploi, mais dont les principes idéaux sur le papier¹⁵³, le conduisent finalement à un terrible destin.

La mise en valeur des héros que permet le décor hivernal, n'est pas forcément une apparence trompeuse et éphémère, comme dans le cas d'Érec. Dans *La Suite Guiron*, ce procédé semble réellement réussir à faire miroiter les qualités

(Jonna KJAER, *art. cit.*, pp.5-7). Si l'on accepte son postulat, auquel nous concédons des arguments convaincants, il faudrait à nouveau reconsidérer la valeur du cadre hivernal initial. La neige est un élément créé et voulu par Dieu, elle peut être une punition ou une mise à l'épreuve divine (voir Danièle JAMES-RAOUL, pp.223-224). Cependant, aucune raison ne justifie qu'elle ait une fonction punitive à l'égard d'Érec. Un statut d'épreuve ne semble pas non plus réalisé. Les mentions de l'hiver ou de la neige ne sont jamais utilisées pour décrire une peine ou des difficultés qu'elles engendreraient. C'est pourquoi notre analyse écarte la focale du point de vue de la religion.

¹⁴⁸ Friedrich WOLFZETTEL, *art. cit.*, p.216.

¹⁴⁹ Anne BERTHELOT, « La carrière avortée du *Chevalier qui jamais ne mentit* », in *Erec ou l'ouverture du monde arthurien : actes du colloque du Centre d'études médiévales de l'Université de Picardie – Jules Verne, Amiens 16-17 janvier 1993*, BUSCHINGER, Danielle, SPIEWOK, Wolfgang (éd.), Greifswald : Reineke-Verlag (coll. Wodan ; Bd. 18, Serie 3, Tagungsbände und Sammelschriften ; Bd. 6 ; Greifswalder Beiträge zum Mittelalter ; 3), 1993, p.2.

¹⁵⁰ Richard TRACHSLER, *art. cit.*, p.100.

¹⁵¹ Friedrich WOLFZETTEL, *art. cit.*, p.217.

¹⁵² Anne BERTHELOT, *art. cit.*, p.8.

¹⁵³ Friedrich WOLFZETTEL, *art. cit.*, p.217.

chevaleresques des protagonistes. À un moment du récit, Hervi, Brehus, Lac et le Bon Chevalier Sans Peur – à noter que les deux derniers sont souvent énumérés parmi les meilleurs chevaliers du monde – chevauchent ensemble, et subissent de plein fouet les tourments de l'hiver :

Les nois estoient grant adonc e les froiz estranges e fort. Les nois lor font grant ennui au chevauchier ; si fet li froit s'il ne fussent de grant pooir e de grant vertu e de grant force, il ne peussent endurer a celui point la grant froidure q'il soefrent. Li froiz les destraint et angoisse, e les armes qi froides sunt de l'autre part, ne les vont pas eschaufant. E q'en diroie ? Assés suefrent peine e travaill por conquerre pris e honor de chevalerie. (T.2, §1, lg.9-23, 107b)

La violence du froid et la résistance opposée par les grandes neiges n'épargnent pas les quatre chevaliers. Ce passage relève qu'ils endurent courageusement souffrances et peines que leur inflige l'hiver, et qu'ils doivent faire preuve d'une grande ténacité. D'une part, insister sur le fait que « li tens lor done grant soulaz » (T.2, §1, lg.65-66, 107c) est un moyen de renforcer le réalisme du récit. Il est cohérent que les conditions hivernales, à la description desquelles l'auteur accorde un grand soin, aient de réelles conséquences sur les protagonistes. D'autre part, plus les souffrances qu'ils éprouvent sont grandes, plus leur capacité à les surmonter est admirable. Leur persévérance dans ce climat hostile est le fruit de leurs extraordinaires qualités de chevalier. La douleur contribue à humaniser les héros qui, en la dépassant, en retirent bien davantage de mérite que s'ils y étaient simplement insensibles. Leur vaillance est d'autant plus mise en lumière, lorsque d'autres protagonistes expriment leur étonnement de les voir chevaucher en cette saison¹⁵⁴. Pour accroître le caractère exceptionnel de la bravoure de ses héros, l'auteur de *La Suite Guiron* raréfie le passage d'autres chevaliers. D'ailleurs, Brehus en fait la remarque : « "En non Deu, seignors, fet il, ge ne porroie croire en nulle mainiere qe li froitz qi trop est grant n'ait mengiez les chevaliers de cest païs, qar nos n'en poom null veoir." » (T.2, §1, lg.47-54, 107c). Cette réflexion souligne avantagement l'isolement des héros et leur activité hivernale hors du commun, rendue possible – ou peut-être causée – par leur formidable valeur chevaleresque. Contrairement à *La Suite du Roman de Merlin*, aucun élément merveilleux n'est

¹⁵⁴ cf. *supra*, 1.1 La représentation de l'hiver au Moyen Âge.

sollicité pour héroïser les protagonistes. Dépourvu d'appui surnaturel, leur courage, simplement humain, n'en est que plus remarquable¹⁵⁵.

Étant données toutes les embûches et les souffrances occasionnées par la rigueur de la saison, la question de la motivation de ces chevaliers est intrigante. Hormis Lac et Yvain aux Blanches Mains, qui sont en route pour délivrer Daire, les objectifs des chevaliers ne sont presque jamais clairement établis. Le texte révèle seulement que ce supplice est enduré « por conqerre pris e honor de chevalerie ». Nulle majestueuse cause n'est invoquée, amour à sauver ou but spirituel poursuivi :

La chevalerie ne semble plus être un dépassement de soi motivé par une noble cause. On a l'impression plutôt d'assister à des compétitions de force et d'endurance physique. Le courage consiste à supporter en hiver des armes *qi froide sunt*¹⁵⁶.

La prouesse en elle-même constitue la raison d'être du chevalier, dont la rare vaillance est à son propre service ; ce sont donc des chevaliers tout terriens qui sont ainsi mis en scène, qui ne poursuivent ni Graal ni belle dame, mais seuls les exploits par les armes¹⁵⁷. En un sens, la neige en vient à remplacer le désir amoureux et le roman hivernal s'avère en fait, la vitrine de la chevalerie pour la chevalerie.

Ces chevaliers, futurs pères des plus grands héros arthuriens, sont des forces brutes exaltées qui se débattent sur un fond de neige neutralisé. Il est intéressant de se rappeler que le Bon Chevalier Sans Peur, parmi les meilleurs de sa classe, est le futur père de Dinadan. Dans le *Tristan en prose*, ce fils, qui contrairement à l'usage, n'hérite pas de la moitié des qualités de son père¹⁵⁸, est le porte-parole d'une forte dénonciation de la violence gratuite et de la vaine gloire¹⁵⁹. Une voix transmet également ce message dans *La Suite Guiron*. Il s'agit d'un vieil

¹⁵⁵ Roger LATHUILLÈRE, *art. cit.*, 1979, p.393.

¹⁵⁶ Venceslas BUBENICEK, *op. cit.*, 1985, vol.V, p.124.

¹⁵⁷ Roger LATHUILLÈRE, *art. cit.*, 1979, p.394.

¹⁵⁸ Barbara WAHLEN, *op. cit.*, 2010, p.121

¹⁵⁹ Barbara WAHLEN, « Le Bon Chevalier sans Peur, Brunor, Dinadan et Drian : un lignage détonnant ! », *Lignes et lignages dans la littérature arthurienne : actes du 3^e colloque arthurien organisé à l'Université de Haute-Bretagne, 13-14 octobre 2005*, FERLAMPIN-ACHER, Christine et HÛE, Denis (dir.), Rennes : Presses universitaires de Rennes (coll. Interférences), 2007, p.207.

homme qui a cessé d'être chevalier, le jour où il a été victime d'agissements de cet ordre, trahis par ses pairs¹⁶⁰ :

« [...] qar se li uns de vos conduit sa moillier ou sa demoisele, li autres q'il encontrera li toudra, s'il onques puet ; iceste est la bele costume des chevaliers erranz qe li plus fort toudra au plus foibles la damoisele q'il conduit e la done a autre s'il velt. Por ce leissai ge dou têt la vie des chevaliers erranz, qar g'en perdi ma damoisele en un matin ; e sachiez que ge ne l'amoie gueres mainz qe moi meemes. Ge la perdi e fu navrez vileinemant e si roidemant sainz faille qe ge qidai avoir le col rompu. E qant por sivre la vie des chevaliers erranz fui einsint avilenis, est ce merveille se ge leissai de celui temz lor compaignie ? » (T.2, §150, lg.19-29, 136c).

La critique porte donc sur des événements du passé, desquels des leçons peuvent encore être tirées¹⁶¹. Même si un grand vide demeure dans l'explication des motivations des héros de *La Suite Guiron* quant à la poursuite de leurs aventures, le Bon Chevalier Sans Peur ne s'adonne pas volontiers aux combats futiles et ne se soumet aux mauvaises coutumes¹⁶², que lorsqu'il y est contraint. Le père de Dinadan et Brunor, comme la plupart des héros du roman, inspire le respect, malgré le manque d'objectifs édifiants. D'un côté, le décor hivernal dans lequel les héros évoluent fait miroiter leur valeur ; de l'autre, l'alerte des plus grands reproches adressés aux chevaliers arthuriens est contenue dans la paternité à venir du Bon Chevalier Sans Peur. Beaucoup de romanciers se sont attachés à la

¹⁶⁰ Début du passage : « Et si avez entre vos, chevaliers erranz, une costume qi est ennueuse durement, qar se li uns de vos encontre l'autre, por qe vos soiez ambedui armé, tout le premier salu qe vos vos entredonez, si est cestui : " Gardez vos de moi, sire chevalier, qe vos estes venuz a la joste ! " Veez ore cum bel salu e cum bel acontemant se funt li chevaliers errant qant il s'entrecontrent ! Foi qe ge vos doi, messire Hervis de Rivel, por cest salu leissai ge la chevalerie ; si ne m'en repant enqores pas : se dusque ore l'eusse maintenue, ge eusse ore par aventure rompu les cuisses e les braz, qi ore sui tout sain de mes membres. Ne me vaut ore mielz estre sainz qe mahagniez ? Et enqore avez entre vos une autre costume peior qe n'est ceste qe ge vos ai contée [...] » (T.2, §149, lg.7-19, 136c).

¹⁶¹ Ce message a néanmoins une portée limitée par le personnage qui le délivre. Le pauvre homme n'est resté chevalier qu'un an (T.2, §148, lg.16, 136b), et ce seul revers lui a fait déposer les armes. Il y a donc un fort contraste entre lui et les caractères des chevaliers qui sont mis en scène dans le présent du récit. Cet écart éloigne les protagonistes de la portée directe de la critique émise ; dès lors, elle tient davantage de la leçon à ne pas oublier.

¹⁶² Les mauvaises coutumes sont des épreuves qui trouvent leur origine dans un passé généralement assez lointain, mais qui perdurent, sans raisons valables apparentes. Elles mettent en péril l'intégrité physique, parfois aussi morale, des chevaliers, qui sont contraints de s'y plier pour entrer dans une cité ou passer un pont par exemple. L'issue de ces combats imposés est quasiment toujours négative pour le vainqueur comme pour le vaincu. Le premier risque souvent de perdre sa liberté pour prendre la place de celui qu'il a soumis, le second peut connaître l'infamie ou même la mort. Ce sont des rites vides de sens et tout enjeux, mais dont les conséquences sont lourdes pour tous les partis. (voir Barbara WAHLEN, *op. cit.*, 2010, p.167).

réprimande et à la critique de la chevalerie¹⁶³, mais telle ne paraît pas être l'intention de l'auteur de *La Suite Guiron*. La bulle hivernale, renfermant à la fois le meilleur de cette caste, et les avertissements nécessaires pour éviter les travers dans lesquels tomberont certaines de leurs progénitures, contient tous les possibles du royaume arthurien en puissance. Avec de preux chevaliers, dépourvus des objectifs existentiels traditionnels, et un royaume de Logres, voilé par des couches de neige uniformes, le tout placé dans une temporalité qui elle-même rompt avec la tradition, c'est une page blanche qui est offerte à l'histoire arthurienne. Peut-être que l'hiver, de la même façon qu'il éradique mauvaises herbes et vermines, devrait, ou pourrait, cette fois-ci, éliminer les attitudes néfastes des chevaliers, alors qu'elles ne sont encore qu'à l'état de germe.

La mise en valeur des héros au moyen du cadre hivernal, qu'elle procède par une esthétisation grandiose des événements, ou par l'établissement d'un environnement hostile, est, dans tous les cas, un outil au service du projet narratif. Même s'ils y brillent, les protagonistes sont assujettis à l'hiver. Chacune de ses manifestations comptent et pèsent sur le paysage, sur les chevaliers et même, sur le déroulement de leurs aventures.

2.6 Effet boule de neige : impacts sur la trame narrative

La tradition littéraire fait du cadre printanier la temporalité de prédilection des romans courtois. Il offre effectivement un climat ni trop chaud, ni trop froid, généralement beau et ensoleillé, idéal et même nécessaire aux déplacements sans contrainte des chevaliers¹⁶⁴. Dès que des intempéries se manifestent, elles entraînent immédiatement des conséquences, rendant voyages et combats difficiles, voire impossibles. Alors, quand des conditions climatiques extrêmes sont la norme, leurs effets sont à la mesure de leur étendue, et peuvent avoir jusqu'à un haut degré d'incidence sur la trame narrative. De la même façon que vents et tempêtes jouent un rôle déterminant pour une traversée en mer, le froid et la neige ont un véritable impact sur les parcours à pied et à cheval. En pouvant influencer sur

¹⁶³ Cedric Edward PICKFORD, *op. cit.*, 1960, p.228.

¹⁶⁴ Sylvia ROUSTANT, *art. cit.*, p.125.

le cours des événements d'un récit, avec une portée variable à volonté, l'hiver représente un appui solide, exploité par les auteurs.

Un premier degré d'influence est observable sur le comportement d'un personnage. Nous évoquions précédemment l'étonnement de Brehus, chevauchant avec Lac, Hervi de Rivel et le Bon Chevalier Sans Peur, de n'apercevoir aucun chevalier sur leur passage. Cette consternation s'assortit d'une impatience croissante d'en découdre à la joute. Le lien de cause à effet est évident, la raréfaction des chevaliers errants en hiver attise véritablement le désir de Brehus de se battre. Il défie alors le premier venu sans plus se poser de questions : « En non Deu, fet Brehus, ja a grant piece qe ge n'encontrai chevalier errant. E por ce voill ge la joste de celui de cels deus q'i avant la voudra avoir. » (T.2, §2, lg.52-57, 107d). Malheureusement, la précipitation de Brehus le conduit à une cuisante défaite, que partage ensuite Hervi, ayant pris part au combat dans la foulée. Tous deux vaincus, ils décident de poursuivre leurs adversaires, afin d'obtenir leur vengeance. Effet domino déterminant puisque, au final, Brehus et Hervi sont amenés à se séparer de leurs deux autres compagnons, et seront conduits vers différentes aventures. Leurs trajectoires se trouvent chamboulées, simplement parce que les ardeurs belliqueuses de Brehus, n'ont pas supporté leur mise en suspens, induite par la saison.

Ce premier exemple montre déjà un usage subtile des conséquences du cadre saisonnier de la part de l'auteur de *La Suite Guiron*, pour orienter le cours de l'histoire. À une plus grande échelle, et avec une intensité décuplée, l'élément hivernal par excellence qu'est la neige, dispose du même pouvoir d'inflexion. Avec une portée généralisée, la neige possède la faculté de moduler déplacements et aventures au gré de son opulence, et constitue, de ce fait, un accessoire fort utile au projet narratif. Avant tout, elle est très souvent cause d'un ralentissement certain de la progression des protagonistes. C'est le cas, par exemple, pour Ydier et la demoiselle qui l'accompagne : « Mes il chevauchoit a celui point a mout petites jornees, qar les voies estoient mauveises e defondrees e les eves grans et parfondes e les nois forz e [enneuesses] »¹⁶⁵ (T.2, §124, lg.36-41, 130d). Lac et Yvain rencontrent les mêmes soucis :

¹⁶⁵ Ce passage mentionne cette autre contrainte qu'impose l'hiver : les journées de peu d'heures de lumière, qui écourtent régulièrement les chevauchées des chevaliers.

[...] il ne pooient chevaucher a lor volanté por lé nois qi estoient trop granz e trop merveilleuse. Totes voies il chevauchent cele jornee a grant peine e a grant angoisse ; e se cele besoigne ne lor touchast si durement au cuer cum ele les tochoit, il ne chevau[cha]ssent a celui terme q'il peussent, qar limons estoit adonc nois e gelé. (T.1, §1, lg.12-15, 48a)

La multiplicité de ce genre d'occurrences influe de façon significative sur le rythme du récit et contribue à l'effet de suspension du temps, présent dans ce texte. Il est toutefois étonnant que ces ralentissements ne créent pas, à l'inverse, une pression supplémentaire sur les chevaliers, devant se rendre à des rendez-vous précis. L'auteur aurait tout à fait pu se servir de ces données circonstanciées, pour ajouter une tension et une attente nerveuse, quotidiennement insatisfaite, en raison des retards provoqués par la neige. Au contraire, il a préféré utiliser les contraintes hivernales pour montrer, à nouveau, le dépassement qu'en font ses héros avec impassibilité.

À un autre niveau, les joutes auxquelles se prêtent les chevaliers sont, elles aussi, tributaires des conditions hivernales. Ainsi, lorsque Daresen et Yvain s'affrontent : « li cheval ne corrent pas a cestui point si roidement ne si tost cum il feissent se ne fust la noif » (T.1, §40, lg.7-9, 54b). Nouvel apport au réalisme soigné par l'auteur, cet effet demeure néanmoins sans grande incidence sur le déroulement des événements, puisque les deux combattants subissent ce handicap de la même façon.

Plus qu'un ralentisseur, dans d'autres situations, la neige représente un véritable obstacle et peut obliger brusquement les protagonistes, à prendre la seule voie qui leur reste accessible. Le Bon Chevalier Sans Peur et Lac, qui ont rejoint un chevalier misérable et une dame, se trouvent à court d'alternatives pour parvenir de l'autre côté d'une rivière, et se voient forcés de passer par un pont, que leur indique un « vilein » : « Autre conseil ne vos sai onques doner de passer cest flum fors par celui poont, qar il n'i a autre passatge meesmemant en ceste saison » (T.2, §32, lg.31-36, 113a). Cette restriction des possibilités n'a pas une conséquence anodine. Le pont auquel elle les conduit, est gardé par le Morholt, contre tous ceux qui appartiennent à la maison du roi Arthur. Le hasard hivernal permet finalement au Bon Chevalier Sans Peur de s'illustrer par sa victoire, sur quatre des dix chevaliers remplaçant le Morholt blessé. Une victoire qui, à son tour, a des répercussions, puisque le Morholt décide de partir s'excuser auprès du roi Arthur.

Dans ce cas précis, la présence de la neige a une incidence décisive sur la succession des événements. Pièce maîtresse de cet enchaînement, elle sert directement le dessein de l'auteur, qui vise à faire reluire la valeur chevaleresque du Bon Chevalier Sans Peur. Force est de reconnaître l'efficacité du procédé, qui cache sous les traits d'un obstacle impromptu, un habile aiguillage truqué.

À un échelon inférieur mais tout aussi significatif, c'est la même intention qui est servie lorsque la neige est capable de faire hésiter les écuyers d'Hervi de Rivel, à dévier de leur chemin :

Se nos volom tenir les pas de celui qi ci devant vet, il nos estuet leissier a force le grant chemin ; se nos en oissom, nos nos porrom puis metre en tel leu dont nos ne porrom pas oissir a nostre volanté a ce qe les nois sunt si ennuieuses cum vos veez. (T.2, §168, lg.6-10, 140c)

La persévérance d'Hervi est telle pourtant, qu'il ne suit pas l'avis de ses écuyers, et décide de poursuivre malgré les risques à encourir, faisant montre d'une grande témérité. L'auteur fait braver la neige à son héros, plutôt que de la laisser le détourner de sa voie, et confère ainsi à Hervi de Rivel, une valeur chevaleresque supplémentaire.

Jusqu'à présent, ces exemples ont montré que l'hiver et la neige peuvent influencer sur le comportement des personnages, sur leurs parcours, mais aussi sur la manière dont le lecteur les perçoit. Ces premiers cas d'impact ne sont guère visibles dans les autres textes de notre corpus. L'étendue et le temps dédiés à l'hiver, dans *La Suite Guiron*, sont d'une telle importance, que les occasions d'illustrer ce genre d'effet sur la narration, sont nécessairement beaucoup plus nombreuses. Par ailleurs, elles sont favorisées par le souci de réalisme de l'auteur, qui joue en toute cohérence des conséquences de la temporalité qu'il a choisi. Néanmoins, le pouvoir d'inflexion de la neige sur les événements est capable d'une bien plus grande incidence sur le fil du récit, que ce que nos précédents exemples ont montré. Les auteurs poussent son utilisation jusqu'à la rendre parfois indispensable à l'évolution de leurs chevaliers. La neige leur offre une opportunité commode de créer un parcours fléché, en direction de tous ceux qui l'ont foulée, à pied ou à cheval. De cette façon, la narration n'a plus à se soucier que le poursuivant d'un tel soit bien à l'affût, juste derrière celui qu'il recherche ; il lui suffit de suivre les traces laissées insouciamment sur le délicat tapis blanc. Grâce à cette aide précieuse, dans *La Suite du Roman de Merlin*, Agravain, qui a été désarçonné par Gaheriet lors de

leur affrontement à la lance, est en mesure de retrouver sans peine, le chemin emprunté par son frère :

Agravain [...] ains s'en vait après son frere tous les esclos qu'il trouve devant luy et chevauche grant erre après lui, car se il en aucun point le pouoit trouver, il ly courroit erramment sus et se vengeroit adonc de la honte qu'il li a faicte. (48 b, §543, lg.63-68)

Ce cas précis est légèrement surprenant, étant donné le peu de détails attachés dans ce roman au décor hivernal. Encore une fois, ce dernier semble mobilisé uniquement lorsqu'il représente une aide utile. C'est pourquoi, malgré l'absence de l'indication explicite que ces « esclos » se trouvent sur la neige, il est fort probable qu'elle soit bien le support de la piste à suivre. L'auteur avait besoin d'un moyen pour justifier qu'Agravain soit capable de pourchasser Gaheriet et créer l'occasion d'un nouveau combat entre les deux frères.

Dans *La Suite Guiron*, Daresen n'éprouve, lui non plus, aucune espèce de difficulté à retrouver Lac et Yvain, afin de les contraindre à la joute pour venger la défaite essuyée la veille, par son frère, face aux deux chevaliers :

Il ne peust pas a celui point legierement perdre la voie, qar la noif qi estoit merveilleuse e grant duremant si mostre tout apertement qele voie cil devant tiegnent. Einsin chevauche Daresen e tant fet qe en un grant val atteint les chevaliers qi tout soef chevauchent, qar il ne pooient granment aler. (T.1, §38, lg.13-18, 54a)

En l'occurrence, la « trahison » de la neige conduit Yvain à un affrontement, qui n'aurait probablement jamais eu lieu, et qui se solde pour lui, par un échec au duel final à l'épée. Somme toute, hormis un égo blessé, il n'y a rien de renversant eu égard au fil de la narration cette fois-ci. Dans la partie du texte concernant Daguenet *le fol*, la poursuite permise par les empreintes laissées dans la neige revêt une tout autre importance.

Hervi de Rivel, comme Daresen, a recours à l'aide du sol enneigé, pour réussir à pister Daguenet dans ses délirantes déambulations. Dans cette situation, sans le parcours fléché dessiné par les pieds nus de Daguenet, Hervi n'aurait certainement eu aucune chance de le retrouver, tant celui-ci échappe rapidement à son champ de vision : « Et einsint s'enfuit si errant e si hastivemant q'en mout petit d'ore l'a Hervis de Rivel si dou tout perduz q'il ne le voit ne loing ne pres ; il ne set orendroit ou il est. » (T.2, §166, lg.48-51, 140b). À plusieurs reprises, le texte nous assure de cette méthode de filature, notamment lorsque Hervi, après être allé rechercher son cheval et ses écuyers, revient au dernier endroit où il a aperçu

Daguenet : « [...] il vienent a celui meesme leu ou il avoit gitees ses armes e trouvent adonc les pas de celui qi devant se aloit tout a pié. » (T.2, §167, lg.1-16, 140b). Après avoir suivi ces traces un moment, ils sont contraints de traverser une rivière. Une fois de l'autre côté, ils discernent sans peine, encore une fois, le passage de Daguenet : « E qant il sunt appareilliez au mielz q'il puent, il se metent au chemin, qar il trouvent maintenant les pas de Daguenet qi s'en aloit par mi la noif davant eaus. » (T.2, §173, lg.23-25, 141c). Sans les empreintes laissées dans la neige, il aurait été impossible à Hervi de suivre Daguenet, qui lui a faussé compagnie beaucoup plus tôt. Tout l'épisode qui se rattache au fou, y compris le récit de son histoire, aurait alors été empêché – c'est-à-dire le contenu entier des feuillets 138a à 143d !

Un troisième texte illustre encore le même procédé. Dans le *Roman d'Érec en prose*, le héros éponyme souhaite retrouver la Fontaine des Merveilles, après avoir croisé une demoiselle, qui revenait de cet endroit mystérieux. Elle lui indique le chemin qui l'y conduira, le mettant en garde contre les mésaventures qui lui adviendront, s'il décide de s'y rendre. Toutefois, ce sont les traces laissées par le cheval de la demoiselle, qui permettent à Érec de s'assurer de la bonne direction à suivre : « il s'en part atant, et chevauche tout le chemin ou elle estoit venue, et bien cognoist par les escloz du cheval qu'elle estoit venue celle voye » (II, lg.56-59, 241b, p.52). Comme dans le passage de *La Suite du Roman de Merlin*, le texte ne mentionne pas explicitement que les traces de sabots se lisent sur le sol enneigé. Les éléments rappelant le décor hivernal et entourant immédiatement cet extrait, appuient néanmoins la supposition que la neige en soit bien le support. Le début du chapitre concerné s'ouvre effectivement par l'indication que : « lors fu l'yver commencié si merveilleusement par tout le païs, et les neges si grans que vous ne veissiés ne montaigne ne plain qui ne fust tout couvert de noif. » (II, 241a, lg.5-6, p.50). Et quelques lignes seulement après la mention des « escloz du cheval », Érec arrive dans « une plaigne de noif et couverte de gelee » (II, 241b, lg.62, p.52). Il paraît donc évident, si le sol est gelé dans la plaine, qu'il le soit également sur le chemin que suit Érec et, par conséquent, que les traces n'ont pu être laissées par le cheval que sur la neige, qui doit vraisemblablement recouvrir ce sol.

Dans les cas qui viennent d'être observés, la neige n'est plus un simple accessoire ou un ornement quelconque ; elle est utile, utilisée et même nécessaire

au projet narratif. Mais l'occurrence la plus exemplaire de l'impact de la saison hivernale sur la trame du récit, comporte un effet encore plus crucial, puisque cet impact touche directement à la vie d'un des protagonistes. Lorsque Lac et Yvain découvrent le roi Marc, attaché à un arbre, les températures glaciales semblent représenter le plus grande menace pour la vie du malheureux. Cependant, le récit de ses mésaventures détrompe cette première impression et révèle que, bien au contraire, le roi de Cornouailles leur doit la vie sauve. L'ayant pris en flagrant délit d'adultère, le mari bafoué a ordonné sa mise à mort :

Einsint fu comandé de moi qe ge fusse mis a la mort. Pris fu errament et amené ça tout de nuit ; e ge fui baillez au mari meemes de cele qi avoit acusee ma dame e moi, e cil m'amena jusq'au lac ou vos me trovastes. Ou lac m'eust noiez adonc, mes il estoit si glaciez come vos veistes, e por ce remist q'il mm'i gitierent. (T.1, §95, lg.26-31, 65c)

Le froid rigoureux de l'hiver est une véritable chance pour le condamné. Par un coup de théâtre, l'auteur l'utilise pour sauver le roi de la noyade que ses bourreaux lui avaient réservée, en changeant l'eau du lac en glace. Sa bonne fortune ne s'arrête pas là, puisque les deux hommes, convaincus du danger mortel des grands froids et certains que laisser leur victime dénudée en proie au gel est le pire châtement qu'ils puissent lui infliger, se contentent d'abandonner Marc, ligoté à un arbre :

Qant il virent qe ge avoie failli a cele mort q'il avoient ordenee en tel mainiere, il me despollierent errament e me lierent a l'arbre, e distrent entr'els qe peior mort ne plus aspre ne me pooient il doner qe leissier me morir en tel mainiere. E por ce q'il qiderent bien qe ge ne puisse mie vivre illec un jor seulemant por ce qe trop estoit li froiz grant, si me leissierent il en tel guise. (T.1, §95, lg.31-37, 65c).

La peur qu'inspirent les dangers de l'hiver et de ses basses températures est au fondement du choix des bourreaux et pourtant, Marc leur doit sa sauvegarde¹⁶⁶. Grâce à des conséquences cohérentes et réalistes découlant du cadre hivernal, l'auteur parvient habilement à faire survivre son personnage jusqu'à l'arrivée de ses deux sauveurs.

Au terme de cet examen non-exhaustif des impacts à degré variable de l'hiver et de ses attributs sur la trame narrative, force est de constater que ce choix inhabituel de saison offre des instruments essentiels à l'accomplissement des

¹⁶⁶ Nous reviendrons plus en détail sur cette mésaventure dans la troisième partie de notre travail, notamment en le faisant dialoguer avec deux épisodes analogues, appartenant à *La Continuation du Roman de Meliadus* et à *La Suite du Roman de Merlin*.

projets que poursuivent chacun des romanciers. Les auteurs de nos textes, souvent loin de subir les contraintes de leur propre choix de temporalité, en usent avec une adresse certaine. La dextérité de celui de *La Suite Guiron* reste toutefois sans commune mesure, au sein de notre corpus. Il joue adroitement de sa plume, calcule avec plusieurs coups d'avance les effets domino provoqués par les aléas hivernaux qu'il met en place, et profite de chaque occasion pour exploiter leurs différentes facettes. Une telle minutie, accordée à toutes les strates de la narration, s'applique nécessairement aux personnages et aux épisodes qui sortent de l'ordinaire. Sans conteste, Dagueuet *le fol* est une figure qui se distingue par son originalité, de l'ensemble des protagonistes mis en scène. L'auteur lui octroie un espace important¹⁶⁷, dans lequel, le couple hiver – folie est mis en œuvre.

¹⁶⁷ Six feuillets (138a à 143d) sont entièrement consacrés au personnage de Dagueuet, à ses péripéties et à son histoire.

3. Personnages refroidis : analyse des épisodes choisis

3.1 Esprit givré : Dagueuet le fol les pieds dans la neige

Dagueuet rejoint tardivement la famille des personnages arthuriens ; il apparaît brièvement dans le *Lancelot en prose*, mais c'est dans le *Tristan en prose* et dans les *Prophecies de Merlin* qu'une place plus importante lui est accordée¹⁶⁸. La faible exploitation de cette figure laisse une grande marge à l'auteur de *La Suite Guiron*, qui l'approfondit et lui accorde plus de poids et de gravité¹⁶⁹. Nous découvrons ce personnage en même temps qu'Hervi, qui surprend Dagueuet, « tout nus fors qe braies » (T.2, §157, lg.12, 138a), près d'une fontaine, à la lisière de la forêt¹⁷⁰. Il maîtrise sous lui un chevalier en armure et le frappe au visage avec le pommeau de l'épée qu'il lui a dérobée. Hervi la lui arrache des mains, pourtant, sitôt après, le fou s'en empare à nouveau et tue le chevalier, laissant libre cours à une agressivité sans borne, symptôme typique de l'aliénation mentale¹⁷¹.

Cette scène fait immédiatement appel à la mémoire du lecteur, plus exactement à ses souvenirs du *Tristan en prose*¹⁷². Tristan, croyant avoir définitivement perdu l'amour d'Iseut, avait sombré dans la folie et s'était réfugié dans la forêt. Là, il vivait en compagnie de bergers qu'il avait rencontrés¹⁷³. Dagueuet est envoyé auprès d'Iseut, mais sa route croise celle de Tristan. Les écuyers de Dagueuet s'en étant pris à ses nouveaux compagnons, déclenchent la colère de Tristan, qui se tenait près d'une fontaine¹⁷⁴. Il empoigne Dagueuet avec une force extraordinaire, lui vole son épée et s'en sert pour couper le bras d'un des écuyers, qui meurt peu après¹⁷⁵. En s'enfuyant, Dagueuet rencontre le roi Marc, à

¹⁶⁸ Jean-Marie FRITZ, *art. cit.*, 1990, p.37.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 44.

¹⁷⁰ La forêt est un lieu privilégié de la folie, les lois de la société y sont abolies et elle est le terrain de prédilection de la solitude (Muriel LAHARIE, *La Folie au Moyen Âge : XI^e-XIII^e siècles*, Paris : Le léopard d'or, 1991, p.157).

¹⁷¹ Jean-Marie FRITZ, *op. cit.*, 1992, p.25.

¹⁷² Jean-Marie FRITZ, *art. cit.*, 1990, p. 48 ; *Le Roman de Tristan en prose*, éd. sous la dir. de Philippe MÉNARD, vol. I, éd. par Philippe MÉNARD, Genève : Droz, 1990.

¹⁷³ Huguette LEGROS, *La Folie dans la littérature médiévale. Étude des représentations de la folie dans la littérature des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles*, Rennes : Presses universitaires de Rennes (coll. Interférences), 2003, p.224.

¹⁷⁴ Cette fontaine caractérise l'environnement dans lequel vit Tristan avec les bergers (Huguette LEGROS, *op. cit.*, 1992, p.131).

¹⁷⁵ Jean-Marie FRITZ, *art. cit.*, 1990, pp.46-47.

qui il recommande de fuir le *fol de la fontaine*¹⁷⁶. La fontaine de l'épisode de *La Suite Guiron* sert de miroir à cette scène du *Tristan en prose* ; l'accès de violence de Daguenet est une réécriture, un reflet de la fureur de Tristan¹⁷⁷.

La Suite Guiron décrit Daguenet comme un homme grand, fort et bien taillé, avant de laisser voir l'ampleur de sa folie. La quasi nudité de Daguenet déconcerte immédiatement Hervi : « [...] il est esbahiz e merveillanz coment pot avenir qe li homs est nus en tele seison q' si fieremant est froide qe tous li mondes est engelez » (T.2, §158, lg.8-10, 138a). La scène est d'ailleurs tellement improbable et inouïe que lorsque Hervi la rapporte à ses écuyers, ces derniers peinent à le croire :

– Sire, dient li escuier, ce ne porroit estre, a nostre av[i]s, q'en si froide seison cum est ceste peust nul home aller si nuz come vos dites. Nos q' somes auques vestu morom de froit tout pleinemant por la grant destrece dou tenz ; e cil q' einsint seroit nuz cum vos dites, qe feroit il ? (T.2, §167, lg.26-30, 140c).

Sans l'ombre d'un doute, c'est l'insanité de Daguenet qui est responsable de la pauvreté déraisonnable de son accoutrement. Les braies sont généralement faites de toile, un modeste vêtement courant chez les paysans, qui n'est absolument pas conçu pour tenir chaud¹⁷⁸. Cet habillement, ou plutôt cette nudité, en rupture totale avec les codes vestimentaires les plus basiques de la société, est caractéristique de la folie¹⁷⁹. La virulence du froid et la neige, que Daguenet foule pieds nus, donnent une dimension supérieure à la folie qui le commande. Un homme déambulant en braies en période estivale aurait été, lui aussi, très surprenant ; toutefois, le même au cœur de l'hiver est stupéfiant, puisqu'en agissant de la sorte, il expose sa vie à un réel danger. En d'autres termes, le péril des conditions climatiques le font paraître d'autant plus dément. Cette résistance aux températures glaciales peut être interprétée comme une facette saisonnière de la force décuplée, propre aux personnages atteints de folie¹⁸⁰. Dans le *Lancelot en prose*, lors de son troisième épisode de folie, Lancelot esquisse les mêmes gestes et se débarrasse de ses

¹⁷⁶ Huguette LEGROS, *op. cit.*, 1992, p.508.

¹⁷⁷ Jean-Marie FRITZ, *art. cit.*, 1990, pp.51-52

¹⁷⁸ Françoise, PIPONNIER, MANE, Perrine, *Se vêtir au Moyen Age*, Paris : A. Brio (coll. Essais), 1995, p.53.

¹⁷⁹ Muriel LAHARIE, *op. cit.*, pp.153-154.

¹⁸⁰ Nous avons évoqué p.ex. celle de Tristan, qui soulève Daguenet comme une légère chose. Les folies de Lancelot voient aussi de tels dérèglements. La force surhumaine et la nudité sont les deux grands traits communs aux trois fous, Daguenet, Lancelot et Tristan (voir Jean-Marie FRITZ, *op. cit.*, 199, pp.38-39).

vêtements en plein hiver¹⁸¹. Contrairement à Daguenet, il souffre énormément du froid et son intégrité physique est sérieusement compromise¹⁸². En dépit de l'insensibilité apparente de Daguenet, le décor hivernal marque et souligne la force de son aliénation, un peu de la même façon qu'il parvient à mettre en lumière la valeur des chevaliers.

Daguenet n'a pas toujours été Daguenet *le fol*, l'hôte d'Hervi au *Chastel apparant* informe son invité qu'il n'y a encore pas si longtemps, il était :

biau chevalier e mignot, e preuz des armes duremant e si garni de toutes bontez de chevalerie, cum chevalier porroit ore avoir en soi, si qe a paine trovast l'en en cest païs un plus proudome de lui. (T.2, §176, lg.21-24, 142a)

Il confirme ainsi ce que le narrateur révélait plus tôt sur ce changement : « Mes se il dusq'a celui terme avoit esté tenuz por le plus sage dou monde, ore estoit il apelez por le plus fol del monde » (T.2, §161, lg.29-31, 138d)¹⁸³. La version particulière de *Guiron le Courtois* réfute que sa folie soit inscrite dans sa nature, en expliquant son caractère accidentel¹⁸⁴, même si elle s'avérera définitive¹⁸⁵.

Malgré les incohérences quant à la temporalité de l'histoire de Daguenet narrée par l'hôte¹⁸⁶, elle nous apprend que Daguenet a sombré dans la démence depuis deux mois environ. Cet épisode se déroulant dans le courant du mois de janvier, cela signifie que sa folie est apparue en même temps qu'est venu l'hiver et qu'elle est, pour l'instant, enclose en son sein, dans son temps suspendu. Les qualités chevaleresques exemplaires de Daguenet appartiennent au passé, son aliénation au présent dilaté de l'hiver, qui semble à la fois la contenir et la nourrir. Causée par un amour perdu, lorsque l'insanité l'a emporté, Daguenet a fui la

¹⁸¹ *Lancelot, roman arthurien en prose du XIIIe siècle*, éd. critique, intro. et notes par Alexandre MICHA, t. VI, Genève : Droz (coll. Textes littéraires français ; n°286), 1980.

¹⁸² Huguette LEGROS, *op. cit.*, p.153.

¹⁸³ Déjà dans *l'Estoire del Merlin* le texte mentionne que Daguenet est un chevalier de grand lignage alors que paradoxalement, il le dit aussi fou par nature. Le *Lancelot en prose* le nommait également *fol naïs* (voir Jean-Marie FRITZ, *art. cit.*, 1990, pp.40-41).

¹⁸⁴ Jean-Marie FRITZ, *op. cit.*, 1992, p.278.

¹⁸⁵ Daguenet ne parviendra jamais à sortir de son état d'aliénation, le lecteur le sait, puisque dans tous les autres textes où figure Daguenet, il est le fou du roi Arthur. À ce titre, il représente une exception. Les héros arthuriens atteints de folie trouvent normalement toujours le moyen de la dépasser et de retourner à leurs exploits (Jean-Marie FRITZ, *art. cit.*, 1990, p.51 et *op. cit.*, 1992, p.243)

¹⁸⁶ En effet, l'hôte commence son histoire en parlant d'un tournoi auquel Daguenet a participé « enqore n'a pas deus anz entiers » (T.2, §178, lg.1, 142b), mais compte tenu des autres indications de durée (« grant tenz », « un an entier », « .VII. jors », « deus mois », « un an entier », « deus mois », etc.), les deux ans évoqués sont largement dépassés.

civilisation et s'est rapproché du monde sauvage, comme le font traditionnellement les chevaliers fous d'amour¹⁸⁷. Il n'a pourtant pas complètement oublié son statut puisque, apercevant des armes posées au sol, il s'en saisit aussitôt et grimpe sur un cheval, attaché à côté d'elles. Cette réaction, presque un réflexe, montre que son passé est enfoui, pas effacé. Dans *Le Lancelot en prose*, le héros éponyme montre une attitude identique, durant son troisième épisode de folie¹⁸⁸. Ce comportement est signe qu'il recouvrera pleinement ses facultés, à l'inverse de celui de Dagueuet, qui n'est qu'une simple réminiscence d'une vie antérieure. Alors qu'il vient de trouver armes et monture et qu'il s'apprête à s'élancer contre Hervi, se tenant debout dans la neige, le fou se stoppe net, comme happé par ses propres pensées :

[...] lors s'areste il ausint cum s'il vouxist comencer a penser ausint a cheval cum il estoit, e comença a penser si estrangement qe vos ne verroiz home penser einsint cum il pensoit adonc. Qant Hervis de Rivel voit qe Dagueuet a encomencié som penser, il li crie tant cum il puet : "Coment, sire chevalier, n'en feroiz vos plus ? Avez vos eu peor de moi por ce qe ge sui a pié ?" Cil, qi enqore pensoit tout adés einsint cum ge vos cont, ne respont nulle chose ; e cil qi atent qe Dagueué le viegne assaillir, qant il le voit penser si durement q'il ne se remue d'ilec ne plus qe s'il fust mort, ore est il assez plus esbahiz de cestui fet q'il ne fu huimés de chose q'il veist. (T.2, §166, lg.4-14, 139d-140a)

Cet arrêt réflexif marque le principal écart entre Dagueuet et les figures de fou de Tristan et de Lancelot, qui n'en connaissent pas de similaire¹⁸⁹. Il est difficile de ne pas reconnaître une certaine ressemblance avec la rêverie du Perceval de Chrétien de Troyes. Perceval n'est certes pas fou, mais, de la même façon, une fois absorbé par la contemplation des trois gouttes de sang sur la neige¹⁹⁰, il reste complètement sourd aux appels qui lui sont adressés¹⁹¹. Dagueuet demeure dans cet état d'absence un long moment, la tête « tenue enclinee vers terre » (*ipso facto* vers la neige), avant de crier son malheur d'avoir perdu celle qu'il aimait¹⁹². Dagueuet

¹⁸⁷ Huguette LEGROS, *op. cit.*, p.107.

¹⁸⁸ Huguette LEGROS, *op. cit.*, p.209.

¹⁸⁹ Jean-Marie FRITZ, *art. cit.*, 1990, p.49.

¹⁹⁰ Daniel POIRION, « Du sang sur la neige : nature et fonction de l'image dans le *Conte du Graal* », in *Voices of conscience : essays on medieval and modern French literature in memory of James D. Powell and Rosemary Hodgins*, CORMIER, Raymond J. (ed. by), Philadelphia : Temple University Press : « [...] immobilisation du héros dans cette attitude pensive [...] », p.146.

¹⁹¹ Chrétien de Troyes, *Le Conte du Graal ou le roman de Perceval*, éd. cit., vv.4096-4363.

¹⁹² La folie est souvent accompagnée d'amnésie (Muriel LAHARIE, *op.cit.*, p.157), pourtant ce n'est absolument pas le cas de Dagueuet. Autant dans son immobilisation, il déclame l'origine de tous ces maux, que dans l'épisode frénétique qui la précède, où il tue celui qui jadis lui avait volé celle qu'il aimait.

oscille donc entre l'extase silencieuse et un discours abondant. Le dérèglement de la parole, de son excès au mutisme, est tout à fait symptomatique de la folie¹⁹³. En passant de l'un à l'autre, et en alternant statisme et frénésie meurtrière, Dagueuet montre les signes de plusieurs types d'aliénation mentale différents. L'immobilité et le mutisme relèvent des affections froides, à savoir la léthargie et la mélancolie ; tandis que le discours prolifique et l'agressivité se rattachent à des troubles des humeurs chaudes, la frénésie et la manie¹⁹⁴. Selon la théorie humorale, la saison hivernale favorise spécifiquement la léthargie, par l'excédent de flegme. Cependant, la littérature l'a souvent amalgamé avec la mélancolie, qui englobe alors les symptômes de plusieurs troubles¹⁹⁵. Néanmoins, au cours du Moyen Âge, cette humeur a de plus en plus été associée à l'hiver elle aussi¹⁹⁶. Son dérèglement reflète les maux de l'âme et du corps et affecte, selon la médecine de l'époque, le ventricule médian du cerveau, responsable de l'entendement¹⁹⁷. Les sentiments amoureux touchent la même zone du cerveau et peuvent être la cause de son infection, provoquant une démence¹⁹⁸. Par conséquent, amour et mélancolie, deux maillons d'une même chaîne, sont très souvent associés dans les représentations de la folie. L'auteur de *La Suite Guiron* a précisément comblé l'histoire de Dagueuet, en faisant de lui un fou d'amour¹⁹⁹. Son mal-être, sa profonde tristesse et ses pensées vagabondes sont bien celles du mélancolique²⁰⁰. Dagueuet souffre d'une aliénation empruntant à tous les types de folie²⁰¹, y compris celles qui ressortent de l'excès des fluides chauds. Le climat hivernal ne le condamne pas à la léthargie ;

¹⁹³ Jean-Marie FRITZ, *art. cit.*, 1990, p.42.

¹⁹⁴ Jean-Marie FRITZ, *op. cit.*, 1992, p.347.

¹⁹⁵ Même si le fou en donne tous les signes, la léthargie n'est jamais évoquée dans les textes littéraires qui différencient peu les quatre principales affections de l'esprit, discriminées par la théorie des humeurs. La manie, type d'aliénation du fou délirant, est également souvent rangée sous l'enseigne de la mélancolie. Parfois, elles s'alternent distinctement chez un même personnage. L'écriture romanesque arrange souvent les données médicales qu'elle ne comprend pas parfaitement bien, dans un fourre-tout de folie (Muriel LAHARIE, *op. cit.*, pp.131-4, 137 et p.161).

¹⁹⁶ cf. *supra*, 1.1 *La représentation de l'hiver au Moyen Âge*.

¹⁹⁷ Muriel LAHARIE, *op. cit.*, p.131.

¹⁹⁸ *Ibid.*, p.123.

¹⁹⁹ Ajoutons encore que le chagrin d'amour est la cause la plus répandue d'entrée en folie dans la littérature courtoise. Un violent choc émotionnel, comme la perte de l'être aimé, provoque alors tantôt un abattement profond, tantôt une folie frénétique (voir Muriel LAHARIE, *op. cit.*, pp.146-147).

²⁰⁰ Muriel LAHARIE, *op. cit.*, p.132.

²⁰¹ « Dagueuet réunit en lui tout ce que la folie médiévale a de singulier » (Jean-Marie FRITZ, *op. cit.*, 1992, p.273).

toutefois, il permet le refroidissement de ses humeurs, provoquant un calme presque catatonique²⁰², durant lequel son esprit s'évade. Les températures froides sont une cause reconnue de sommeil²⁰³ ; l'*entroubli* se rapprochant beaucoup de cet état, il y trouve naturellement un terrain favorable²⁰⁴.

Comme Perceval, qui voit la *semblance* de Blanchefleur dans le tableau peint par le sang sur la neige immaculée, c'est également vers l'amour que les pensées de Dagenet s'échappent. Et comme lui, après qu'il a été interrompu par le Sénéchal Keu, Dagenet, sitôt sa tirade terminée, retourne à sa réflexion immobile :

E qant il a dite ceste parole, il comence adonc a penser aussint fort cum il fesoit devant. E qant il a pensé une grant piece, si maz e si pensis q'il ne disoit nul mot dou monde, il ne fet onques autre chose, ainz descendi del cheval e li oste le frain de la teste e la sele autressint. (T.2, §166, lg.32-36, 140a)

Cependant, il s'extirpe de lui-même de ses réflexions, sans être aidé par la fonte de la neige qui l'entoure²⁰⁵. Bien sûr, son regard n'est pas fixé sur une image particulière, comme l'est celui de Perceval sur les gouttes de sang. La neige est en elle-même l'appui de la rêverie²⁰⁶. Dans le cas de Perceval, cette rêverie était provoquée et orientée par une *semblance*, mise en lumière par l'éclat pur du sol enneigé²⁰⁷. Le tapis blanc fonctionne comme un miroir, à travers lequel Perceval parvenait à lire le monde et se lire lui-même²⁰⁸ ; alors qu'il abolit les frontières du réel pour Dagenet, seulement afin qu'il s'immerge dans les méandres de son esprit souffrant. Pour le premier, une évolution se fait jour, pour le second, c'est l'emprise du passé qui se manifeste. De retour à la réalité, Dagenet descend de cheval et jette ses armes autour de lui. Ce geste marque la victoire de la folie sur la réminiscence de sa condition de chevalier. Il se défait une nouvelle fois de tous les signes distinctifs de son statut, symptôme primaire de la folie, comme l'avait fait

²⁰² Jean-Marie FRITZ, *op. cit.*, 1992, p.133.

²⁰³ Fleur VIGNERON, *op. cit.*, 2002, p.521 cite Jean-Claude MÜHLETHALER, *Poétiques du quinzième. Situations de François Villon et Michault Taillevent*, Paris : Nizet, 1983, p.51.

²⁰⁴ Daniel POIRION, *art. cit.*, p.153.

²⁰⁵ Perceval n'est capable d'interrompre sa rêverie par lui-même que temporairement. Il lui faudra attendre que l'effet du soleil, « symbole d'une puissance surhumaine », fasse disparaître l'image inscrite sur la neige pour le libérer définitivement (Trude EHLERT, Gerhard MEISSBURGER, « Perceval et Parzival. Valeur et fonction de l'épisode dit " des trois gouttes de sang sur la neige " (Hommage à Horst Rüdiger) », *Cahiers de civilisation médiévale*, n°18, 1975, p.202).

²⁰⁶ Elodie PINEL, *art. cit.*

²⁰⁷ Danièle JAMES-RAOUL, *art. cit.*, p.218.

²⁰⁸ Joël GRISWARD, *art. cit.*, p.157.

Tristan dans le *Tristan en prose*, en entrant dans la forêt²⁰⁹. Le moment de calme précédent n'était pas un retour à la raison, mais seulement un instant d'apaisement du corps, alors que l'agitation de l'esprit ne cessait pas. Une seule chose, une parole, réussit à faire revenir Daguenet à la raison, au moins temporairement. L'évocation du roi Arthur, si peu convoqué dans ce texte, est la clé de ces brèves rémissions :

Mes une altre chose a en li qe ge ne vos ai enqore pas conté : onqes enqore nel veimes si corroucié ne si enragiez q'il ne fust errament en pes puis qe nos li comenciom a parler dou roi Artus. Se nos li disom auqune fois : "Veez ci venir le roi Artus !" il s'areste tout maintenant e regarde tout entor soi e dit adés : "Gabez sui, ce n'est mie mon chier seignor." Mes seulemant por remembrance de li demore il en pes une grant piece. (T.2, §182, lg.23-30, 143c).

Ainsi, au cœur de l'hiver de sa folie, le roi Arthur est capable de faire renaître la raison, sans pour autant parvenir à la faire éclore complètement et durablement²¹⁰. L'effet miraculeux de cette simple évocation est d'autant plus étonnant que le dérèglement de la parole, et subséquemment de la communication, est caractéristique de l'aliénation mentale. L'état de folie de Daguenet, condamné par la tradition littéraire arthurienne à l'incurabilité, interdit que ces mots puissent être complètement salvateurs. La nature de ce remède n'est pas pour autant anodine. Faire de son nom une possible cure à l'insanité, prête un immense pouvoir au jeune roi ou, tout au moins, un immense potentiel. Daguenet n'est pas mis en scène pour singer la chevalerie, comme dans le *Lancelot en prose*²¹¹, ni pour critiquer le règne arthurien²¹². En cet instant précis, il peut même être délivré de sa folie par le roi. Comme les valeureux chevaliers qui peuplent cette *pré-histoire* arthurienne, la figure de Daguenet, à la folie polymorphe, relève à sa manière que le royaume de *La Suite Guiron* contient en sein tous les possibles. À partir de ce point, il existe potentiellement un futur monde arthurien qui ne posséderait pas de fou de cour, mais un chevalier supplémentaire à son service.

Dans le temps suspendu de cet hiver, la guérison de Daguenet demeure éphémère et sa démence reste tributaire du climat saisonnier. En plus d'influer sur la façon dont la folie de Daguenet est perçue, par les autres protagonistes et par le lecteur, comme nous l'avons vu, l'hiver agit sur elle et son hôte, en offrant un cadre

²⁰⁹ Huguette LEGROS, *op. cit.*, pp.111-112.

²¹⁰ Jean-Marie FRITZ, *art. cit.*, 1992, p.299.

²¹¹ Jean-Marie FRITZ, *op. cit.*, 1990, p.42.

²¹² Jean-Marie FRITZ, *art. cit.*, 1992, p.377.

propice aux égarements de la pensée. Le postulat d'un effet de la neige sur l'esprit fou de Daguenet est étayé, outre par l'analogie comportementale avec Perceval, par l'attitude similaire d'autres personnages. Ils sont effectivement nombreux, dans le décor hivernal, à glisser dans un état semi-conscient, dans *l'entroubli*. Le décor enneigé décuple ce trouble, qui trouve initialement des conditions favorables dans l'errance elle-même, que connaissent ces chevaliers²¹³. Un premier exemple est un chevalier sans nom qui, comme Daguenet, est affligé par des maux d'amour, et chevauche un palefroi l'esprit vagabond :

E sachiez qe li chevalier chevauchoit adonc la teste enclinee vers terre e pense durement, si q'il mostroit bien semblant q'il estoit tristes e dolent. [...] Einsint pensis, einsint destroiz cum ge vos cont, chevauche li chevalier tout le haut chemin en la compeignie de la dame ; e pensoit si estrangement q'il estoit merveille. (T.2, §29, lg.19-25,112c + §30, lg.1-7, 112c).

Il laisse voir la même posture que celle de Daguenet : le chevalier tient sa tête baissée, les yeux rivés sur le sol enneigé, complètement absorbé par ses pensées, suscitées par une peine de cœur. Tout comme Daguenet ou Perceval, lorsqu'on l'interpelle, il n'entend rien. Le Bon Chevalier Sans Peur se place devant lui et le défie à la joute, sans qu'il ne s'aperçoive de rien et ne réagit pas davantage lorsque la dame qui l'accompagne tente de l'avertir du danger. La peine, la neige et *l'entroubli*, semblent former un trio qui fonctionne à merveille.

La peine n'est pas nécessairement causée par les déboires d'un amour porté à une femme. En fait, les cas de Daguenet et de ce chevalier sont singuliers sur ce point, surtout eu égard au peu de place qu'occupent les dames et demoiselles dans *La Suite Guiron*. La peine peut aussi bien être celle causée par la séparation d'un compagnon aimé et estimé. Parmi ceux qui présentent ce genre d'émoi, Lac se désole d'avoir quitté le Bon Chevalier Sans Peur :

Il chevauche pensis e mornez et auques esbahiz de ce q'il a en tel mainiere leissé la compeignie dou meillor chevalier del monde e de celui q'il plus amoit ; il ne set orendroit q'il doie dire, il ne fet ore nule autre chose fors qe penser e chevaucher an [132b] avant la teste enclinee vers terre ; en tel mainiere chevauche dusq'a vers hore de none q'il ne dit parole dou monde. Si escuier, qi einsint le voient penser, e qi n'avoient pas appris q'il pensast einsint cum il fet ore, sunt trop dolanz de celui penser, qar bien sevent veraiement q'il a le cuer a mal aise, qant il vet pensant si fort. (T.2, §131, lg.9-28, 132a-132b)

²¹³ Christine FERLAMPIN-ACHER, *Merveilles et topique merveilleuse dans les romans médiévaux*, Paris : H. Champion (coll. Nouvelle bibliothèque du Moyen Age ; n°66), 2003, p.108.

La peine de cœur est blessure d'amitié et non d'amour, mais l'attitude est en tout point identique²¹⁴. Hervi de Rivel réagit de la même façon lorsque, à son tour, il s'est séparé du Bon Chevalier Sans Peur : « Einsint chevauche cele matinee, la teste enclinee vers terre, cum cil qi pensis estoit : mout li targe q'il ait trouvé celui por qi il se travaille » (T.2, §156, lg.18-20, 137d). Dans *La Suite du Roman de Merlin*, le chevalier vermeil traverse la plaine enneigée « pensant moult durement » (§534, lg.9, 46a, p.508), cette fois en revanche, l'objet de ses réflexions n'est pas précisé. Tandis que le chevalier qui vient à sa suite, dans un état similaire, est tourmenté par l'emprisonnement de son frère, qu'il n'est plus en mesure de défendre. Quant à Érec, il n'échappe pas non plus à cet effet favorisé par l'hiver et, alors qu'il cherche l'occasion de s'illustrer, il « aloit moult durement pensant a ce qu'il ne trouvoit nulle aventure » (II, lg.11-12, 241a, p.50).

Que ce soit Daguenet, le chevalier sans nom, Lac, Hervi, ou les chevaliers des autres romans, tous présentent les mêmes « symptômes » : ils ressentent une grande peine, source de pensées profondes, leurs yeux se tournent vers le sol et rencontrent la blancheur de la neige. Cette toile vierge ôte tout arrimage à leur esprit, qui s'échappe dans le flot des préoccupations qui leur sont propres. Cette idée de « toile vierge » illustre parfaitement, si ce n'est ce que la neige provoque, au moins ce qu'elle encourage. Ici, l'évasion de l'esprit, mais dans un sens beaucoup plus large, comme une page blanche, la neige permet tous les possibles. En recouvrant le sol, elle atténue toutes les différences, et gomme ce qui rend reconnaissable un lieu et qui fait de lui un point d'ancrage. Elle recouvre le réel et la réalité qui s'y attache, ouvrant ainsi la porte aux abstractions. Par ailleurs, cet état pensif crée un horizon d'attente chez le lecteur, car il est le préambule connu au surgissement du merveilleux :

L'errance et ses peines semblent provoquer inévitablement cette *melancolie* qui rend réceptif à la merveille, comme s'il était de la nature même du chevalier aventureux d'être pensif²¹⁵.

Le chevalier affligé, *pensant moult durement*, est dans une condition adéquate à la perception de la merveille, qui le dégage des frontières du réel et de la conscience

²¹⁴ Cette substitution est un premier indice de la démythification de l'amour courtois dans cette œuvre, sur laquelle nous reviendrons (cf. *infra*, 3.2.1 *Coupable !*). Elle montre que l'amitié, érigée en valeur absolue, supprime les relations amoureuses.

²¹⁵ Christine FERLAMPIN-ACHER, *op. cit.*, p.108.

qu'il a de lui-même²¹⁶. Il se trouve dans un stade intermédiaire entre l'éveil et le songe, un entre-deux comme en raffole l'Autre Monde. D'autres indices, dans la version particulière de *Guiron le Courtois*, nourrissent cet horizon d'attente. Lorsque Hervi découvre Daguenet, celui-ci se tient à côté d'une fontaine, à lisière d'une forêt. Elles sont toutes deux des endroits où se rencontrent nature et culture, espace intermédiaire entre monde sauvage et société²¹⁷, représentés respectivement par Daguenet et Hervi. La fontaine est aussi l'endroit duquel l'eau souterraine rejoint la surface, elle est donc elle-même un autre point médian propice aux apparitions merveilleuses²¹⁸, que les esprits vagabonds apprécient particulièrement²¹⁹. Pourtant, aucune merveille ne fait son apparition dans *La Suite Guiron*, pas plus que dans les passages concernés des autres textes. À la fois facteur favorisant, fonctionnant comme un filtre prismatique faisant miroiter les possibles du monde, la neige, en tant que météore, réalisation physique du monde concret, préserve simultanément un ancrage dans la réalité²²⁰. Ces évasions intérieures des chevaliers de *La Suite Guiron*, ne sont finalement guère différentes de toutes les digressions que le roman s'autorise, au moyen des récits enchâssés. Évasion des esprits des personnages, évasions des narrations, la « toile vierge » de la neige abolit les barrières ancrées dans le sol qu'elle recouvre, et ouvre les horizons.

La folie de Daguenet, née en hiver, ne connaît pas davantage de limites. Cette saison offre un magnifique théâtre à son déploiement, et le couple hiver – folie s'entend admirablement bien. La figure du fou lâché dans la neige est une nouvelle exploitation réussie du cadre temporel par l'auteur de *La Suite Guiron*. Cet environnement ne laisse pas tous les protagonistes du roman aussi indifférents que Daguenet, qui s'en accommode sans frissonner. Alors, lorsque le roi Marc est paré des mêmes vêtements que lui, la neige et le froid deviennent synonyme de souffrances et de châtement.

²¹⁶ *Ibid.*, p.107.

²¹⁷ Huguette LERGOS, *op. cit.*, p.121.

²¹⁸ Jacques LE GOFF, *op. cit.*, p.30.

²¹⁹ Christine FERLAMPIN-ACHER, *op. cit.*, p.109.

²²⁰ Danièle JAMES-RAOUL, *art. cit.*, pp.217-218.

3.2 *Trio de chevaliers glacés*

Dans la version particulière de *Guiron le Courtois*, le roi Marc connaît un supplice très rare qu'est l'exposition au froid²²¹. Deux autres textes mettent en scène des aventures similaires, *La Suite du Roman de Merlin* et *La Continuation du Roman de Meliadus* ; ce dernier s'étant vraisemblablement inspiré des deux autres²²². Ces trois épisodes présentent de grandes similitudes et répondent à un même schéma : chacun d'entre eux fut condamné sans jugement, capturé par trahison, emmené dans la forêt et abandonné là, attaché nu à un arbre, en proie au froid hivernal durant au moins une nuit²²³. Le noyau central de ce schéma, composé par les températures glaciales, la nuit et la nudité, se retrouve dans un récit hagiographique narrant le martyr des quarante de Sébaste²²⁴. Selon cette légende²²⁵, au IV^e siècle ap. J.-C., en Arménie, l'empereur romain ordonna que toute la population devait procéder à des rites sacrificielles en l'honneur des dieux, souhaitant ainsi réprimer les cultes chrétiens. Certains fidèles tentèrent de fuir les centurions chargés d'appliquer l'ordre impérial, mais ils furent capturés, soumis ou tués. Seuls quarante soldats chrétiens y échappèrent, avant d'être finalement retrouvés et emmenés à Sébaste. Ils furent condamnés par le gouverneur aux pires sévices, mais ne voulurent pas renier leur foi. Il fut alors décidé d'un châtement exceptionnel : les exposer nus sur un étang gelé toute une nuit, alors qu'à côté, un bain chaud était prévu pour accueillir ceux d'entre eux qui courberont l'échine. Les martyrs se défirent de leurs habits de leur propre chef et passèrent la nuit dans le violent froid de l'hiver. Un seul abandonna et se jeta dans l'eau chaude du bain. Sitôt entré, il perd la vie. Alors descendent des cieux trente-neuf couronnes adressées à chacun des martyrs. Frappé par ce spectacle merveilleux, le soldat qui gardait le bain ôta ses vêtements et rejoignit les martyrs sur la glace. Selon certaines versions

²²¹ Venceslas BUBENICEK, *art. cit.*, 1993, p.287.

²²² Barbara WAHLEN, *op. cit.*, 2010, p.219.

²²³ *Ibid.*, p.219.

²²⁴ Venceslas BUBENICEK, *art. cit.*, 1993, p.291.

²²⁵ Pour notre résumé, nous nous référons aux textes suivants : Oukhtanès d'Ourha, « Histoire en trois parties », in *Deux Historiens arméniens : Kiracos de Gantzac, XIII^e s., histoire d'Arménie ; Oukhtanès d'Ourha, X^e s., histoire en trois parties*, traduits par Marie-Félicité BROSSET, Saint-Pétersbourg : Eggers, 1870, pp.260-262, ainsi que MARTIN, Chaffrey, Abbé, *Vie des saints à l'usage des prédicateurs*, Paris : Librairie religieuse et ecclésiastique de Martin et Audier, 1868, pp.376-377.

de la légende, au matin, ils étaient tous morts ou mourant, selon d'autres, ils furent condamnés au bûcher.

Les points communs de cette légende hagiographique avec les passages de nos romans arthuriens, en plus des éléments du noyau central, peuvent varier. Dans *La Suite Guiron*, le détail le plus frappant est la présence du lac gelé, dans lequel aurait dû être noyé le souverain de Cornouailles. L'eau est également présente dans *La Suite du Roman de Merlin*, sous la forme d'une rivière ; mais elle est absente du troisième texte. En revanche, dans *La Continuation du Roman de Meliadus*, une ressemblance, absente des deux autres épisodes, rappelle l'histoire des quarante de Sébaste : la conversion de l'ennemi²²⁶. Que la reprise du récit hagiographique soit admise ou non, les supplices endurés par les trois rois – chevaliers, sont de toute évidence autant de variations d'un même modèle, dans lequel l'hiver joue un rôle central. Chacun d'eux bénéficie néanmoins de circonstances, et subséquemment d'un éclairage, qui leur sont propres. Innocents ou coupables, courageux ou pitoyables, les héros sont perçus de manière différente et modulent les enjeux de l'épisode auquel ils appartiennent.

Un élément relie encore les aventures malheureuses de Marc, de Baudemagus et du Bon Chevalier Sans Peur : ils sont tous conduits et abandonnés dans la forêt. Le Bon Chevaliers Sans Peur précise qu'il fut emmené, avec son compagnon, « en un bois » (260a), Lac et Yvain aux Blanches Mains viennent d'entrer dans « une grant foreste ancienne duremant qi a merveilles estoit bele forest de toutes choses » (T.1, §86, lg.22-25, 63c) et Gaheriet peine à trouver l'origine des cris qu'il entend, en raison des « arbres moult espesement plantés » (§544, lg.11-12, 48c, p.521). Ce choix similaire de décor n'est pas anodin, il souligne au contraire l'importance de la scène qui s'y déroule. La forêt est le substitut occidental au désert de la tradition judaïque et orientale²²⁷. Dans l'Ancien Testament, le désert est un lieu d'épreuve²²⁸ ; la forêt remplit le même rôle pour l'occident médiéval et pour la littérature courtoise, qui en fait même un thème à part entière²²⁹. Les trois héros de nos romans connaissent bien une terrible

²²⁶ Nous développerons ce point dans la partie dédiée spécifiquement à *La Continuation du Roman de Meliadus*.

²²⁷ Huguette LEGROS, *op. cit.*, p.121.

²²⁸ Jacques LE GOFF, *op. cit.*, p.60.

²²⁹ *Ibid.*, p.70.

épreuve et la forêt est l'endroit symboliquement idéal pour les y soumettre. Ce qui les y a conduits, leur manière de la traverser et l'issue de leur supplice sont d'autant plus mis en valeur dans l'arène forestière, qui est également un lieu de pénitence²³⁰. Par ailleurs, la forêt est un espace situé au-delà des frontières de la société humaine, un lieu qui échappe à la justice des hommes et qui laisse la place au jugement de Dieu²³¹. Dans le monde profane de *La Suite Guiron*, parler de destin plutôt que d'intervention divine est sans doute plus approprié, mais le sort du roi Marc n'est effectivement plus entre des mains humaines. Fortune ou Providence, Marc et Baudemagus trouvent leur salut dans le passage fortuit d'autres chevaliers errants, à l'écoute de leurs cris. Seul le calvaire du Bon Chevalier Sans Peur s'achève par l'effet de son incroyable mérite²³².

Quelle que soit leur situation respective exacte, les rois – chevaliers endurent les mêmes souffrances atroces, que les quarante martyrs de Sébaste. Aucun d'eux cependant, ne les subit au nom du Seigneur. L'amour charnel ou amical prend la place de l'amour de Dieu²³³, et pose inévitablement la question de la culpabilité des condamnés. L'hiver, le froid et le neige peuvent représenter la mise à l'épreuve de leur faute²³⁴ ; alors, même dans un univers purgé du christianisme, la culpabilité n'est pas un statut enviable.

3.2.1 Coupable !

La recherche de Lac et Yvain aux Blanches Mains de l'origine des cris entendus est marquée par plusieurs détails du décor : à peine ont-ils quitté le sentier, qu'ils suivaient jusque-là, qu'ils aperçoivent le « lac touz gelez, si qe l'en peust tout seuremant aller a pié par desus » (T.1, §87, lg.10-12, 63c), qui a valu un sursis inattendu au roi de Cornouailles. Ensuite, ils sont rapidement contraints de mettre pied à terre « por ce qe la place estoit par tout ilec verglaciee si durement q'il ne peussent chevauchier en nulle maniere » (T.1, §87, lg.14-17, 63c). Pourtant,

²³⁰ Huguette LEGROS, *op. cit.*, p.121.

²³¹ Venceslas BUBENICEK, *art. cit.*, 1993, p.290.

²³² Barbara WAHLEN, *op. cit.*, p.219.

²³³ Venceslas BUBENICEK, *art. cit.*, 1993, p.292.

²³⁴ « Le froid est donc une épreuve mystique, c'est aussi une caractéristique de Dieu dans sa dimension de juge » (Danièle JAMES-RAOUL, *art. cit.*, p.224).

les deux chevaliers voyagent durant l'après-midi²³⁵ ; l'hiver est donc si froid, qu'aucun moment de la journée n'est assez doux pour entamer la glace. Avant même de découvrir l'infortuné, le cadre hivernal est solidement mobilisé afin de rendre d'autant plus stupéfiante la scène à venir.

Bien qu'il ait échappé *in extremis* à une mort certaine par noyade, il n'en reste pas moins que, abandonné de la sorte, le souverain a été condamné à subir un horrible supplice, en proie à la neige et au froid une nuit et presque un jour entier. Tout comme Dagueuet, il n'est vêtu que de ses braies, ce qui provoque l'ébahissement de Lac lorsqu'il le découvre les yeux bandés, attaché à un arbre : « E si m'aït Dex, ge me merveilh q'il n'est mort a ce q'il est nu, fors qe ses braies ; e li froiz est [merveillex] en tel mainiere cum nos veom ore » (T.1, §87, lg.58-63, 63d). De la même façon que le froid éprouvant durement les chevaliers met en exergue leur valeur, les conditions extrêmes endurées par le roi Marc confèrent à sa survie une dimension extraordinaire. Lac et Yvain remarquent immédiatement qu'il est un « chevalier biaux a merveilles e geunes duremant e grant chevalier e trop bien fet de touz membres » (T.1, §88, lg.6-9, 63d) ; sa capacité à survivre correspond bien à cette belle allure. Néanmoins, le chevalier a perdu tout espoir, il appelle la mort et se lamente à grands cris. Il accuse Amour d'être à l'origine de tous ses maux et de l'avoir précipité vers une mort telle que « onques mes chevalier mortel ne morut a ssi grant dolor ne a ssi grant martire » (T.1, §89, lg.6-9, 63d). Dans le cas présent, l'environnement enneigé qui entoure le roi, bien que dissimulé à son regard, le froid et vraisemblablement le silence, ouvrent les vannes du désespoir dans lequel verse son esprit, persuadé que sa dame a quant à elle, déjà été exécutée.

Comme le souligne V. Bubenicek, « l'amour n'est plus dans le roman la force qui permet à l'amant de se surpasser »²³⁶. En effet, Marc n'est pas animé par un dernier espoir de sauver celle qu'il l'aime et qui le motiverait à se délivrer de ses liens. Étant donné le regard critique que porte, de manière générale, *La Suite Guiron* sur la gente féminine²³⁷, il n'est pas étonnant que non seulement, l'aimée ne soit

²³⁵ « dusque hore de none » (T.1, §86, lg.21, 63c).

²³⁶ Venceslas BUBENICEK, *op. cit.*, 1985, vol. V, p.105.

²³⁷ La place laissée vacante par l'amour courtois dans les préoccupations des chevaliers de la version particulière de *Guiron le Courtois* a déjà été évoquée, mais à ce changement des priorités s'ajoute une misogynie palpable. Méchantes demoiselles, trahisons féminines, le comble de cette remise en question de l'idéalisme courtois est porté par Brehus sans pitié, le grand ennemi des femmes. Amoureux transit d'une demoiselle belle, mais exécration, il est malmené, éconduit et même mis

pas une motivation suffisante, mais qu'en plus, une femme soit responsable de sa condamnation. Sans la dénonciation par la suivante de la reine de Norgalles, le couple adultère n'aurait pas été démasqué. La figure féminine n'obtient aucun égard dans le roman et ne saurait être un moteur salvateur pour quelque chevalier que ce soit. Son amour malheureux plonge seulement le roi dans les abysses des larmoiements et de l'abandon. Somme toute, il apparaît sous des airs assez pitoyables aux yeux du lecteur. Le premier regard que lui portent Lac et Yvain, le voyant comme un « chevalier biaux a merveilles », interdit pourtant d'en rester à cette seule impression.

Même en lui laissant le bénéfice du doute, Marc a entièrement mérité sa punition, en se rendant coupable d'adultère avec l'épouse du roi de Norgalles. S'il est coutumier de voir une femme adultère payer le prix de sa faute, observer une telle punition à l'encontre de l'élément masculin est toutefois beaucoup plus rare²³⁸. En outre, dans la littérature romanesque, le châtiment du feu est traditionnellement préféré à tout autre pour ce genre d'affaire, suivant l'idée que le feu du bûcher expulse celui des ardeurs de la chair²³⁹ – c'est d'ailleurs la peine réservée à la reine de Norgalles. L'auteur joue évidemment sur l'ironie de la situation, en mettant en scène un arroseur arrosé anachronique, qui condamnera lui-même sa future femme, Iseut, aussi fautive que lui par sa relation adultérine avec Tristan, à périr par les flammes²⁴⁰. Dans le même esprit de purification, l'immersion dans l'eau glacée – se rapprochant de ce que devait être le sort initial du roi Marc – est également réputée pour ses vertus apaisantes des élans luxurieux²⁴¹ ; mais une fois encore, ce supplice se trouve rarement appliqué à la

mortellement en danger par son amour à sens unique (voir Roger LATHUILLÈRE, *art. cit.*, 1979, pp.396-398.).

²³⁸ Venceslas BUBENICEK, *art. cit.*, 1993, p.286.

²³⁹ Comme l'indique V. Bubenicek, dans la réalité, les textes juridiques médiévaux ne font pas état de la mort par le feu en cas d'adultère, même féminin ; il s'agit d'une invention littéraire. Le bûcher était particulièrement apprécié pour sanctionner les crimes d'hérésie ou les assassinats (*Ibid.*, p.285.).

²⁴⁰ Voir « Le Roman de Tristan de Béroul », in *Tristan et Iseut : les poèmes français, la saga norroise*, textes originaux et intégraux prés., trad. et commentés par Daniel LACROIX et Philippe WALTER, Paris : Librairie générale française, Le Livre de poche (coll. Lettres Gothiques ; n°452), 2010, vv.881-897 ; Tristan y est également condamné à brûler vif.

²⁴¹ Venceslas BUBENICEK, *art. cit.*, 1993, p.290.

gente masculine²⁴². Au final, le roi de Cornouailles ne subit ni l'une, ni l'autre de ces sanctions. Son crime est puni par l'exposition au froid, châtiment encore plus exceptionnel, tout genre confondu²⁴³. L'esquive de l'application de la peine capitale tend à éloigner l'attention de sa faute adultérine en elle-même. Comme nous l'avons déjà remarqué, l'amour courtois n'intéresse guère le romancier de *La Suite Guiron*, qui ne l'utilise que pour agrémenter son récit. Dès lors, d'autres enjeux sont à prendre en compte dans l'appréciation de cet épisode laissant Marc échapper aux punitions habituelles de l'adultère.

Bien plus qu'un mari trompé, le roi de Norgalles est un souverain à l'honneur bafoué, par celui qu'il accueillait sous son propre toit²⁴⁴. De même, Marc n'est pas seulement un amant illégitime, il est un roi – chevalier qui a trahi la confiance de son hôte et manqué à tous ses devoirs²⁴⁵. Sous cet angle, le hasard lui évitant le trépas peut apparaître comme une seconde chance, offerte à un chevalier de valeur, qui pourra alors prouver ses qualités et racheter sa faute. L'amant se plaint lamentablement dans la neige, mais c'est le chevalier qui survit au supplice du froid. Le même froid qui met à l'épreuve tous les héros du roman et relève leur extraordinaire force et leur endurance. L'exposition aux conditions extrêmes de l'hiver peut être considérée comme une sorte de piqûre de rappel, destinée à raviver dans le cœur du roi, son instinct chevaleresque, au détriment de son apitoiement de simple amant. L'effet escompté semble même être obtenu. Au premier contact avec Lac et Yvain, Marc se réjouissait de penser que ses bourreaux étaient revenus pour l'achever : « Il n'a orendroit nulle chose el monde q'il dezire autant cum la mort » (T.1, §91, lg.18-20, 64b). Mais une fois détrompé et délivré, le roi éprouve une profonde reconnaissance envers ses sauveurs et abandonne ses appels suicidaires : « Seignors chevaliers, ge vos merci de ceste bonté qe vos m'avez faite. Ore me seroit mestier, s'il vos plesoit, qe vos me feissiez vestir, qar autremant

²⁴² Une demoiselle connaît ce supplice dans la partie inédite du manuscrit. Prise de force pour amie par Escanor, elle tente un jour de s'enfuir avec Gauvain qui était venu se loger chez le seigneur en son absence. Surpris dans leur démarche, Gauvain est emprisonné et la demoiselle condamnée à être baignée dans la rivière glacée, tous les jours durant une heure (voir Roger LATHUILLÈRE, *op. cit.*, 1966, §§198-200, pp.416-419).

²⁴³ Venceslas BUBENICEK, *art. cit.*, 1993, p.287.

²⁴⁴ Marc était l'invité du roi de Norgalles et, très loin de rendre grâce à son hôte, il ne respecte pas les « lois de l'hospitalité les plus élémentaires » (Barbara WAHLEN, *op. cit.*, 2010, p.219).

²⁴⁵ Venceslas BUBENICEK, *art. cit.*, 1993, p.289.

morroie ge en assez pou d'ore. » (T.1, §92, lg.27-33, 64c). Peu après, il contribue même à sauver sa bien-aimée.

Le supplice du froid ne se traduit non pas comme une exécution, mais comme une épreuve. Celle-ci laisse d'abord libre cours à un flot de pensées mélancoliques, qui assortissent les douleurs physiques, mais elle est finalement traversée avec succès. L'idée, selon laquelle cette expérience devait faire remonter à la surface la qualité de chevalier du roi Marc, est consolidée par les paroles du Bon Chevalier Sans Peur qui, le croyant mort, déplore la disparition du roi de Cornouailles :

Mes dou roi Marc, qui mort est, me poise fort, qar ge di bien q'il estoit de sun aage bien preuz e fort duremant ; ge le vi ja deus foiz ou trois mout bien prover, et en besoigne auques grevant ; de sa geunece estoit il preu de chevalier [...]. (T.1, §148, lg.11-14, 75c).

Marc avait besoin de remettre au centre de son être le chevalier qu'il est, et non plus l'amant. Le courage dont il réussit ensuite à faire preuve, pour sauver la reine du bûcher, fait signe que le processus est en bonne voie. Pour entériner la chose, l'auteur prive définitivement le jeune roi de sa bien-aimée, en lui faisant préférer son mari légitime à son amant, laissant le souverain retourner seul, en Cornouailles.

Parmi les trois chevaliers qui subissent le châtement de l'exposition au froid, un autre est également accusé d'adultère. Baudemagus, dans *La Suite du Roman de Merlin*, partage avec Marc les mêmes circonstances de condamnation et ce sont également ses plaintes qui attirent vers lui ses sauveurs.

3.2.2 Sauvé par l'élu

Lorsque Baudemagus est découvert par Gaheriet et son écuyer, « tout nu en chemise et embrayes » (§544, lg.16, 48c, p.521), ce n'est pas la première apparition du futur roi de Gorre²⁴⁶. Dès sa présentation initiale, il bénéficie d'une image positive et flatteuse :

Li rois Uriens avoit un sien neveu qui moult estoit biaux enfes et fiers, et estoit si sages de son eage que tuit s'en esmerbilloient, ne nul enfant qui fu a chelui tans ou

²⁴⁶ Le récit relate notamment l'adoubement de Baudemagus par le roi Arthur, comment il a décidé de quitter la cour, après qu'un siège à la Table Ronde lui a été refusé et son passage sur la tombe de Merlin (§242 / §356 / §386, 146c / 192b / 203a, p.197 / 309 / 336).

roïame de Logres ne tenoit on a si gracieus, car il estoit et biaux et preus et sages.
(§165, lg.6-11, 121a, pp.126-127)²⁴⁷

Son adoubement suscite une grande joie à la cour, « car c'estoit li plus amés joves hom et li plus prisiés et de sens et de cortoisie qu'on seust en toute le court » (§242, lg.11-13, 146c, p.197). En plus de toutes ces qualités et de l'estime qu'on lui porte, son caractère est parfait par la piété : sitôt qu'il quitte la cour pour partir à l'aventure, accompagné de son écuyer, « [...] ils truevent a un chemin forchié une crois qui estoit faite de nouviel. Si tost que Baudemagus voit la crois, il descent et s'agenoille devant » (§356, lg.34-36, 192b, pp.309-310). Peu avant l'épisode de l'exposition au froid, cette réputation sans tache lui vaut tout le crédit du roi et de sa cour. Quand Tor et Aglant rapportent des nouvelles de Merlin qu'ils tiennent de Baudemagus, ils avouent les avoir apprises « par oïr dire », mais précisent « et nonpourquant l'en les devoit auques croire, car tel les nous dist qui ne vous mentiroit mie volentiers » (§527, lg.18-20, 44b, p.499). Après avoir entendu de qui émanait ces informations, Arthur ne doute pas un instant de leur fiabilité : « Par mon chief, il en fait bien a croire. Il ne le nous mandast mie se il ne le sceust vraiment » (§527, lg.24-26, 44b, p.499). Rien dans le roman, ni dans la tradition arthurienne²⁴⁸, ne prédispose Baudemagus à se retrouver dans une situation aussi périlleuse et infamante que celle vers laquelle l'accusation d'adultère le précipite.

Sa culpabilité n'est, par ailleurs, pas établie clairement. La plainte, qui attire Gaheriet, porte sur la trahison²⁴⁹. Baudemagus n'évoque nullement la dame avec qui il aurait commis le crime qu'on lui impute, il déplore uniquement la trahison d'un chevalier de grande valeur, un « compains » qu'il ne nomme pas²⁵⁰. Ses lamentations ne sont pas celles d'un amant victime d'Amour, comme celles du roi Marc, et ne fournissent aucun indice sur la réalité de la relation illégitime,

²⁴⁷ Cette partie du texte n'est pas donnée par le même manuscrit que celui du passage hivernal. Il s'agit là du manuscrit de Londres, British Library, Additional 38117 – ms. Huth, qui est la base des §§1-443 (voir *La Suite du Roman de Merlin*, éd. cit., p.XLI).

²⁴⁸ Venceslas BUBENICEK, *art. cit.*, 1993, p.293.

²⁴⁹ Le mot « traïson » apparaît six fois sur les vingt-six lignes qui composent sa plainte (§544, lg.22, 25, 33, 36, 39, 42, 48c, pp.521-522).

²⁵⁰ Plus loin, lorsque Gaheriet demande à Baudemagus de lui raconter son histoire, il commence sa réponse ainsi : « Sachés que tout ce me fist le roy Pellinor [...] » (§548, lg.19-20, 49b, p.524). Pellinor est peut-être le « compains » dont Baudemagus déplore la trahison, ou alors il n'est que celui qui est responsable de sa condamnation et quelqu'un d'autre l'a trahi.

hormis un « Ja ne l'avoye je mie desservi ! »²⁵¹ (§545, lg.13, 48d, p.522). Quand il s'en explique auprès de Gaheriet, la voix narrative résume les propos de Baudemagus en indiquant qu'il raconte « comment il avoit esté trahy et malmenés pour la femme le roy Pellinor avec qui il s'estoit couchés ne ne s'en estoit pas gardés » (§548, lg.23-25, 49b, p.524). À en croire ces paroles, le neveu du roi Urien est la victime d'un malheureux concours de circonstances. L'épisode se referme sur lui-même rapidement, en omettant les explications attendues quant aux événements ayant conduit Baudemagus dans cette situation périlleuse. L'auteur se dédouane de cette tâche, en renvoyant son lecteur vers Hélie de Boron et son *Conte du Brait*. Malheureusement, cette œuvre ne nous est pas parvenue ou, vraisemblablement, n'a jamais existé²⁵². Plusieurs autres textes font référence au *Conte du Brait* : le *Tristan en prose*, la *Queste del Saint Graal* ou encore la *Mort Artu*. À chaque fois les romanciers y renvoient pour que le lecteur puisse y trouver un récit, dont ils font eux-mêmes l'économie. Le contenu de cette œuvre mystérieuse est très difficile à établir. Pour certains, comme pour l'auteur de *La Suite du Roman de Merlin*, il devrait narrer les aventures du roi Baudemagus, notamment ce qui sépare son départ de la cour, de sa découverte de Merlin entombé²⁵³ ; pour d'autres, le *Conte du Brait* était similaire au *Tristan* ou au *Lancelot en prose*²⁵⁴. Quoiqu'il en soit, *La Suite* impose de se passer de plus de précisions sur le fond de cette histoire et laisse la responsabilité de Baudemagus en suspens. En outre, contrairement au roi Marc, aucune autre sanction à son encontre n'est mentionnée ; périr par le froid paraît être la seule sentence prononcée²⁵⁵.

Dans cette forêt, le jeune chevalier est soumis à un autre jugement que celui des hommes, et c'est justement celui dont l'adoubement paraissait avoir été béni par Dieu, qui vient à son secours. La lisière de la forêt a déjà été le théâtre de la victoire du cadet sur l'aîné jaloux et orgueilleux, qui confirmait son élection merveilleuse. Une puissance surnaturelle s'est donc déjà manifestée en ce lieu

²⁵¹ Le roi Marc, dans sa longue plainte, ne s'autorise pas une telle assertion.

²⁵² Rosabela LENDO, « Du *Conte du Brait* au *Baladro del sabio Merlin*. Mutation et réécriture », *Romania Revue trimestrielle consacrée à l'étude des langues et des littératures romanes*, 119, 2001, p.421.

²⁵³ *Ibid.*, p.419.

²⁵⁴ Cedric Edward PICKFORD, *op. cit.*, 1960, p.75.

²⁵⁵ Le froid joue dès lors le même rôle que l'eau glacée censée éteindre les ardeurs charnelles.

privilegié. Si l'innocence fait de son châtement une iniquité à l'encontre d'un homme pieux, le fait que le chemin de Gaheriet passe à proximité du malheureux peut être considéré comme un secours divin. L'élú, instrument de Dieu, accomplit sa volonté et sauve un être persécuté, subissant un horrible supplice²⁵⁶.

En revanche, si les accusations sont fondées, les enjeux de l'épisode s'en trouvent radicalement changés. Les tourments de l'exposition au froid seraient alors une épreuve purificatrice, sans être amoindris eu égard à ceux endurés par le roi Marc ou par le Bon Chevalier Sans Peur. Au moment où Gaheriet aperçoit Baudemagus, nu, pieds et poings liés, l'auteur rappelle aussitôt le décor hivernal afin de souligner la gravité de la situation : « parmy tout le froit qui alors estoit si grans que tout le país estoit plains de noif et de gelee avoit il les fasses aussi vermeilles comme s'il feust au feu » (§544, lg. 18-21, 48c, p.521). L'expression « comme s'il feust au feu », qui décrit les joues de Baudemagus, n'est peut-être pas choisie au hasard. Il est possible qu'elle fasse écho à la condamnation au bûcher couramment mise en scène dans la littérature pour sanctionner l'adultère, ce qui plaiderait pour sa culpabilité. Dans ces circonstances, la rougeur de son visage, vis-à-vis de l'éclat blanc de la neige qui l'entoure, évoque un passage de la Bible :

Venez donc, dit le Seigneur, nous allons nous expliquer. Si vos crimes sont comme le cramsoi, ils deviendront blancs comme la neige ; s'ils sont rouge comme la pourpre, ils deviendront comme la laine. Si vous étiez bien disposez, si vous m'écoutez, vous pourriez vous nourrir des bons produits du pays. Mais si vous refusez, si vous êtes rebelles, vous serez la proie de l'épée. Voilà ce que déclare le Seigneur. (*Ésaïe* 1:18)²⁵⁷

Les symbolismes de la neige et de la forêt se conjuguent pour former une épreuve mystique purificatrice, capable de faire expier douloureusement sa faute au jeune

²⁵⁶ Dans ce cas de figure, l'épisode se rapproche alors énormément d'un passage inédit de la version particulière de *Guiron le Courtois* : Guiron éprouve un profond amour pour une dame. Celle-ci étant mariée, par loyauté, il décide de refouler ses sentiments et de ne rien faire qui aille contre l'honneur. Il parvient même à la repousser, lorsqu'un jour elle lui fait de franches avances. Infiniment contrariée d'avoir été rejetée de la sorte, elle raconte à son mari que c'est Guiron qui lui a fait des propositions outrageuses. Le mari se met sur l'heure en quête de la tête de Guiron et le fait capturer durant la nuit, alors qu'il avait trouvé refuge dans une abbaye et y dormait profondément. Ses bourreaux le dévêtissent et le conduisent dans la forêt où il l'abandonne, attaché à un arbre. La seule différence notable est que cette histoire, étant l'objet d'un récit enchâssé, ne se déroule pas en hiver (voir Roger LATHUILLÈRE, *op. cit.*, 1966, §196, pp.414-415.)

²⁵⁷ *La Bible : Ancien et Nouveau Testament. Traduite de l'hébreu et du grec en français courant*, éd. cit., p.479.

chevalier²⁵⁸. Baudemagus exprime d'ailleurs sa souffrance et son attente de la mort, durant le deuxième élan de sa plainte :

Ha ! Mort, pourquoy me targes tu tant ? Tu me fais languir et si m'acortes ma vie, mes c'est trop lentement ! Et nonpourquant, Mors, se je fusse si delivre que je me puisse occire, je gotasse de toy, out tu vouldisses ou non, si ne fusse mie en grant douleur comme je suis longuement ! (§545, lg.3-8, 48d, p.522)

Immédiatement après, lors de sa première adresse à Gaheriet, qu'il croit être partie prenante de son malheur, Baudemagus laisse transparaître un autre aspect de sa peine : « Estes vous des larrons, des traïctours qui ont pourchacié que je meure si vilment et que je soie a si grant honte ? » (§545, lg.11-13, 48d, p.522). En plus des innombrables maux physiques induits par le froid, le tort moral causé par l'humiliation d'être attaché, dépouillé de tout vêtement – subséquemment de tout signe distinctif du statut de chevalier – est immense²⁵⁹. À peine délivré, Baudemagus saute sur ses pieds, sans montrer, étonnamment, aucune séquelle du supplice enduré.

Lorsqu'il trouve refuge chez un ami non loin de là, aucun soin ne lui est prodigué, mais le vavasseur lui fournit armes et monture²⁶⁰. Les blessures à panser sont visiblement celles du chevalier, et non celles de l'être fait de chair et de sang. À sa place, aussitôt libéré de ses liens, Marc demandait à ses sauveurs quelques vêtements pour se couvrir. Baudemagus n'en fait rien. C'est Gaheriet, avec toute la charité attendue logiquement de son caractère, qui lui offre spontanément certains de ses propres habits. En plus d'être charitable, le fils du roi Loth fait également preuve d'humilité, en souhaitant laisser son destrier à l'infortuné et monter lui-même le roncin de son écuyer²⁶¹. Ce geste, reflétant également toute l'estime qu'a Gaheriet pour le futur souverain de Gorre, tend à nous faire douter, une fois encore, de la réalité du bien-fondé de son châtement.

²⁵⁸ Une telle interprétation n'est pas possible dans le cas du roi Marc, dont le lecteur est pourtant assuré de sa culpabilité. *La Suite Guiron* écarte trop radicalement toute dimension religieuse et mystique pour la permettre (rappel : Roger LATHUILLÈRE, *art. cit.*, 1979, p.396).

²⁵⁹ Barbara WAHLEN, *op. cit.*, 2010, p.219.

²⁶⁰ « Leans recouvra Baudemagus armes et cheval. Et quant il fu si garnis comme chevalier errant devoit estre, il s parti erranment de leans et s'en ala avec Gaheriet » (§549, lg.7-10, 49b, p.525)

²⁶¹ « Lors se desarme Gaheriet et donna partie de sa robe a vestir a Baudemagus. Et fait descendre son escuier de son ronssin et veult monter et donner son destrier a Baudemagus. » (§547, lg.1-4, 49a, p.523).

Coupable ou innocent, secours ou clémence, son sauvetage a été œuvré par Dieu, et le malheureux est conscient de sa chance : « se Dieu ne vous eust amené a si bon point, je fusse mort oultreement » (§546, lg.11-12, 49a, p.523). L'issue de la mésaventure analogue du Bon Chevalier Sans Peur est toute différente. Ni assistance divine, ni bonne fortune ne se mobilisent pour lui venir en aide, ses qualités chevaleresques sont son unique salut.

3.2.3 Blanc comme neige

Dans *La Continuation du Roman de Méliadus*, le roi Arthur, le Bon Chevalier Sans Peur et Méliadus partent délivrer le Morholt retenu prisonnier. Durant leur quête, tandis que Bliobéris les a rejoints, ils font halte sur une île dont Lac est le seigneur²⁶². Tous les cinq réunis lors d'un souper, chacun raconte la plus grande frayeur qu'il ait jamais connue au cours de sa vie. Le roi d'Estrangorre est l'acteur principal des récits de deux de ses compagnons. Méliadus et Lac narrent comment ils ont été vaincus par ce prodigieux chevalier, qui aurait pu, à sa guise, les mettre à mort. Quand vient son tour, le Bon Chevalier Sans Peur partage une histoire qui ressemble à bien des égards aux expériences vécues par le roi de Cornouailles et Baudemagus. Le résultat – une exposition au froid dans une nudité quasi-totale – est peut-être le même, mais les circonstances qui le précèdent sont pourtant totalement différentes : il est le seul des trois chevaliers suppliciés à être incontestablement innocent. Aucune faute véritable ou supposée ne lui fait mériter un tel sort, et certainement pas un péché de chair. Bien au contraire, ayant reçu un appel à l'aide d'un compagnon, il avait accouru pour prendre sa défense dans un combat inégal contre ses deux accusateurs. Ces derniers étaient les frères de l'homme que son compagnon était accusé d'avoir occis. Le Bon Chevalier Sans Peur remporta une élégante victoire contre ses deux assaillants et délivra son ami. Sur le chemin de retour, la malchance les fit trouver logement chez la sœur de ceux qui venaient d'être tués. Dès que celle-ci eut compris à qui elle avait à faire, elle les fit prendre durant leur sommeil, ligoter et conduire dans la forêt par deux hommes, pour être exécutés. Comme Baudemagus et Marc, le roi d'Estrangorre et son

²⁶² Pour le résumé de ce qui précède notre épisode, nous nous référons à Barbara WAHLEN, *op. cit.*, 2010, pp.52-55 et pp.215-216.

compagnon sont condamnés sans aucune forme de jugement²⁶³, victimes d'une vengeance privée²⁶⁴. Dans *La Suite Guiron*, lorsque le Bon Chevalier avait appris qu'une telle chose était arrivée à Marc, il avait déploré la décision du roi de Norgalles : « de si gentil home metre a mort, e sanz jugement, fist li rois de Norgalles grant vilenie e felenie » (T.1, §148, lg.15-16, 75c).

L'injustice de la situation est évidente, l'un des bourreaux hésite même à appliquer la sanction requise, souhaitant éviter de devoir mettre à mort de ses mains, de semblables chevaliers : « Ha, dist li autres, se nos metiom par noz mains a mort tex deus chevaliers cum cist sunt, ce seroit cruelté et felenie trop grant. » (260c). La rigueur de l'hiver et ses températures glaciales redoutées leur offrent la même porte de sortie, que celle empruntée par les hommes chargés d'exécuter Marc ; le bourreau complète :

Mais nos le poom faire einsint, si morrunt et si ne morrunt mie por noz mains : li froiz est tex, cum vos veez, et il sunt nuz. Se il n'avoient autre mal fors qi demorassent ici, en tiel guise cum il sunt orendroit, si ne poront il mie vivre un jor entier. Por ce est bon qe nos les lessom einsint liez cum il sunt. Ci ne vient gent en nulle saison, ne en yver ne en esté, por qoi il peussent estre delivré. Seurement les poon nos ici lessier, qar morrunt de la froidure avant qe cist jorz soit passez. (260b)

Leur choix, de se dédouaner de la mort de leurs victimes, illustre un cas d'impact sérieux du cadre saisonnier sur le récit. La temporalité hivernale est l'argument clé qui leur permet de justifier et de rassurer leur décision, puisqu'elle se présente comme un remplaçant fiable à l'accomplissement de la tâche qui leur incombe. Le récit du Bon Chevalier Sans Peur revient une nouvelle fois²⁶⁵ sur la dureté de ces conditions, alors que commence son supplice :

Li froiz ert tex, et les nois si tres merveilleuses, qe touz li mondez estoit glacé. Touz li mondes ert engelez et, se tout le monde avoit froit la ou il estoient garni contre le

²⁶³ Le cas de condamnation arbitraire le plus étonnant reste celui de *La Suite du Roman de Merlin*. Dans ce texte, la cour arthurienne joue pleinement son rôle et revient cycliquement, comme il se doit, pour recentrer le récit (Philippe WALTER, *op. cit.*, p.203). Dans un contexte où le règne d'Arthur est célébré, l'irrespect de toute forme de lois et de justice est beaucoup plus surprenant que dans les autres textes. Dans *La Suite Guiron*, la cour arthurienne est à peine entraperçue ; l'iniquité ne saurait donc être ressentie comme un affront à l'autorité royale. Quant à la *Continuation du Roman de Meliadus*, elle s'applique à relever les faiblesses du jeune monarque et les limites que son règne n'a pas (encore) su dépasser (Barbara WAHLEN, *op. cit.*, p.84) ; là encore, l'image d'Arthur n'est vraisemblablement pas assez solide pour inspirer la crainte en cas de transgression des règles. Par ailleurs, le supplice du Bon Chevalier Sans Peur est l'objet d'un récit, il appartient donc au passé, un passé imprécis, impossible à situer, et dans lequel la réputation du roi n'est pas connue.

²⁶⁴ Barbara WAHLEN, *op. cit.*, 2010, p.219.

²⁶⁵ Pour rappel, dès l'instant où ils se retrouvent attachés dans la forêt, le récit établit le décor hivernal, alors qu'il n'avait pas été évoqué auparavant (cf. *supra*, 2.3 *Construction du décor*).

froit, nos qi en tiel guise estiom en la forest, cum ge vos cont, nuz et deschaux et descouverz, cuidiez vos ore qe nos eussom mout grant aise a celui terme ? (260b)

Le Bon Chevalier poursuit en confiant que, abandonné de la sorte, il a enduré les pires tourments de son existence : « touz les maux et totes les dolor qe ge soufri en ma vie furent droit aise et droit solaz avers l'angoisse et la dolor qe ge soufri adonc de froit » (260b). La torture est telle que si quelqu'un les avait découvert, il aurait préféré obtenir la grâce d'être achevé, plutôt que délivré. Il est néanmoins parvenu à garder ses funestes pensées pour lui, alors que son compagnon exprimait les siennes à voix haute. Il réussit donc à résister aux effets de la neige, observés sur les esprits du roi Marc ou de Dagenet. Le Bon Chevalier adopte un comportement digne et valeureux. Il ne craint pas la mort qui lui semble certaine, il avoue même l'avoir appelée²⁶⁶ ; mais elle tarde à venir et il subit avec force et courage ce terrible supplice. La souffrance endurée est nettement plus explicitée que dans les deux autres épisodes analogues, au moyen d'un vaste champ lexical : « maux », « dolor », « angoisse », « martir ». Les mots « dolor » et « martire »²⁶⁷ sont répétés de nombreuses fois par le chevalier tenu, rappelons-le, pour appartenir aux meilleurs du monde. L'exposition au froid est une pénitence qui éprouve au plus haut point les chevaliers, et dans le cas du Bon Chevalier Sans Peur, sa durée est en outre exceptionnelle. Il supporte en effet ce calvaire pendant deux longues nuits et un jour entier. Qu'il exprime dans son récit, l'intensité des douleurs ressenties, n'atteint en rien sa bravoure de les avoir surmontées. La convalescence qu'elles lui ont imposée ensuite, montre qu'elles ne sont ni exagérées, ni imaginées : « Demorai ge en la meison del chevalier plus de deus mois avant qe ge peüsse porter armes » (261a). L'explicitation de ses maux et leurs conséquences concrètes augmentent au contraire son mérite, en le rendant bien plus mesurable. Il passe en revanche sous silence l'autre aspect le plus pénible inhérent à sa situation : l'humiliation. Celle-ci est pourtant exacerbée par l'injustice de son sort, celui d'un innocent avili comme un criminel. Faire admettre à son personnage la honte ressentie, n'était peut-être pas au service de l'image, que l'auteur voulait donner de lui. Survivre aux sévices

²⁶⁶ Son appel à la mort évoque celui de Baudemagus, de même que son désir d'être enfin exécuté ressemble à la demande adressée par Marc à Lac et Yvain.

²⁶⁷ L'usage de ce mot précis est peut-être un indice supplémentaire de la connaissance des auteurs de la légende des quarante de Sébaste. Dans *La Suite Guiron*, Marc emploie également le terme « martire » à trois reprises durant sa plainte (T.1, §89, lg. 7, 38 et 53, 63d-64a) et une autre fois lorsqu'il prend Lac et Yvain pour ses bourreaux et s'adresse à eux (T.1, §91, lg.29, 64b).

corporels fait ressortir d'incroyables aptitudes physiques et morales ; la honte, en revanche, est une blessure d'égo, plus difficile à faire passer pour une qualité²⁶⁸.

Contre toute attente, les tourments de l'hiver ne constituent toutefois que les circonstances, dans lesquelles le roi d'Estrangorre a connu la plus grande crainte de sa vie, sans en être la cause. Le matin venu, la dame qui les avait fait capturer lui et son compagnon, revint avec ses deux chevaliers et abattit violemment son ami. Si elle n'avait pas été retenue *in extremis*, elle aurait infligé le même sort au Bon Chevalier qui, à cet instant précis, éprouva la plus grande peur qu'il ait jamais conçue. À l'écoute de son récit, tous les chevaliers attablés éclatent de rire. Étant donné le danger mortel et les extrêmes souffrances auxquels il a été exposé, qu'une femme armée d'un « glaive » lui ait causé pareille frayeur est, en effet, véritablement étonnant, sans doute même risible²⁶⁹. Mais à y réfléchir, sa grandeur ne s'en trouve, en fait, que davantage relevée. La valeur chevaleresque hors du commun du Bon Chevalier Sans Peur est déjà tellement connue et établie, que le supplice du froid ne saurait même pas, ou à peine, la mettre en exergue, tout juste il la confirme. Son endurance est digne d'admiration, cependant, elle n'est pas surprenante venant de lui. Cette épreuve n'a pas d'« utilité » comme pour le roi Marc, elle permet seulement l'expression – évidente – de la supériorité du Bon Chevalier. Seul un événement plus exceptionnel, plus insolite aussi, pouvait parvenir à susciter l'émotion dont son surnom le dépossède : une menace féminine²⁷⁰. Ce danger improbable, qui contraste puissamment avec les périls de la saison froide, provoque certes le rire de ses auditeurs, mais ne diminue aucunement la perfection du chevalier. Ce moment de faiblesse, loin d'être déshonorant, est la preuve qu'en dépit de sa suprématie guerrière habituelle, le Bon Chevalier Sans Peur n'est pas contaminé par l'orgueil ou l'inconscience. Comme il l'avoue lui-même : « il est einsint de droite nature d'ome q'il n'est nul si hardiz qi la mort voie venir ne ne se puist defendre encontre qi n'ait poor » (260d).

²⁶⁸ Notons néanmoins que la honte ressentie lors d'un martyr n'est pas avilissante, bien au contraire, elle se mue en honneur pour celui qui le subit. L'auteur aurait donc pu exploiter cet aspect sans craindre d'abîmer l'image prodigieuse du Bon Chevalier Sans Peur, qu'il s'évertue à construire, même si celui-ci n'est pas *stricto sensu* un martyr.

²⁶⁹ Cette dimension ridicule est liée au caractère misogyne de l'épisode. *La Continuation du Roman de Meliadus* partage ce regard acerbe porté sur la gente féminine avec les autres romans du cycle de *Guiron le Courtois*.

²⁷⁰ Barbara WAHLEN, *op. cit.*, 2010, p.216.

C'est donc l'inverse, l'absence complète de peur, qui ternirait son image, le rendant inhumain et le faisant verser dans le péché²⁷¹.

Finalement, l'ultime mise en lumière de la valeur du roi d'Estrangorre apportée par cet épisode est son dénouement. Sa noble et incroyable résistance au froid extrême réussit à convaincre l'un de ses bourreaux de le libérer de ses liens. Avant cela, la grande estime qu'il a pour lui l'avait déjà dissuadé de le mettre à mort de ses mains et l'avait poussé à retenir sa dame de l'exécuter. Son respect grandissant *crescendo*, s'il n'a pas su le persuader de plaider sa cause qu'il pense désormais perdue, il le conduit à revenir à la tombée de la nuit, afin d'offrir aux deux chevaliers, la décence d'une sépulture :

[...] il cuidoit bien qe ge fusse morz del froit et del mal tens qi fesoit adonc et il estoit ilec venuz por faire prendre noz cors et por enterer en aucun leu, cum cil qi ne voloit mie qe les bestes del bois menjassent noz chars. (261a)

Le mérite du Bon Chevalier Sans Peur est si élevé, qu'il détourne l'allégeance d'un homme, dont la maîtresse a perdu ses trois frères :

La solidarité chevaleresque apparaît ainsi comme une réponse à la violence vengeresse aveugle et sauvage. [...] La reconnaissance héroïque entraîne la conversion du traître ou de l'ennemi.²⁷²

Son sauveur n'est pas un Gaheriet, bon samaritain prédisposé à secourir la veuve et l'orphelin, il est celui qu'on a mandé pour lui ôter la vie. Il ne passe pas quelques heures dans la neige, mais près de deux jours à lutter pour sa survie. Alors, malgré les rires de ses compagnons chevaliers qui ont écouté son histoire, cette aventure se solde par une profonde affirmation, ou réaffirmation, de l'exceptionnelle valeur du Bon Chevalier Sans Peur.

Peut-être fallait-il ajouter aux périls de l'hiver, la menace imminente et concrète de la femme hystérique qui tue des chevaliers, pour obtenir une situation véritablement extraordinaire, en mesure d'éprouver un chevalier hors du commun. Mais même si le supplice de l'exposition au froid n'a pas, en soi, constitué sa plus grande peur, il est néanmoins au fondement de tous les aspects de la mise en valeur du roi d'Estrangorre.

²⁷¹ *Ibid.*, pp.217-218.

²⁷² *Ibid.*, p.219.

Chacun des trois rois – chevaliers survit au châtement qui a coûté la vie aux quarante martyrs de Sébaste²⁷³. Du coupable avéré à l'innocent blanc comme neige, le couperet de l'hiver les a finalement tous épargnés, non sans d'immenses et insoutenables souffrances. Occasion d'intervention divine, purification, rappel à l'ordre, ou encore mise à l'épreuve de la perfection, les enjeux se dégageant de ces épisodes sont aussi différents que chacun de leur protagoniste principal. L'hiver est un adversaire redoutable, actant à part entière, se pliant volontiers aux souhaits des auteurs qui le convoque, mais qui ne trouverait que difficilement un remplaçant à sa hauteur.

²⁷³ *Ibid.*, p.218

4. Conclusion

4.1 Que dire de ces mondes arthuriens enneigés ?

Quatre hivers, quatre romans, quatre appropriations du royaume arthurien. L'hiver ne les touche parfois qu'un bref moment, mais l'épaisseur de son manteau, aussi longtemps qu'il demeure sur les terres de Logres, transfigure les aventures chevaleresques. Que dire de ces mondes arthuriens bouleversés par la neige ? Question globalisante certes, mais loin d'être superflue, quand un décor aussi exceptionnel et atypique est imposé à des histoires prévues pour l'esté.

Bien évidemment, la première place revient à la version particulière de *Guiron le Courtois*. Ce monde arthurien est celui du jeune roi Arthur, encore aux prémices de son règne, un monde suspendu dans le temps d'un hiver. Au terme de la lecture de cet opulent texte, il nous semble avoir observé une sorte d'instantané, une peinture glacialement figée du royaume arthurien encore bien peu rayonnant, dont le souverain est presque totalement absent. Les romans s'abstenant de le mettre en scène sont nombreux, mais *La Suite Guiron* l'évince presque à son maximum, se contentant de le nommer à une petite poignée d'occasions. Néanmoins, parmi ce nombre, l'évocation du roi suffit à faire retrouver le calme à *Daguenet le fol*, signe prometteur de l'évolution à venir de son influence. Sa cour n'est toutefois pas assez lumineuse pour dominer l'hiver. Bien au contraire, elle le subit indifféremment du reste du monde, y compris lors de la grande célébration de Noël : « E sachiez qe se les nois ne fussent si granz cum eles sunt orendroit e li tens ne fust si felon, mout i eust gregnor gent e greignor pueple q'il n'i avra. » (T.1, §46, lg.11-14, 55b). Les neiges ne paraissent pourtant pas plus importantes que celles qui recouvrent le royaume de Logres dans *La Suite du Roman de Merlin*. Elles aussi sont extraordinaires, mais elles ne peuvent empêcher une immense affluence à Camaalot, lorsque le roi Arthur y tient sa cour pour la fête de la Nativité. Ainsi, les vassaux du roi :

[...] s'appareillerent de venir a court et s'esmeurent de toutes pars, aussi bien les povres comme les riches. Si en y ot si grant assemblee a la veille de Noel que ce n'estoit se merveille non pour la grant feste des .III. freres qui devoient chevaliers estre. (§530, lg.19-23, 44c-44d, p.502)

Dans ce roman qui fait la jointure *a posteriori* entre le *Merlin* de Robert de Boron et le *Lancelot en prose*²⁷⁴, même si le royaume n'a pas encore atteint une complète maturité, la souveraineté d'Arthur est d'ores et déjà bien assise. Dès l'ouverture du roman, Merlin étale au grand jour le lien généalogique unissant Arthur au roi Uterpendragon, balayant ainsi tous les doutes de ses sujets et garantissant leur estime²⁷⁵. Gaheriet se fait le porte-parole de cette popularité lorsqu'il demande à Arthur d'adouber son frère cadet : « Sire, vous le devés faire chevalier, qui estes si haulte personne et si digne que Nostre Seigneur mesmes vous esleust a estre roy » (§532, lg.28-31, 45b, pp.504-505). Le cadre hivernal n'est pas supposé interférer avec les affaires du royaume, encore moins lui nuire. Comme nous avons pu le comprendre, il est tout entier mis au service d'un but : mettre en lumière l'élection de Gaheriet. Les contingences de la saison sont évacuées autant que possible pour ne pas s'écarter de l'utilité escomptée par l'auteur. Bloquer l'accès à la cour reviendrait à léser l'image du roi, c'est pourquoi les incidences logiques, mais indésirables, des neiges « si merveilleuses » sont tout simplement ignorées.

Selon une perspective sans doute plus réaliste, *La Suite Guiron* ne s'autorise pas ce genre de latitudes. La cour arthurienne endure donc l'oppression de l'hiver et ne parvient pas à briser son écrin de glace. Le texte précise, comme pour justifier la situation générale du royaume, qu' « a celui tens n'estoit enqore li rois Artus amez tant des chevaliers dou monde cum il fu puis, qar i n'avoit fet el monde toutes bontez ne tantes cortoisies cum il fist puis » (T.2,§89, lg.12-15,124a). Tout en avouant l'influence restreinte du souverain, l'auteur veut nous assurer de sa renommée future et montrer le germe de la graine, qui est en train de poindre. Ce jeune règne voit encore l'ombre de celui de son prédécesseur peser sur lui, et avance pour l'instant, aussi péniblement qu'à pied, à travers les hautes neiges. Pourtant, ce royaume est peuplé par une chevalerie, qui certes, manque de nobles repères vers lesquels se diriger, mais qui se meut, par monts et par vaux en plein hiver. Cet hiver, sa neige et ses grands froids mettent en exergue le courage, la force et l'endurance des héros qui y évoluent. Leur valorisation ne s'éteint pas,

²⁷⁴ Eugène VINAVER, « La Genèse de la *Suite du Merlin* », in *Mélanges de philologie romane et de littérature médiévale offerts à Ernest Hoepffner*, Paris : Les Belles Lettres (coll. Publ. de la Fac. des lettres de l'Université de Strasbourg ; fasc. 113), 1949, p.296.

²⁷⁵ *La Suite du Roman de Merlin*, §§34-35, 83b-84a, pp.25-27.

contrairement à celle d'Érec, élevé pour mieux tomber. La bravoure d'Érec, d'oser initier sa carrière chevaleresque alors que l'hiver décourage ses jeunes compagnons, n'était pas destinée à perdurer ou à éclore, après être née dans ce cadre mortifère. En revanche, parmi les principaux protagonistes de *La Suite Guiron*, se trouvent de merveilleux chevaliers, capables de conduire le monde arthurien vers les portes d'un renouveau. À notre sens, c'est bien là le sujet fondamental du roman : la quête d'un nouveau printemps. Ces grands chevaliers, qui bénéficient déjà de belles réputations, et qui s'illustrent tout au long du roman par leurs prouesses, portent en eux les germes qui conjureront cet hiver figeant. Ils sont les futurs pères des plus grands héros de ce royaume naissant, ces fils qui évolueront dans la pleine reverdie arthurienne²⁷⁶.

Tout ce royaume, pour l'instant recouvert de neige, voilé, blanchit et neutre, est marqué par les traces des chevaliers qui la foulent, artisans au fondement de la construction de l'ère arthurienne. L'auteur crée ce monde hivernal pour désigner un temps incertain où tout restait à faire, où les pères des héros connus se frayaient à grand-peine un chemin, œuvrant déjà, sans le savoir, à la grandeur de la royauté d'Arthur. Par ailleurs, comme un creuset, le récit contient également les indices des reproches les plus durs que devra assumer la chevalerie : violence gratuite, combats inutiles, coutumes et traditions absurdes. Au final, tout se trouvait là, sous cette épaisse couche de neige. L'auteur propose au lecteur de voir, au travers de cet aperçu rétrospectif, qu'à ses débuts, le royaume arthurien contenait déjà en son sein, le meilleur comme le pire ; il était tout en puissance. Sans penser offrir de grandes leçons de morale²⁷⁷, l'auteur de *La Suite Guiron* annonce, mais esquive, les critiques qui atteignent l'idéalisme de la chevalerie courtoise. Au moyen du récit rétroactif, il opère un *regressum ad uterum*, un retour à l'origine, ouvrant les possibilités de renouveau et de régénération²⁷⁸, en d'autres termes, de renaissance. Comme le rappelle Mircea Eliade à propos de ce mythe : « Pour se guérir de l'œuvre du temps, il faut *revenir en arrière* et rejoindre le *commencement du Monde* »²⁷⁹. Le

²⁷⁶ Érec, fils de Lac, compte parmi ce nombre. L'écart entre la vision optimiste et pleine d'espoir de *La Suite Guiron* contraste donc fortement avec ce que le *Roman d'Érec en prose*, appartenant à la *Post-Vulgate*, réserve à ce personnage.

²⁷⁷ Roger LATHUILLÈRE, *art. cit.*, 1979, p.392

²⁷⁸ Mircea ELIADE, *Aspects du mythe*, [Paris] : Gallimard (coll. Folio Essais ; n°100), 1993, p.100.

²⁷⁹ *Ibid.*, p.110.

récit rétrospectif s'autorise à effacer la mémoire littéraire pour accéder à un espace vierge²⁸⁰, mais en plus de ce procédé courant, *La Suite Guiron* apparaît comme un nouveau point de part, susceptible d'engendrer un royaume arthurien alternatif. L'hiver apporte à l'auteur un cadre idéal à son projet, qui lui permet de gommer tout repère géographique ou temporel, qui est un effacement nécessaire à l'oubli²⁸¹. Son éclosion aurait pu être parfaite, mais l'hiver n'a visiblement pas suffi à exterminer l'ensemble des mauvaises herbes et cet autre monde possible ne verra jamais le jour. L'avenir reste, dans son œuvre, un espace vide obstrué.

La neige pèse de tout son poids sur ce roman, mais elle est, de manière essentielle, éphémère. Celui qui donne son nom au cycle porte en lui cette promesse, puisqu'avant d'être surnommé Guiron le Courtois, pour sa grande bonté et son honneur, il était Guiron de Bois Verdoyant²⁸². La question de savoir pourquoi ce personnage, si peu présent dans le récit²⁸³, lui avait pourtant donné son nom, pose des difficultés²⁸⁴. Son caractère emblématique de l'œuvre pourrait en être la raison. À lui seul, il illustre le projet de l'auteur, que nous avons tenté de mettre en évidence jusqu'ici. Guiron jouissait d'une renommée sans commune mesure, au temps du roi Uterpendragon. Il est ensuite tombé dans l'oubli, son propre hiver, au point de passé pour mort, alors qu'il était emprisonné. Dès sa réapparition, il ne demeure guère longtemps avant d'accomplir une prouesse, telle que de mettre à terre le géant Escanor²⁸⁵, signe que la chevalerie est capable des plus grandes choses. Guiron de Bois Verdoyant / le Courtois est le symbole des promesses et des possibles dont recèle le monde arthurien.

La signification qui se dégage de la saison froide et son degré d'utilité, ou plutôt d'indispensabilité, dans ce roman, sont à la mesure de l'ampleur de cet hiver totalisant. À côté de ce géant, les passages hivernaux des autres textes étudiés

²⁸⁰ Patrizia ROMAGNOLI, « Avant-propos », in ROMAGNOLI, Patrizia et WAHLEN, Barbara (éd.), *Figures de l'oubli (IV^e-XVI^e siècle)*, Lausanne : Études de lettres (coll. Étude de lettres ; 2007, n°1-2), 2007, p.11.

²⁸¹ Barbara WAHLEN, « Les enchantements de l'oubli », in ROMAGNOLI, Patrizia et WAHLEN, Barbara, *op. cit.*, p.151.

²⁸² Roger LATHUILLÈRE, *op. cit.*, 1966, §202, p.420.

²⁸³ Guiron ne figure même pas dans les feuillets transcrits par Venceslas Bubenicek, il faut se référer au résumé établi par Roger Lathuillère pour découvrir ce personnage au §190.

²⁸⁴ Cette question très complexe est abordée par Roger Lathuillère dans l'introduction de son ouvrage (cf. Roger LATHUILLÈRE, *op. cit.*, 1966).

²⁸⁵ Roger LATHUILLÈRE, *op. cit.*, 1966, §198, p.416.

semblent nécessairement devoir jouer des coudes, pour obtenir la seconde place. Chacun d'entre eux pourtant, est un lieu privilégié où se manifestent les enjeux de l'œuvre, dans laquelle ils s'insèrent. L'hiver du *Roman d'Érec en prose*, surnoisement, porte en lui le scepticisme des romans de la *Post-Vulgate* à l'égard de toute forme d'idéalisme. Sorti de l'usine à chevalier jetable, le jeune héros paie le prix fort de son recyclage tardif. Aucune chance n'est laissée à son courage naïf, qui aurait probablement eu avantage à attendre patiemment la reverdie.

Quant à celui de la *Continuation du Roman de Meliadus*, le plus bref de tous, même s'il n'est l'objet que d'un récit enchâssé, il ne laisse pas moins transparaître les grandes idées du texte. La mise à l'épreuve de la perfection du Bon Chevalier Sans Peur aboutit à la révélation d'un héroïsme encore plus parfait. Son mérite est le maître mot de l'histoire de sa plus grande peur. Il est également celui de l'œuvre. Son auteur prend soin de créer un nouveau personnage, Lac, une copie du roi d'Estrangorre, pour doubler le poids de l'idéologie qu'il défend, précisément celle du mérite²⁸⁶. Tous deux incarnent les plus belles valeurs auxquelles puisse prétendre la chevalerie. Alors que la narration du Bon Chevalier Sans Peur n'appartient pas au présent du récit cadre, le sens qui s'en dégage irradie autour de son insertion, en élevant cette terrible mésaventure au rang d'exemple.

4.2 De l'usage de l'hiver ...

L'hiver est identique à une petite boule sertie de facettes miroitantes, que chacun des auteurs fait rouler entre ses doigts, arrêtant son mouvement à l'instant où un reflet, un attribut de l'hiver, lui plait, ou lui est utile. Alors il se l'approprie, l'oriente selon son intention, et fait miroiter à son tour, les enjeux de son œuvre. Le seul passage obligé pour tous est l'ancrage de ce décor inattendu pour un roman arthurien, au moyen d'une construction descriptive initiale. L'auteur de *La Suite du Roman de Merlin*, dès ce devoir accompli, s'autorise à ne rappeler le paysage enneigé, qu'aux moments où il lui permet de servir directement son projet. Il ne lui est pas pour autant moins indispensable, comme lorsque l'hiver est seul capable de faire paraître une simple couronne de fleurs, pour une émanation merveilleuse de l'Autre Monde. Fort peu inquiet des questions de vraisemblance ou de cohérence,

²⁸⁶ Barbara WAHLEN, *op. cit.*, pp.203 et 207.

il chasse d'un revers de main son précieux outil, sans lui accordé le privilège d'évocations ornementales, une fois sa fonction épuisée.

Lorsque la temporalité hivernale comporte une grande importance pour la compréhension des événements qu'elle accueille, l'expression de l'intensité de ses éléments ou de leurs conséquences est évidemment cruciale. Faire dire aux meilleurs chevaliers du monde leurs souffrances, ou leurs difficultés à se mouvoir dans les hautes neiges, n'est pas insignifiant. Si les plus grands reconnaissent leurs peines, c'est que les conditions endurées doivent être véritablement extraordinaires. Alors, quand le Bon Chevalier Sans Peur use du mot « martire » pour décrire son supplice dans la *Continuation du Roman de Meliadus*, l'hiver imaginé devient sans commune mesure. De même, dans le *Roman d'Érec en prose*, dès lors que l'arrivée de la saison froide incite le retour de tous les chevaliers, sauf un, l'hiver passe pour un redoutable danger. Le novice qui choisit de l'affronter, afin de se montrer digne de son statut, considéré comme fou par la cour entière, est immédiatement remarqué.

Toutefois, à force d'insister exagérément sur l'impétuosité de la saison froide, le récit peut s'en trouver prisonnier. L'auteur de *La Suite du Roman de Merlin* ne se préoccupe peut-être pas de l'incohérence qu'il laisse traîner derrière sa plume en évaporant la neige du royaume au mois de janvier, mais il se peut que son lecteur y soit plus attentif. À l'opposé, la version particulière de *Guiron le Courtois* est un texte qui met à l'épreuve les prémisses du royaume arthurien, en plaçant son germe au cœur de l'hiver. L'auteur ne laisse rien au hasard et s'attelle, durant l'entièreté de son roman, à exploiter chacune des facettes qu'offre la saison la plus rude de l'année. Le voile blanc que dépose la neige sur le monde réel et concret ouvre la porte à l'abstraction, aux évasions de l'esprit, y compris celui de l'auteur, et à la digression. Il n'épargne jamais les artisans de ce monde arthurien en devenir, pour qui, il est une épreuve permanente. Clé de voûte de l'œuvre, l'hiver est peaufiné, détaillé et rendu le plus réaliste possible, sous une plume habile et soigneuse, qui a compris que la morte saison lui offrait une page blanche, ouverte au renouveau.

Aucun protagoniste, quels qu'ils soient, n'évolue indifféremment dans le décor hivernal, et subit – ou profite – inévitablement de son éclairage. Supplice, esthétisme ou toile vierge, sa neige permet, dans chaque cas, une mise en évidence

d'un moment ou d'une personne. Parfois soigné dans les moindres détails, colossal et inéluctable, d'autres plus ponctuel et discret, l'hiver n'est jamais mobilisé sans servir intentionnellement le projet narratif.



5. Annexes

5.1 Situations et résumés des passages retenus

5.1.1 Le Roman d'Érec en prose

Érec : roman arthurien en prose, publ. d'après le ms. fr. 112 de la Bibliothèque nationale par Cedric E. Pickford, 2e édition revue et corrigée, Genève : Droz, Paris : Minard, 1968, 268 p., (coll. Textes littéraires français ; n° 87).

Alors qu'Hector, Bohort et Lionel, sont déjà partis à la recherche de Lancelot, qui a fui la cour après avoir été surpris dans le lit de la fille du roi Pelles, Érec s'en va avec plusieurs autres chevaliers de la Table Ronde (entre autres Gauvain, Yvain, Guerrehet, Gaheriet) pour prendre part à cette quête, dès l'ouverture du texte. Après un temps indéfini, tous se retrouvent dans la forêt de Camaalot et jugent qu'ils sont trop nombreux à participer à cette quête. Mordret opère une sélection des chevaliers les plus expérimentés qui poursuivront la recherche de Lancelot, tandis que les autres s'en retourneront auprès du roi Arthur. Érec, fraîchement fait chevalier, ne fait pas partie des élus, mais refuse néanmoins de rentrer à la cour avec un écu demeuré intact et sans avoir mérité aucun honneur. Il s'écarte alors du groupe de jeunes chevaliers qui font route vers Camaalot, heureux quant à eux de revenir sur leurs pas alors que l'hiver commence à poindre, et poursuit seul son chemin. Quand la nouvelle de son choix parvient à la cour, tous considèrent que c'est une folie de partir ainsi esseulé à l'aventure durant l'hiver (I, 241a, 106-107).

Après avoir chevauché une dizaine de jours, et que la saison froide est déjà bien installée, Érec rencontre une demoiselle qui transporte le corps d'un chevalier et l'interroge sur son malheur. La demoiselle répond qu'elle revient de la Fontaine aux Merveilles et en indique le chemin à Érec qui s'empresse de le suivre. Il arrive rapidement dans une profonde vallée au milieu de laquelle se dresse une tour forte dominant une plaine enneigée (II, 241b, lg.62) où il aperçoit dix pavillons de chevaliers. Une nouvelle demoiselle lui apprend qu'il lui faudra combattre chacun des chevaliers demeurant dans ces pavillons et les vaincre tous en un seul jour, ou alors, lui promettre de répondre favorablement à toute demande que lui ferait quelque demoiselle que ce soit, durant une période d'un an. Craignant qu'une demoiselle requière une chose qu'il ne soit en mesure d'accomplir – ce qui le ferait

mentir²⁸⁷ –, il préfère affronter les dix chevaliers. Érec réussit à venir à bout des dix combattants, et pense repartir aussitôt.

Au moment de reprendre sa route, une demoiselle l'aborde et lui demande un don qu'il n'ose lui refuser, mais elle ne formulera sa demande que plus tard. Se croyant enfin libre de poursuivre sa route, Érec se voit une nouvelle fois contraint de combattre contre un chevalier qui sort de la tour. Il est cette fois-ci défait et passablement blessé. Les gens qui l'observaient de la tour accourent très vite auprès de lui et lui font fête car, sans le comprendre ni le vouloir, en perdant ce combat, Érec est devenu leur nouveau seigneur. Le texte nous indique seulement qu'il va « laisser la quête une piece du temps tant comme il demora leans » (II, 243d, lg.544-545), en précisant encore que son séjour au château durera environ trois mois, en plus du temps nécessaire à la guérison de ses blessures. Il lui est enfin permis de quitter le Château des Dix Chevaliers le jour où il obtint la victoire face à Gauvain qui venait d'abattre à son tour les dix chevaliers des pavillons.

Dès sa délivrance, Érec se dirige directement vers la Fontaine aux Merveilles où, après avoir combattu contre Mordret, il rencontre une demoiselle. Érec lui raconte que cela fait déjà quatre ans qu'il a entrepris la quête de Lancelot. L'hiver qui ouvrait le récit est donc déjà très loin, et il ne sera désormais plus question de la saison froide²⁸⁸.

5.1.2 La Suite du Roman de Merlin

La Suite du roman de Merlin, éd. critique par Gilles Roussineau, 2e éd., Genève : Droz, 2006, (coll. Textes littéraires français ; n°972).

Nous sommes quasiment arrivés au terme de ce texte lorsque, pour la première fois, il est question d'un paysage hivernal. Suite aux recherches lancées par Arthur pour retrouver Merlin, il apprend la mort de l'enchanteur et les dernières paroles prononcées par celui-ci, entendues par Baudemagus et

²⁸⁷ Pour rappel, Érec suit comme principe de ne jamais manquer à sa parole.

²⁸⁸ Pour le lecteur, cette temporalité est difficile à saisir puisque hormis la durée du séjour d'Érec au Château des Dix Chevaliers qui reste obscure, celle des événements précédents semble clairement contenue dans le temps d'un seul hiver. Étant donné que la discussion entre Érec et cette demoiselle paraît survenir immédiatement après sa libération, il faudrait admettre que le temps de son séjour au Château des Dix Chevaliers se dénombre en années. Par ailleurs, cette rencontre se déroule la première semaine de Carême (III, 249c, lg.392-393), celle-ci débute toujours entre le 4 février et le 10 mars, mais elle n'est pourtant pas l'occasion ici d'une quelconque allusion à l'hiver, la neige ou le gel, qui ne marqueront désormais plus le récit.

rapportées par Aglant et Tor : pour délivrer Gauvain de la Roche aux Pucelles, il faut que le roi procède à l'adoubement de Gaheriet qui seul pourra accomplir cet exploit. Nous sommes à ce moment-là au début d'un hiver déjà extraordinairement rude, et Arthur prévoit de faire chevalier Gaheriet et ses frères, Agravain et Guerrehet, le jour de Noël. À la date prévue, alors que le roi s'apprête à ceindre l'épée à Agravain, Marin le fou, que personne n'avait jamais entendu parler auparavant, s'écrie que Gaheriet doit être adoubé avant son frère aîné, selon les consignes qu'il a reçues de Merlin en personne. Après réflexion, et tenant l'événement pour un miracle, Arthur décide de respecter ces recommandations en dépit du droit d'aînesse et adoube Gaheriet en premier. Lors du festin qui suit la cérémonie, un autre prodige survient. Une demoiselle, venant de la part de la reine de l'Île aux Fées, apporte à Gaheriet une couronne de roses rouges fraîches (§533). Ce présent passe pour un miracle auprès des convives qui considèrent que seul un enchantement, ou une féerie, a pu faire naître ces fleurs au cœur de l'hiver qui gèle tout la Grande Bretagne.

Le lendemain de Noël, le roi Arthur sort à pied de Camaalot, il voit alors arriver, à travers les prairies enneigées, un chevalier équipé d'armes « aussi vermeilles comme sang » (§534, lg.7-8), absorbé par ses pensées au point de ne pas entendre le roi qui s'adresse à lui et de poursuivre son chemin en l'ignorant tout à fait. Un autre chevalier vient à sa suite, lui aussi extrêmement pensif, qui s'arrête cependant lorsque le roi le salue et laisse paraître une grande peine. Il raconte que le premier chevalier qu'ils ont vu passer est le fils du duc d'Avarlan, et qu'il a fait prisonnier son frère injustement. Pour le défendre, il a accusé le fils du duc de trahison et devra, par suite, l'affronter en duel dans le courant de la semaine, sans quoi son frère sera exécuté. Depuis cet accord, il a malheureusement affronté deux frères chevaliers qui l'ont grièvement blessé, et rendu incapable d'assumer le combat pour lequel il s'était engagé. Le roi Arthur lui fait la promesse de trouver, dans sa maison, un chevalier qui prendra sa place dans ce combat et, de fait, c'est Gaheriet qui honorera cette parole.

Quatre journées de chevauchée séparent Gaheriet du château du duc d'Avarlan où doit se dérouler le duel. Dès son départ le surlendemain de Noël, il est guetté et suivi par son frère aîné Agravain qui ne supporte ni l'affront de ne pas avoir été adoubé en premier, ni celui de ne pas être chargé de ce duel. Étouffé par

la jalousie et voulant prouver sa supériorité, Agravain, cachant son identité, défie son cadet dès le lendemain de son départ de la cour. Il ne parvient cependant pas à avoir le dessus sur son frère qui poursuit sa route dès l'issue de la joute (§542). À peine plus tard, Gaheriet, cherchant un passage pour traverser une rivière profonde, entend des cris. Après quelques instants de recherche, il trouve Baudemagus, à peine vêtu, pieds et poings liés au milieu de la neige (§544). Gaheriet vient en aide à l'infortuné et tous deux repartent ensemble. Ils se séparent pourtant très vite, Baudemagus ayant lui aussi un duel à honorer, il prend congé de son sauveur. Après ce passage, il n'est fait plus aucune mention de la neige ou de l'hiver.

5.2 Transcription

5.2.1 La Continuation du Roman de Meliadus

Continuation du Roman de Meliadus, manuscrit Ferrell 5, 259d-261b :

« Contez nos la greignor poor qe vos onques eüssiez [259d] de morir. » Et il pense un pou et puis respont en sorriant : « Issi voirement m’ait Dex, fet il, ge n’oi onques poor qe chevalier me feïst morir, mais une foiz m’avint qe ge cuidai tout de voir qe une dame m’oceïst d’un glaive et ce fu toute la greignor poor qe onques m’aveinst, por qoi ge la vos conterai. » Et lors comencent tuit a rire et dient qe puis qe chevalier ne li firent onques poor de mort et feme li pot faire mortel poor, iceste fu bien estrange aventure. Or est mestier que il la cont. « Certes, fet li Bons Chevaliers sanz Poor, puis qe vos volez qe ge le vos cont, et ge le vos conterai tout maintenant. » Et lors comence son conte en tiel meniere :

– Seignors, fet il, einsint avint qe ge alai en Yrlande por le qerele d’un mien ami deresner. Cil miens amis estoit enprisonez en la prison le roi d’Yrlande et estoit appellez de murtre et l’en apelloient diu chevalier qui avoient esté frere de celui qi estoit ocis, qar por un chevalier qi avoit esté ocis en Yrlande meemes estoit cil mien amis apellez de murtre. Il, qi bien cuidoit q’il ne se peüst mie trestot defendre encontre les deus chevaliers qi l’apelloient, qar il estoient diu chevalier de grant renomee et assez prudomes des armes, me manda un message qe ge alasse a lui au plus hastivement qe poroie, qar autrement estoit il morz. Ge, qi mout grant bien li voloie, me mis maintenant a la voie et tant chevauchai qe ge vins dusq’a lui et me conbati por lui encontre les deus freres et m’en avint adonc si bien, einsint cum a Fortune plot, qe ge veinqui cele bataille et mis les deus freres a oltra[n]ce. Qant j’oi la bataille veincue, en tel guise cum ge vos cont, ge me parti tout maintenant de la meison le roi d’Yrlande et enmenai avec moi cil mien ami que ge avoie delivré de tele aventure cum ge vos ai conté. Qant nos nos fumes [260a] mis a la voie por retorner el roiaume de Logres, il nos avint, einsint cum mescheance le fesoit, qe nos hebergiames celui soir en un chastel d’une veuve dame et li premiers chevaliers qe mi conpeinz avoie ocis, por cui la bataille avoit esté, et li autre diu chevalier qe ge avoit le jor ocis, estoient frere charnel de cele dame. De toutes ces nov[e]les ne seümes nos riens, qant nos venimes el chastel ; ainz nos herberjames leienz. Au soir vint la dame el chastel fesant le greignor duel del monde por le grant damage qe

celui jor li estoit avenu de ses deus freres, et qant il li fu conté qe tex deus chevaliers estoient herbergiez el chastel, ele reconut maintenant que nos estiom li dui chevalier par cui si troi frere estoient mort, si nos fist prandre maintenant la meemes ou nos dormion. Que vos en diroie autre chose ? Nos fumes pris tout en dormant et nos lierent bien les meins cil qui nos pristrent. Et touz nus fors de nos braies nos enmenerent en un bois qi estoit auques pres d'ilec en un petit val auques estoit loing de toutes genz et de touz chemins en un leu si espés d'arbroissiaux qe ja mais n'i peüssom estre trouvez, fors qe de celz tant seulement qi amenez nos i avoient. Illec fumes nos liez a deus arbres, chascun a un arbre par soi. Et sachiez qe nos fumes amdui liez si forment et si estroit qe, se chascuns de nos eüst la force d'un lion, si n'en peüst il eschaper, se ce ne fust trop grant merveille. Li tens estoit a celui point mout forz, qar ce estoit el tens d'iver entor Noël, les nois estoient granz et hautes et merveilleuses por le grant froit qe il fesoit et por ce qe nuz estiom. Ambedui distrent cil qi ilec nos orent amené : « Que ferom nos ? » Et li uns d'els dit tot premierement : « Q'en ferion nos autre chose fors ce qe nos [est] comandez ? Il nos est comandé qe nos les ociom, por quoi il est mestier qe nos [260b] les metom ambedeus a mort avant qe nos partom de ci. » « Ha, dist li autres, se nos metiom par noz mains a mort tex deus chevaliers cum cist sunt, ce seroit cruelté et felenie trop grant. Mais nos le poom faire einsint, si morrunt et si ne morrunt mie por noz mains : li froiz est tex, cum vos veez, et il sunt nuz. Se il n'avoient autre mal fors qi demorassent ici, en tiel guise cum il sunt orendroit, si ne poront il mie vivre un jor entier. Por ce est bon qe nos les lessom einsint liez cum il sunt. Ci ne vient gent en nulle saison, ne en yver ne en esté, por quoi il peussent estre delivré. Seurement les poon nos ici lessier, qar morrunt de la froidure avant qe cist jorz soit passez. »

Tant parla cil en tel meniere, cum ge vos cont, qe si conpeinz si acorda. Si nos lessierent en tel guise liez as deus arbres, einsint qe nos n'aviom riens vestu fors qe noz braies seulement. Cil s'en alerent maintenant et nos remansimes en tel guise liez as arbres. Li froiz ert tex, et les nois si tres merveilleuses, qe touz li mondez estoit glacé. Touz li mondes ert engelez et, se tout le monde avoit froit la ou il estoient garni contre le froit, nos qi en tiel guise estiom en la forest, cum ge vos cont, nuz et deschaux et descouverz, cuidiez vos ore qe nos eussom mout grant aise a celui terme ? Or, sachiez bien qa celui point ne desiroie ge nulle chose autant cum ge desiroie la mort, qar ge croi bien qe touz les maux et totes les dolor qe ge

soufri en ma vie furent droit aise et droit solaz avers l'angoisse et la dolor qe ge soufri adonc de froit. Et certes se aucuns venist adonc illec, ge le priasse plus tost de moi ocire qe de moi delivrer. Qe vos diroie ? A tel dolor, a tel martire fumes tot celui jor illec, einsint liez cum ge vos cont. Mi conpeinz demandoit la mort, autre couse il ne rezeroit. Ge me tesoie qe jamais ne disoie mot et atendoie qe la mort venist tote voies. [260c] Ce vos creant ge loiaument qe onques en toute ma vie ge ne fui tant liez durement come ge fusse a celui point, se la mort m'eüst delivré de cele dolor.

Celui jor fumes en tel guise et toute la nuit autresint a grant dolor et a grant martire passames la nuit et le jor. Mil foiz demandames la mort qe adonc ne voloit venir . A lendemain auques matin la ou nos etiom en tel dolor cum ge vos cont, atant ec vos vers nos venir deus chevaliers et une dame avec els venoient li dui qui amené nos avoient ilec et qi liez nos avoient as arbres. Qant il furent a nos venuz et il virent qe nos estiom encore vis, il le tindrent a trop grant merveille. Il ne pooient mie tres bien venir ensint a cheval cum il estoient por les arbres qi illec estoient trop espees et por ce descendirent et vi[n]drent dusq'a nos a pié. Li un des chevaliers tenoit un glaive et nos com[en]ça a regarder et dist a chief de piece : « Cheitive gent coment est ce qe vos n'estes mort ? » Ge respondi tout erraument et dis : « Plus me poise qe nos ne somes morz qe il n'en poise a vos. Se tant vos anuiast nostre vie cum il annuie a nos, vos nos oceïssiez tout orendroit et certes vos feriez ja trop grant ge[n]tilesce se vos nos occiez, qar nos languisson ici a trop grant dolor. Por Deu, ociez nos orendroit et finez le nostre martyre ! »

Quant la dame oï ceste parole, ele ne fist autre chose, ainz dist as deus chevaliers : « Ha, por Deu, ociez les, si verrai adonc tout le mien voloir aconplir, qar ge ne desirai onques nulle chose del monde autant cum ge desir lor mort. Qant li dui chevalier oïrent la parole de la dame, il respondirent : « Or sachiez qe nos n'auriom cure d'ocire les, qar trop ont souffert grant martyre ne il n'auroit mie cuer d'ome mais de deable droitement qi les ociroit en ceste grant doulor ou il sunt. » « Non, dist la dame. En non Deu, qant vos ne les volez ocire et ge les ocirai. Il mistrent [260d] a mort mes deus freres et por veingier cele mort les voil ge amdeus a la mort metre et par mes mains. »

Lors prist le glaive maintenant q'ele n'i fist autre demorance et lessa corre tout maintenant a mon conpeignon et le feri del glaive si durement q'ele li mist par

mi le piz, si q'il morut de celui coup tout erraument. Qant ele ot mon conpeignon mort en tel guise, cum ge vos cont, et ge vi qe ele venoit vers moi le glaive entesé por ferir, por ce q'il est einsint de droite nature d'ome q'il n'est nul si hardiz qi la mort voie venir ne ne se puist defendre encontre qi n'ait poor, oi ge poor a celui point, ce vos di ge bien, et tout fust einsint qe, devant ce qe la dame venist desirasse ge mout la mort, si vouxisse ge bien adonc qe ge la peüsse foir. Et q'en diroie ? Bien vos di tout apertement q'a celui point oi ge poor assez greignor qe onques n'oi jor de ma vie, et ne por qant, ge ne dis riens, et savez por quoi ? Por ce qe ge cuidoie bien qe se ge merci vouxisse crier, ja vers li merci ne trouvasse. Qant li dui chevalier qi illec estoient virent qe ele avoit en tel meniere mon conpeignon ocis et après me voloit ocire, il lor fu avis qe ce n'estoit mie bon q'il le souffrissent, et li uns d'els se mist erraument avant la ou la dame me voloit ferir del glaive, si dist : « Qe est ce dame qe vos volez faire ? N'est ce trop grant mal qe vos avez devant nos ocis un chevalier et encor en volez ocire un autre et mesmement si bon chevalier cum est cestui ? Nos feïmes desloiauté de souffrir qe vos oceïstes celui, por ce ne souffrerom nos mie qe vos ociez cest autre. » Et lors li osta li glaive de la main et dist : « Puis qe cil est morz, morz soit. Cest autre qi encor est vis, lessom morir en tel meniere cum il est. Puis qe li demora ici, il ne pora longuement vivre. » A ceste chose s'acorda li autres chevaliers et se partirent atant d'ilec et en en menerent avec els la dame, einsint me lessierent illec tout celui jor. Au soir, qant il dut anuitier, vint ilec li chevaliers qi m'avoit re[261a]scos des mains a la dame et il cuidoit bien qe ge fusse morz del froit et del mal tens qi fesoit adonc et il estoit ilec venuz por faire prendre noz cors et por enterer en aucun leu, cum cil qi ne voloit mie qe les bestes del bois menjassent noz chars. Et ne por qant, puis q'il vit qe ge estoie encore vis, il descendi tot maintenant et me deslia et me vesti d'une chape q'il avoit et m'en enporta en son hostel au plus hastivement q'il pot et fist prendre le cors de mon conpeignon et enterrer en une eglise. Einsint, cum ge vos ai conté, me rescost de mort li chevaliers del froit qe ge avoie eu en la forest. Demorai ge en la meison del chevalier plus de deus mois avant qe ge peüsse porter armes. Et qant ge oi tant demoré en sa meson qe ge fui si geriz qe ge pooie chevauchier, il me dona cheval et armes et escuier por moi servir, si me parti en tel meniere de son hostel qe puis n'i tornai mie fors une foiz. Et sachiez qe ceste poor qe ge vos ai conté fu sanz faille la greignor poor qe ge eüsse en toute poor, et si vos di seurement sor le serement qe ge fiz a tote chevalerie

qe ge n'oi onques grant poor fors a celui terme. Et lors se comencent a rire tuit li chevalier qi cest conte orent escouté et dient entre els qe ceste fu sanz faille une des plus beles aventures qe a chevalier errant avenist dun il oïssent onqe mais parler. Qant il a son conte finé, il dit as autres chevaliers : « Seignors, ge ai finé mon conte et vos ai sanz faille devisé la greignor poor qe ge onques eus se jor, voil ge qe vos qi n'avez conté, contez avant si orrom la vostre poor. Lors dit li rois Artus au seignor de leienz : « Bel sire, contez qe cist dui seignor conte ce qe il devoient ». « Si m'aït Dex, fet li chevaliers, il ont conté biaux contes et bons et delitables a oïr. Or, puis qe ge voi q'il me couvient a conter la greig[n]or poor qe ge onques eüsse, ge la vos conterai maintenant tot en tiel meniere cum il m'avint. Or escoutez, et lors comence son conte en tiel meniere :

- Seignor, fait il, sachiez de voir [261b] qe tant cum ge fui el roiaume de Logres en guise de chevalier errant et ge chevalier errant estoie [cum²⁸⁹] ge vos di qe assez me travaillai por pris et por honor de chevalerie conquerre. » Qant li Bons Chevaliers sanz Poor entent cestui conte por ce q'il avoit un pou gros cuer vers lui por les [paroles] qe li rois Artus li avoit dites, maintenant q'il entendi qe cil li començoit a parler d'honor, il li dit : « Sire chevalier, nos ne vos reqerom mie qe vos nos contoiz les contes de vostre honor, ainz vos reqerom qe vos nos dioiz les contes de la greignor honte qe onques vos avenist. » « Sire, ce dit li chevaliers, or m'est avis qe vos avez perdu un bon taire qe ceste parole meistes avant. Or me dites qant vos començastes orendroit vostre conte ne parlaste vos avant de vostre honor qe de vostre honte, qar vos nos devisastes premierement coment vos menastes a oltrance deus chevaliers et prudomes des armes por la delivrance de vostre conpeignon. Cestui fait fu bien de vostre honor, après nos devisastes vostre honte et vostre poor, qar ce qe vos eüstes greignor poor d'une feme qe vos n'eüstes en toute vostre vie de nul autre fait vos atornez vos a honte et a deshonor. Et qant entre nos soudenimes qe vos contastes et vostre honor et vostre poor, or souffrez donc, se il vos plest, qe ge conte ma volenté et sachiez qe ge ne vos dirai en cestui conte se verité non. » « Bel sire, fet li rois Artus, or contez a vostre volenté ce qe vos plera et nos vos escouterom. » « Sire vole[n]tiers », fet li chevaliers, et lors recomence en tiel meniere son conte et dit :

²⁸⁹ Illisible.

« Seignor chevalier, fet il, ge vos faz a savoir bien qe tant cum ge fui chevalier errant el roiaume de Logres au tens le roi Uterpandragon, ge me travaillai mout de tot mon pooir de conqerre pris et lox de chevalerie. Qe vos diroie ? Entre chevaliers qi me connurent fui ge bien tenuz por chevalier et tant q'il avint qe aventure m'aporta a un tornoiement qi fu feruz a l'entree de Nohorbellande. [...] »

6. Bibliographie

Sources manuscrites et imprimées

Manuscrits

Continuation du Roman de Meliadus, contenue dans le manuscrit Ferrell 5 (Sigle G), 1350.

Éditions

BUBENICEK, Venceslas (éd.), *Guiron le Courtois : roman arthurien en prose du XIII^e siècle, édition critique partielle de la version particulière contenue dans les manuscrits de Paris, Bibliothèque de l'Arsenal, n° 3325, et de Florence, Bibl. Mediceo-Laurenziana, Cod. Ash., Fondo Libri, n°50*, 3 tomes en 5 volumes, Thèse de doctorat, Université de Paris – Sorbonne (Paris IV), 1985.

BUBENICEK, Venceslas (éd.), *Guiron le Courtois : roman arthurien en prose du XIII^e siècle*, Berlin : de Gruyter (coll. Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie ; n° 363), 2015.

Chrétien de Troyes, *Le Conte du Graal ou le roman de Perceval*, éd. du manuscrit 354 de Berne, trad. critique, prés. et notes de Charles MÉLA, Paris : Librairie générale française, Le Livre de Poche (coll. Lettres gothiques ; n°4525), 1990.

CORBECHON, Jean, *Le livre des propriétés des choses*, trad. en français commanditée par Charles VII en 1372 du *De Proprietatibus rerum* de Barthelemy de Glanville dit l'Anglais [~1240], Lyon, Jean Siber, 1495, fac similé en ligne [<http://bibliotheque-numerique.bibliotheque-agglo-stomer.fr/collection/659-le-propretaire-des-choses/>].

Oukhtanès d'Ourha, « Histoire en trois parties », in *Deux Historiens arméniens : Kiracos de Gantzac, XIII^e s., histoire d'Arménie ; Oukhtanès d'Ourha, Xe s., histoire en trois parties*, traduits par Marie-Félicité BROSSET, Saint-Pétersbourg : Eggers, 1870.

Érec : roman arthurien en prose, publ. d'après le ms. fr. 112 de la Bibliothèque nationale par Cedric E. PICKFORD, 2^e édition revue et corrigée, Genève : Droz, Paris : Minard (coll. Textes littéraires français ; n° 87), 1968,

Lancelot, roman arthurien en prose du XIII^e siècle, éd. critique, intro. et notes par Alexandre MICHA, Genève : Droz (coll. Textes littéraires français ; n°247, 249, 262, 278, 283, 286, 288, 307, 315), 1978-1983, 9 vol.

La Bible : Ancien et Nouveau Testament. Traduite de l'hébreu et du grec en français courant, trad. par Christiane DIETERLÉ et alii, Pierrefitte : Alliance Biblique Universelle, 1983.

Le Roman de Tristan en prose, éd. sous la dir. de Philippe MÉNARD, vol. I, éd. par Philippe MÉNARD ; vol. II, éd. par Marie-Luce CHÊNERIE et Thierry DELCOURT ;

vol. III, éd. par Gilles ROUSSINEAU ; vol. IV, éd. par Jean-Claude FAUCON ; vol. V, éd. par Denis LALANDE avec la collaboration de Thierry DELCOURT ; vol. VI, éd. par Emmanuelle BAUMGARTNER et Michelle SZKILNIK ; vol. VII, éd. par Danielle QUÉRUEL et Monique SANTUCCI ; vol. VIII, éd. par Bernard GUIDOT et Jean SUBRENAT ; vol. IX, éd. par Laurence HARF-LANCNER, Genève : Droz (coll. Textes littéraires français ; n°353, 387, 398, 408, 416, 437, 450, 462, 474), 1987-1997, 9 vol.

La Suite du roman de Merlin, éd. critique par Gilles Roussineau, 2^e éd., Genève : Droz (coll. Textes littéraires français ; n°972), 2006.

La Suite du roman de Merlin, trad. par Stéphane MARCOTTE, Paris : H. Champion (coll. Traductions des classiques du moyen âge ; n°70), 2006.

MARTIN, Chaffrey, abbé, *Vie des saints à l'usage des prédicateurs*, Paris : Librairie religieuse et ecclésiastique de Martin et Audier, 1868.

Tristan et Iseut : les poèmes français, la saga norroise, textes originaux et intégraux prés., trad. et commentés par Daniel LACROIX et Philippe WALTER, Paris : Librairie générale française, Le Livre de poche (coll. Lettres Gothiques ; n°452), 2010,

Littérature secondaire

ALBERT, Sophie, « Ensemble ou par pièces ». « *Guiron le Courtois* » (XIII^e-XV^e siècles) : la cohérence en question, Paris : H. Champion (coll. Nouvelle bibliothèque du Moyen Age ; n°98), 2010.

BECKER, Karin, « Introduction : Discours météorologique et discours littéraire en France, du Moyen Âge à l'époque contemporaine », in *La Pluie et le beau temps dans la littérature française : discours scientifiques et transformations littéraires, du Moyen Age à l'époque moderne*, BECKER, Karin (dir.), avant-propos ZINK, Michel, Paris : Hermann (coll. Météos. Débats), 2012, pp.15-56.

BANJENEC, Elise et alii, *L'hiver : une symbolique négative et contrastée ? (III)*, Compte rendu de la séance de *Questes* du 10 avril 2015.

BERTHELOT, Anne, « La carrière avortée du *Chevalier qui jamais ne mentit* », in *Erec ou l'ouverture du monde arthurien : actes du colloque du Centre d'études médiévales de l'Université de Picardie – Jules Verne, Amiens 16-17 janvier 1993*, BUSCHINGER, Danielle, SPIEWOK, Wolfgang (éd.), Greifswald : Reineke-Verlag (coll. Wodan ; Bd. 18, Serie 3, Tagungsbände und Sammelschriften ; Bd. 6 ; Greifswalder Beiträge zum Mittelalter ; 3), 1993, pp.1-10.

BUBENICEK, Venceslas, « Du bûcher à l'exposition au froid : avatar d'un motif hagiographique. *Guiron le Courtois* et *La Suite du Merlin* », in *Lorraine vivante. Hommage à Jean Lanher*, MARCHAL, Roger et GUIDOT, Bernard (dir. par), Nancy : Presses Universitaires de Nancy, 1993, pp.285-299.

DUCOS, Joëlle, *La météorologie en français au Moyen Âge (XIII-XIV^e siècles)*, Paris : H. Champion (coll. Sciences, techniques et civilisations du Moyen âge à l'aube des Lumières ; n° 2), 1998.

DUFOUR, Louis, *Météorologie, calendriers et croyances populaires : les origines magico-religieuses, les dictons*, Paris : Librairie d'Amérique et d'Orient, 1978.

EHLERT, Trude, MEISSBURGER, Gerhard, « Perceval et Parzival. Valeur et fonction de l'épisode dit " des trois gouttes de sang sur la neige " (Hommage à Horst Rüdiger) », *Cahiers de civilisation médiévale*, n°18, 1975, pp.197-227.

ELIADE, Mircea, *Aspects du mythe*, [Paris] : Gallimard (coll. Folio Essais ; n°100), 1993.

FERLAMPIN-ACHER, Christine, *Merveilles et topique merveilleuse dans les romans médiévaux*, Paris : H. Champion (coll. Nouvelle bibliothèque du Moyen Age ; n°66), 2003.

FRITZ, Jean-Marie, « Dagueuet ou le bouffon amoureux », in POIRION, Daniel (éd.), *Styles et valeurs. Pour une histoire de l'art littéraire au Moyen Age*, Paris : SEDES (coll. Moyen Age), 1990, pp.37-73.

FRITZ, Jean-Marie, *Le discours du fou au Moyen Age, XII^e-XIII^e siècles : étude comparée des discours littéraire, médical, juridique et théologique de la folie*, Paris : Presses universitaires de France (coll. Perspectives littéraires), 1992.

GALLAIS, Pierre, « Le sang sur la neige (le conte et le rêve) », *Cahiers de civilisation médiévale*, n°81, 1978, pp. 37-42.

GALLAIS, Pierre, *Perceval et l'initiation : essai sur le dernier roman de Chrétien de Troyes, ses correspondances « orientales » et sa signification anthropologique*, Paris : Les Ed. du Sirac, 1972.

GAILLIARD, Michel, « Étude sémantique d'un stéréotype médiéval. Les trois gotes de sanc dans *Le Conte du Graal* », *Poétique*, n°131, 2002, pp.285-308.

GRISWARD, Joël, « *Com ces trois gouttes de sanc furent, qui sor le blanche noif parurent*. Note sur un motif littéraire », *Études de langues et de littérature du Moyen Age offertes à Félix Lecoy par ses collègues, ses élèves et ses amis*, Paris : H. Champion, 1973, pp.157-164.

JAMES-RAOUL, Danièle, « D'une météorologie à l'autre : le temps qu'il fait du *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes au *Parzival* de Wolfram von Eschenbach », in *Le temps qu'il fait au Moyen Âge. Phénomène atmosphériques dans la littérature, la pensée scientifique et religieuse*, textes réunis par THOMASSET, Claude et DUCOS, Joëlle, Paris : Presses de l'Université Paris-Sorbonne (coll. Cultures et civilisations médiévales ; n°15), 1998, pp.209-230.

JEAY, Madeleine, « Les saisons du récit et les vicissitudes de l'amour dans *Le Livre du Voir Dit* de Guillaume de Machaut », in *Tempus in fabula : topoi de la temporalité*

narrative dans la fiction d'Ancien Régime, MAHER, Daniel (éd.), [Sainte-Foy] : Les Presses de l'Université Laval (coll. de la République des Lettres. Symposiums), 2006, pp.213-225.

KJAER, Jonna, « *Érec* (BnF fr.112), un roman arthurien "comme si vous y étiez", ou une "nouvelle de saint" ? », in *22^e Congrès de la Société Internationale arthurienne, Rennes 15-20 juillet 2008*, réunis et publiés en ligne par HÜE, Denis, et alii, [<http://www.cellam.fr/?p=2397>], consulté le 25 février 2016.

LAHARIE, Muriel, *La Folie au Moyen Âge : XI^e-XIII^e siècles*, Paris : Le léopard d'or, 1991.

LATHUILLÈRE, Roger, *Guiron le Courtois : étude de la tradition manuscrite et analyse critique*, Genève : Droz (coll. Publications romanes et françaises, 86), 1966.

LATHUILLÈRE, Roger, « L'évolution de la technique narrative dans le roman arthurien en prose au cours de la deuxième moitié du XIII^e siècle », in *Études de langues et de littérature françaises offertes à André Lanly*, Nancy : Publications de l'Université de Nancy II, 1980, pp.203-214.

LATHUILLÈRE, Roger, « Un exemple de l'évolution du roman arthurien en prose dans la deuxième moitié du XIII^e siècle », in *Mélanges de langue et littérature françaises du Moyen Âge offerts à Pierre Jonin*, Aix-en-Provence : Presses universitaires de Provence (coll. Senefiance ; n°7), 1979, pp.387-401.

LE GOFF, Jacques, *L'imaginaire médiéval : essais*, [Paris] : Gallimard (coll. Bibliothèque des histoires ; XXI), 1985.

LEGROS, Huguette, *La Folie dans la littérature médiévale. Étude des représentations de la folie dans la littérature des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles*, Rennes : Presses universitaires de Rennes (coll. Interférences), 2003.

LENDO, Rosabela, « Du *Conte du Brait* au *Baladro del sabio Merlín*. Mutation et réécriture », *Romania Revue trimestrielle consacrée à l'étude des langues et des littératures romanes*, 119, 2001, pp.414-439.

LE ROY LADURIE, Emmanuel, *Trente-trois questions sur l'histoire du climat du Moyen Âge à nos jours*, éd. revue et augmentée, Paris : Pluriel, 2010.

LE ROY LADURIE, Emmanuel, *Histoire humaine et comparée du climat : canicules et glaciers (XIII^e-XVIII^e siècles)*, Paris : Fayard, 2004

LUCKEN, Christopher, « Dans l'hiver de la lecture. Le temps de la fable », *Littérature*, n°148, 2007, pp.98-120.

MENARD, Philippe, « Le chevalier errant dans la littérature arthurienne. Recherches sur les raisons du départ et de l'errance », in *Voyage, quête, pèlerinage dans la littérature et la civilisation médiévales, Actes du colloque organisé par le C.U.E.R.M.A. les 5, 6 et 7 mars 1976*, Aix-en-Provence : Édition CUERMA (coll. Senefiance ; n°2), 1976, pp.289-311.

MORATO, Nicola, « The continuation of *Guiron le Courtois*. A recent edition in the light of current research », à paraître.

PASTOUREAU, Michel, *Symboles du Moyen Age : animaux, végétaux, couleurs, objets*, Paris : Le Léopard d'or, 2012.

PICKFORD, Cedric Edward, *L'évolution du roman arthurien en prose vers la fin du Moyen Age : d'après le manuscrit 112 du fond français de la Bibliothèque nationale*, Paris : A.G. Nizet, 1960.

PINEL Elodie et alii, *L'hiver : une symbolique négative et contrastée ? (I)*, Compte rendu de la séance de *Questes* du 6 février 2015.

PIPONNIER, Françoise, MANE, Perrine, *Se vêtir au Moyen Age*, Paris : A. Brio (coll. Essais), 1995.

POIRION, Daniel, « Du sang sur la neige », in *Voices of conscience : essays on medieval and modern French literature in memory of James D. Powell and Rosemary Hodgins*, CORMIER, Raymond J. (ed. by), Philadelphia : Temple University Press, 1977, pp.143-165.

ROMAGNOLI, Patrizia et WAHLEN, Barbara (éd.), *Figures de l'oubli (IV^e-XVI^e siècle)*, Lausanne : Études de lettres (coll. Étude de lettres ; 2007, n°1-2), 2007.

ROUSTANT, Sylvia, « L'art d'appriivoiser le temps : les phénomènes météorologiques dans l'œuvre de Chrétien de Troyes », in *La Pluie et le beau temps dans la littérature française : discours scientifiques et transformations littéraires, du Moyen Age à l'époque moderne*, BECKER, Karin (dir.), avant-propos ZINK, Michel, Paris : Hermann (coll. Météos. Débats), 2012, pp.123-139.

TRACHSLER, Richard, « La naissance du mal : Agravaïn dans les *Suites du Merlin* », in *Jeunesse et genèse du royaume arthurien : les « Suites » romanesques du « Merlin en prose »*, études réunies par KOBLE, Nathalie, Orléans : Paradigme (coll. Medievalia ; n°65), 2007, pp.89-102.

VIGNERON, Fleur, *Les saisons dans la poésie française des XIV^e et XV^e siècles*, Paris : H. Champion (coll. Bibliothèque du XV^e siècle ; n°64), 2002.

VIGNERON, Fleur, « Les saisons et le temps qu'il fait chez Eustache Deschamps », in *Le temps qu'il fait au Moyen Âge. Phénomène atmosphériques dans la littérature, la pensée scientifique et religieuse*, textes réunis par THOMASSET, Claude et DUCOS, Joëlle, Paris : Presses de l'Université Paris-Sorbonne (coll. Cultures et civilisations médiévales ; n°15), 1998, pp.253-270.

VINAVER, Eugène, « La Genèse de la *Suite du Merlin* », in *Mélanges de philologie romane et de littérature médiévale offerts à Ernest Hoepffner*, Paris : Les Belles Lettres (coll. Publ. de la Fac. des lettres de l'Université de Strasbourg ; fasc. 113), 1949, pp.295-300.

WAHLEN, Barbara, « Le Bon Chevalier sans Peur, Brunor, Dinadan et Drian : un lignage détonnant ! », *Lignes et lignages dans la littérature arthurienne : actes du 3^e colloque arthurien organisé à l'Université de Haute-Bretagne, 13-14 octobre 2005*, FERLAMPIN-ACHER, Christine et HÛE, Denis (dir.), Rennes : Presses universitaires de Rennes (coll. Interférences), 2007, pp. 205-218.

WAHLEN, Barbara, *L'écriture à rebours. Le « Roman de Meliadus » du XIII^e au XVIII^e siècle*, Genève : Droz (coll. Publications romanes et françaises ; n°252), 2010.

WALTER, Philippe, *La mémoire du temps : fêtes et calendriers de Chrétien de Troyes à « La Mort Artu »*, Paris : H. Champion (coll. Nouvelle bibliothèque du Moyen Age ; n°13), 1989.

WOLFZETTEL, Fiedrich, « Le roman d'Erec en prose du XIII^e siècle : un anti-Erec et Enide ? », in *The Legacy of Chrétien de Troyes*, LACY, Norris J., KELLY, Douglas & BUSBY, Keith (ed. by), Amsterdam : Rodopi (coll. Faux-titre ; n°37), vol.2, pp.215-228.

Michel ZINK, *Bienvenue au Moyen Âge*, [Paris] : Éd. des Equateurs (coll. France Inter), 2015.

Table des matières

Introduction.....	4
Problématique	4
Présentation des textes	7
1. Hiver à choix multiple.....	11
1.1 La représentation de l'hiver au Moyen Âge	11
1.2 <i>La Suite Guiron</i> : hiver gelé, hiver figé	20
2. Boule de neige à facettes : éléments hivernaux multifonctionnels	24
2.1 L'ancrage chronologique	24
2.2 Fonction phatique.....	29
2.3 Construction du décor	30
2.4 Neige merveilleuse, merveilleux neigeux !.....	36
2.5 Mise en valeur des héros	42
2.6 Effet boule de neige : impacts sur la trame narrative	48
3. Personnages refroidis : analyse des épisodes choisis.....	56
3.1 Esprit givré : Dagenet le fol les pieds dans la neige	56
3.2 Trio de chevaliers glacés	66
3.2.1 Coupable !.....	68
3.2.2 Sauvé par l' élu	72
3.2.3 Blanc comme neige	77
4. Conclusion.....	83
4.1 Que dire de ces mondes arthuriens enneigés ?.....	83
4.2 De l'usage de l'hiver	87
5. Annexes.....	90
5.1 Situations et résumés des passages retenus	90
5.1.1 <i>Le Roman d'Érec en prose</i>	90
5.1.2 <i>La Suite du Roman de Merlin</i>	91
5.2 Transcription	94
5.2.1 <i>La Continuation du Roman de Meliadus</i>	94
6. Bibliographie	100



© Walt Disney pictures, *Merlin L'Enchanteur*, 1963.